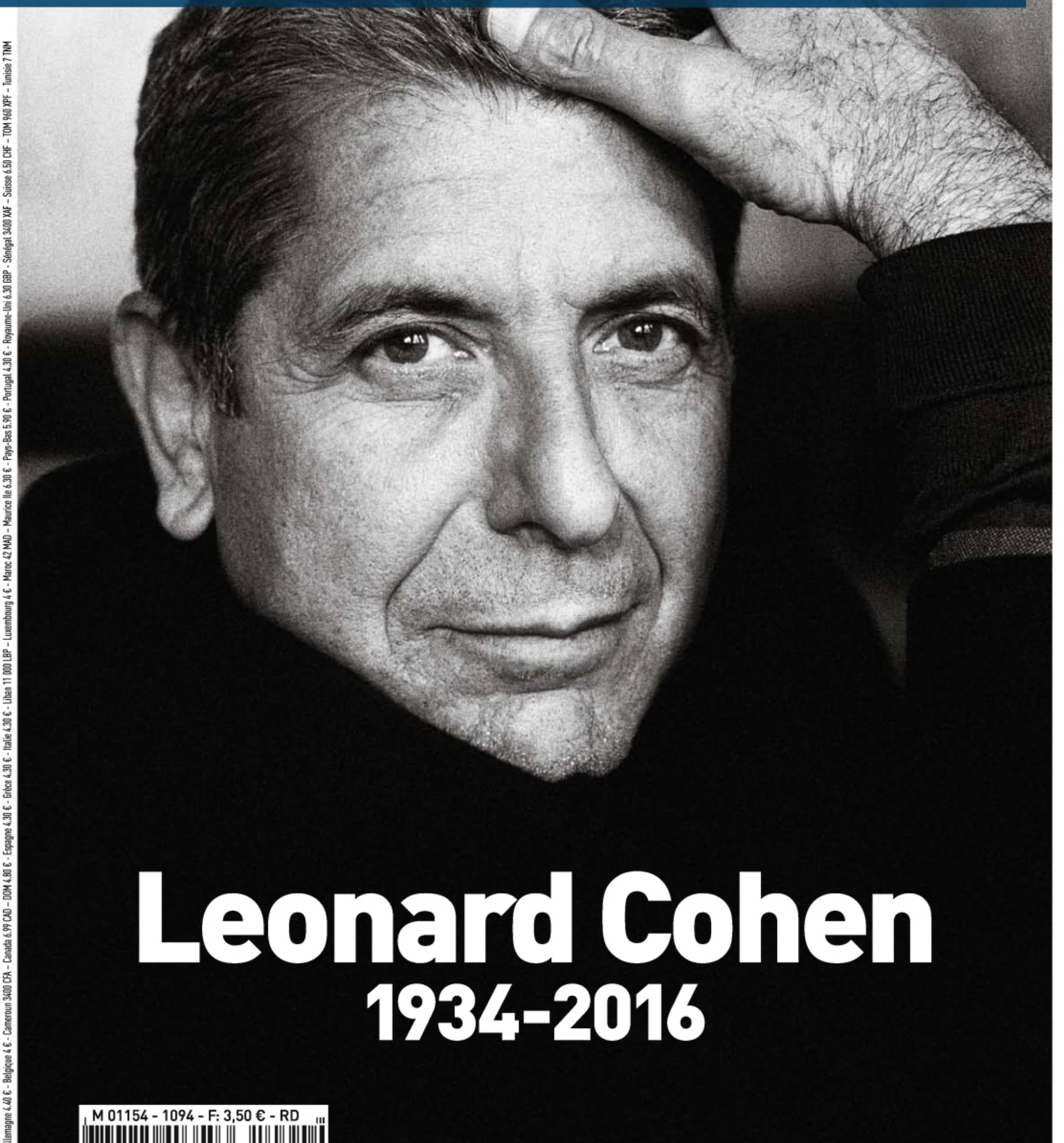
No.1094 du 16 au 22 novembre 2016

lesinrocks.com

les inRocKuptibles



Leonard Cohen
1934-2016

Allemagne 4.40 € - Belgique 4 € - Cameroun 3400 CFA – Canada 6.99 CAD – DOM 4.80 € - Espagne 4.30 € - Grèce 4.30 € - Italie 4.30 € - Liban 11 000 LBP – Luxembourg 4 € - Maroc 42 MAD – Maurice Ile 6.30 € - Pays-Bas 5.90 € - Portugal 4.30 € - Royaume-Uni 6.30 GBP - Sénégal 3400 XAF – Suisse 6.50 CHF – TOM 960 XPF – Tunisie 7 TNM

M 01154 - 1094 - F: 3,50 € - RD

No. 1094 du 16 au 22 novembre 2016
couverture Leonard Cohen en 1992
par Dominique Issermann/H&K

sommaire



06 en une Leonard Cohen (1934-2016)
à peine quelques semaines après son 82e anniversaire et la sortie de *You Want It Darker*, album en forme de paisible adieu, le Canadien tire sa révérence. So long, Leonard…
Hommages + témoignages d'Atom Egoyan, Dominique A, Dominique Issermann, Olivier Assayas et Bertrand Cantat

32 reportage à Los Angeles, rencontre avec des **manifestants anti-Donald Trump**

magazine

36 premier round pour Rocky
après des débuts live tonitruants, le groupe lillois livre enfin son premier album, *Soft Machines*. Et c'est un coup de maître

38 Arte fait son cinéma
ce festival sur petit écran programme dix-huit longs métrages du monde entier. Un bon moyen de découvrir quelques films injustement méconnus

42 Peckham : jeunesse électrique
dans les quartiers sud de Londres, ce haut lieu d'agitation et d'élevage de hipsters a vu naître Goat Girl, Fat White Family ou encore Shame. Reportage

50 high-tech : la Civic Tech
les plates-formes citoyennes au secours de la démocratie. Enquête au cœur d'un idéal sociétal aux perspectives prometteuses

58 Mathieu Boogaerts, pèlerin pop
cet artisan chansonnier atteint des sommets d'élégance sur son septième album, *Promeneur*

séquences

62 cinémas *Planétarium*, *Swagger*…
72 musiques Frère Animal, Alsarah…
82 livres Shirley Jackson, Mark Frost…
88 scènes Krzysztof Warlikowski…
90 expos Ed Atkins, Cally Spooner
92 médias Eva Bester, Elizabeth Martichoux…

06

Michael Donald/Eyevine/Dalle

les inRocKuptibles

32

Shelby Duncan pour Les Inrockuptibles

38

Nikolai von Graevenitz/ZDF



42

Clémentine Schneidermann pour Les Inrockuptibles

ce numéro comporte un catalogue "Galeries Lafayette" mis sous film dans l'édition kiosques et abonnés Paris-IDF ; un programme "Africolor" mis sous film dans les éditions abonnés des départements 75 et 93.



un dîner avec Her

A la Maison Sonos, rencontre entre le chef Yoni Saada et le groupe Her qui évoque sa passion pour les fourneaux et la préparation de sa tournée, des Etats-Unis jusqu'aux inRocKs Festival.

Eytan Jan

A l'occasion d'un dîner organisé par Sonos, nous avons rencontré une partie du groupe Her, prochainement à l'affiche des inRocKs Festival. Alors que le groupe breton se prépare à vivre son rêve d'enfance – une tournée aux Etats-Unis –, Her est venu accompagné de ceux qui gèrent l'indépendance farouche du groupe, de son image à ses contrats. Après une visite des installations Sonos dans une maison dédiée aux plaisirs de la bouche et des oreilles (peut-on rester y vivre ?), le dîner est préparé amoureusement, en musique comme toujours, par le chef Yoni Saada. *"Je ne conçois pas la cuisine sans chansons, jure cet accro des playlists. Je sais, dès mon entrée en cuisine, en écoutant ce que l'équipe écoute, ce que sera l'ambiance du soir. On commence calmement, avec The xx, par exemple, et ça s'emballe ensuite."* Logiquement, sur un fond de Massive Attack ou de Chance The Rapper, qui envahit toutes les pièces de la maison, la discussion porte essentiellement sur deux thèmes : musique et cuisine. On se rend compte que Victor et Yoni partagent une passion commune pour ces deux sujets. Victor Solf, l'un des deux chanteurs de Her, raconte comment il cuisine régulièrement pour le groupe et parle de son long apprentissage, dès l'enfance, du piano. Ça tombe bien : c'est comme ça que les chefs appellent leurs fourneaux. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on a ici affaire à d'habiles compositeurs, mais aussi à de fins destructureurs. Her avec les codes de la soul music, propulsés dans une zone très sexy d'inconfort et de futurisme ; Yoni Saada avec d'autres traditions – le pan bagnat, par exemple –, elles aussi réformées, modernisées, détournées par la malice et l'audace.

On connaissait la passion de Her pour les musiques américaines aux racines profondes : on n'est donc pas surpris en découvrant en avant-première un titre à peine terminé, *Queens*, d'y entendre des choristes gospel malmenées par une production à la Kanye West, dans un de ces prodigieux jeux de ping-pong entre hier et demain. On apprend que Her, groupe dédié à la sensualité féminine, a choisi le titre *Queens* en hommage à des femmes modernes, telles que la Khaleesi de *Game of Thrones* ou encore Hillary Clinton. Pendant ce temps, Yoni Saada tue tout le monde avec une mousse au chocolat aussi onctueuse et sensuelle qu'une chanson de Curtis Mayfield. *"La musique est nourriture d'amour"*, disait Shakespeare. Il est temps de parler à Her.



Raphaël Frydman



Eytan Jan

Quel a été votre premier choc musical ?

Victor Solf, chanteur et compositeur – Un classique du blues, BB King ou Memphis Slim. C'est là, à 12 ans, que j'ai découvert que j'aimais le piano au lieu de juste en jouer. J'avais été longtemps frustré par la musique, je travaillais beaucoup le classique mais sans plaisir, sans jamais me perdre dans mon instrument, sans prendre de hauteur. A 15 ans, j'ai commencé à composer, à me découvrir, à apprendre grâce à la musique.

Depuis, la musique a-t-elle été un choix définitif ?

Avec des périodes de doute, où j'ai failli tout arrêter. C'est d'ailleurs dans un de ces moments les plus difficiles qu'avec Simon (Carpentier, l'autre chanteur/compositeur), nous nous sommes trouvés, liés pour toujours. Alors que notre groupe, The Popopopops, s'étiolait, nous avons soudain composé à deux plusieurs titres, dont *My Mind Is Old*. On avait l'impression d'avoir déjà vécu beaucoup de choses, de savoir ce qu'on voulait faire. C'est là qu'on a décidé de faire de la soul : pas une musique figée dans une époque ou une région mais plutôt qui transcende, qui parle de ton âme. Notre musique ne parle que de choses intimes qui nous bouleversent.

Votre musique est sexy, voire sexuelle...

Même si on chante en anglais, c'est notre héritage français. C'est cette façon de jouer avec les codes, de parler de sexe avec poésie, sans vulgarité, qui nous a ouvert les portes des Etats-Unis, dès notre chanson *Quite Like*.

Comment découvrez-vous la musique aujourd'hui ?

On passe notre temps à rechercher des nouveaux sons, à nous remettre en question. Le dernier album de Kanye West a ainsi été une révélation pour moi, un défi. On fait partie de cette génération qui achète beaucoup de vinyles tout en se goinfrant de streaming. Nous avons des abonnnements Deezer, Spotify, Apple... Ou que je sois dans le monde, même dans un bled paumé d'Inde, ma discothèque me suit.

Vous êtes un des rares groupes qui ait été invité aux inRocKs Festival sous deux noms : The Popopopops et aujourd'hui Her...

A l'époque des Popopopops, je me cherchais encore. C'est très émouvant de rejouer, même si nous sommes différents. Nous reviendrons juste d'une tournée aux Etats-Unis... C'est un rêve énorme pour Simon et moi, qui sommes obnubilés par la culture anglo-saxonne, au point de ne lire qu'en anglais, de ne regarder les films et les séries qu'en VO sans sous-titres. La langue, c'est une culture, une histoire, il faut la vivre pleinement. Sinon, il ne faut pas chanter en anglais : ce n'est pas un gadget. Après, inconsciemment, même en s'immergeant totalement dans cette musique américaine, nous y apportons notre supplément d'âme européenne.

Nous restons humbles face à une culture ancestrale. Si un viticulteur anglais débarquait et jurait que son vin rouge était le meilleur du monde, ça serait absurde et vulgaire.

Etes-vous des fanatiques du studio, du son ?

Mon studio, c'est chez moi. Aujourd'hui, on peut tout faire seul. Enregistrer, mixer, produire, faire ses clips. C'est notre raison d'être. Pour cette musique, nous nous sommes isolés, concentrés : sur la soul, sur Marvin Gaye, sur Otis Redding, sur Michael Jackson... On voulait tout apprendre, notamment sur le chant. Nous sommes de purs produits de la culture internet. Cette génération a toutes les musiques à sa disposition, mais elle sait aussi s'affranchir des codes.

Votre playlist Sonos est assez symptomatique de cet esprit, englobant les styles et les époques sans limites...

En un clic, on passe d'Otis Redding à Chance The Rapper, on sent que tout est là. C'est la musique que fait Kanye West... C'est pour ça que je prends les playlists à cœur : c'est une façon très intime de nous livrer. J'adore cette notion de partage, de générosité. Rien n'est plus agréable que d'offrir des passerelles entre les gens, entre les genres.

Plus tôt dans la soirée, tu discutais à bâtons rompus avec le chef Yoni Saada. Quel est ton rapport à la cuisine ?

J'adore cuisiner, c'est un des rares moments où j'arrive à penser à autre chose qu'à la musique. Je dis parfois que si Her ne marchait pas, j'ouvrirais un restaurant. Mais je n'oublie pas la leçon de mon professeur de blues : *'attention, Victor : faire de la musique par passion ou par métier, ce n'est pas la même chose...'* Quand nous sommes dans notre studio de la région de Dinard, isolés de tout, je fais la cuisine pour le groupe avec les petits moyens du bord : blanquette, rougail... Il y a une recette qu'on laisse mariner longtemps, à base de saumon, de courgettes, d'ail et de tagliatelles. Ça marine en fonction de la composition de la musique : c'est la chanson qui influence le plat, qui peut attendre parfois jusqu'à 3 h du matin.

Tu cuisines en musique ?

Toujours. Quand je vois ici, à la Maison Sonos, qu'il existe un boîtier pour relier la platine vinyle au réseau wifi, et donc aux enceintes, j'ai vraiment l'impression d'être chez moi : c'est un respect du son, un mélange d'héritage et de technologie, de tradition et de futur. C'est caractéristique de ce que je suis. Rien n'est plus beau qu'un vinyle joué sur de bonnes enceintes.

merci Leonard

Une des plus grandes voix et plumes de la musique anglo-saxonne s'est tue le 7 novembre. Leonard Cohen avait 82 ans et son œuvre restera gravée à jamais. Notamment aux *Inrockuptibles*, journal avec lequel il a toujours entretenu une relation particulière.

C'était le 26 septembre dernier, au tout petit matin. Une boîte mail ouverte et, parmi tous les messages, l'un signé par un certain *"L. Cohen"*, comme à la toute fin de *Famous Blue Raincoat*. *"Laissez-moi remercier* Les Inrockuptibles *et leurs lecteurs pour l'attention qu'ils ont toujours portée à mon travail au travers de ces années"*, écrivait Leonard Cohen, avant de répondre à une série de questions que nous lui avions fait parvenir. Des réponses puissantes bien sûr, drôles, bouleversantes. Des réponses que nous allions triturer dans tous les sens, comme à notre habitude, pour en recueillir la substantifique sève – mais peut-être plus encore cette fois. Car ses managers et représentants nous avaient prévenus : *"Monsieur Cohen souhaite faire le maximum pour vous accorder quelques instants, mais il est très affaibli."* L'écoute de son dernier album, *You Want It Darker*, nous avait d'ailleurs envoyé le même message : Cohen semblait prêt à nous quitter, son caverneux *"I'm ready my Lord"* ne trompait strictement personne.

On repensait aussi à la lettre magnifique qu'il avait adressée en juillet dernier à sa muse mourante Marianne Ihlen (pour qui il écrivit *So Long, Marianne*). *"Marianne, le temps où nous sommes si vieux et où nos corps s'effondrent est venu, et je pense que je vais te suivre très bientôt. Sache que je suis si près derrière toi que si tu tends la main, je pense que tu pourras atteindre la mienne Tu sais que je t'ai toujours aimée pour ta beauté et ta sagesse, je n'ai pas besoin d'en dire plus à ce sujet car tu sais déjà tout cela. Maintenant, je veux seulement te souhaiter un très bon voyage. Adieu, ma vieille amie. Mon amour éternel, nous nous reverrons"*, lui écrivait Cohen.

A bout de forces, il avait donc décidé, en nous accordant cette courte interview par mail, de faire preuve une dernière fois d'une extrême bienveillance à l'égard de cette petite troupe de scribouillards français qui, depuis trente ans, fidèle et fascinée, quasi amoureuse de lui, n'a jamais cessé de lui réclamer audience. Une fidélité et une confiance qui doivent beaucoup à l'obsession de Christian Fevret, fondateur de ce magazine, pour Leonard Cohen. C'est lui qui l'avait interviewé, en français, dès le premier numéro des *Inrocks* en 1986. Lui également qui avait codirigé l'album hommage *I'm Your Fan* sorti en 1991 et qui avait fait découvrir à une nouvelle génération les chansons du Canadien grâce à des reprises signées R.E.M., Pixies ou Nick Cave.

Pour chacune des interviews que Cohen avait accordées aux *Inrocks*, il avait reçu un journaliste ultrapréparé, un type prêt au plus beau des combats. Quiconque savait qu'il allait avoir l'honneur de passer quelques minutes en tête-à-tête avec le Canadien s'enfermait plusieurs semaines pour réécouter l'intégralité de ses disques, relire ses romans et ses poèmes, connaître sa vie et son œuvre sur le bout des doigts. Et la rencontre ne décevait jamais. ▶



premier numéro hebdomadaire des *Inrockuptibles* [1995], photo Eric Mulet

Cohen ne se verra jamais comme un chanteur folk préférant vivre le cul entre deux rockin' chairs

A contre-courant d'un music business qui se bunkérise au fil du temps, Cohen savait nous ouvrir ses portes, nous mettre à l'aise. Du reporter transi de peur il faisait un bref compagnon de route. Il nous reçut ainsi chez lui, à Los Angeles (lire p. 22), après avoir traîné les journalistes dans un magasin où l'on vendait des chaussettes et des cravates. Il préparait dans la foulée à manger à ces mêmes journalistes qui, en échange, s'occupaient fort logiquement de la vaisselle. Il nous ouvrit ensuite les portes du monastère zen qui l'accueillait, celui de Mount Baldy, toujours en Californie, et se laissa photographier sans fard, en tenue de moine zen, avec une paire de Nike un peu mitée aux pieds (ce fut d'ailleurs une image de couverture exceptionnelle pour un petit mensuel rock français qui tentait alors de s'inventer en hebdomadaire culturel et de société). A Paris, quelques années plus tard, alors qu'un autre journaliste encore sous le choc quittait l'entretien en oubliant son enregistreur sur la table, le vieux Leonard courut derrière lui pour lui rendre gentiment son outil de travail.

Tous ceux des *Inrocks* qui eurent la chance de croiser Cohen, même quelques instants, en sortirent changés à vie. On surprit même certains à sécher quelques larmes d'émotion en douce après leur interview. Ce sont ces mêmes larmes qui perlèrent lentement, dans la nuit du 10 au 11 novembre, lorsque nous apprîmes le décès du Field Commander Cohen. Il était mort le lundi 7 novembre à Los Angeles, et il avait déjà été enterré, dans sa ville natale de Montréal. Encore une fois, il avait fait à sa façon : sobre, élégante, discrète. Encore une fois, il avait pris tout le monde à revers, et agi selon ses propres règles. C'est pour cela que Cohen nous fascinait, ici aux *Inrockuptibles*.

Le natif de Montréal (en 1934) aura passé sa vie à ignorer les quelques rares règles que le rock ou apparenté s'est fixées – d'autant plus qu'on l'avait classé dans la catégorie folk dès 1967, à la sortie de son premier album, *Songs of Leonard Cohen*. Et le folk lui-même apparaissait déjà comme une péripétie. Leonard Cohen avait commencé poète (et il a d'ailleurs fini poète, écoutez son dernier album). Fasciné par l'Espagnol Federico García Lorca, il intègre en 1951 pour ses études l'université McGill, où il apprendra la poésie et la littérature, faisant la connaissance d'Irving Layton et de Louis Dudek, qui l'aident à ciseler ses premiers textes. En 1956, il publie son premier recueil, *Let Us Compare Mythologies*, alors qu'il est encore étudiant. Un disque édité par Smithsonian Folkways, enregistré en 1957 et intitulé *Six Montreal Poets*, couche pour la première fois la voix de Cohen sur bande. Aux côtés de Dudek et de Layton, qui comptent parmi les six, on entend la voix de Cohen réciter quatre textes qui pourraient presque déjà fixer son style. Une évidence : le beat du jeune Leonard Cohen est différent. En 1957, il est aussi aperçu à New York où, étudiant à la Columbia University, il nourrit l'espoir de croiser les auteurs de la beat generation qui le fascinent (Kerouac et Ginsberg surtout). Il fait quelques apparitions dans les cafés de Greenwich Village, mais ne parvenant pas à les amadouer, il remonte vers son fief de Montréal, où son succès va grandissant. En 1959, après avoir écrit un nouveau recueil de poèmes, *The Spice-Box of Earth*, publié en 1961, Cohen quitte Montréal et McGill pour se trimballer en Europe, d'abord à Londres, puis à Hydra, une île grecque où il s'installe pour un temps.

Wenn/NewsPicture



Photographiép ar Hazel Field en 1979, à Montréal. Cette image illustrel a pochette de l'album live *Field Commander Cohen: Tour of 1979*, sorti en 2001

Dans une librairie, il fait la connaissance de Marianne Ihlen et s'installe rapidement avec elle et son enfant. Cohen écrit plus que jamais, la discipline qui lui faisait défaut au Canada lui vient sous le soleil grec. A Hydra, il composera un nouveau recueil, *Flowers for Hitler*, publié en 1964, mais écrira surtout deux romans qui restent encore à découvrir pour beaucoup, *The Favorite Game* (1963) et *Beautiful Losers* (1966) – le premier lui vaudra d'être comparé à Salinger.

En 1965, Cohen repasse brièvement par Montréal (voir sur le sujet le fabuleux documentaire *Ladies and Gentlemen… Mr. Leonard Cohen*, qui le montre non sans humour au sommet de sa gloire poétique) puis file à New York où il se tourne subrepticement vers le folk, manipulant un peu la guitare (la légende dit que c'est un jeune prof espagnol de 19 ans qui la lui a enseignée à Montréal, lui prodiguant trois cours avant de se donner la mort). En 1966, il met en musique l'un de ses textes, *Suzanne* (poème publié à l'origine sous le nom de *Suzanne Takes You down* dans une revue), chanté par Judy Collins qui en fait un petit succès. Columbia, le label de Dylan, le repère et le lance dans le grand bain.

A partir de 1967, avec son tout premier album, Leonard Cohen le latecomer (il a déjà 33 ans) peut être légitimement considéré comme un chanteur, folk de préférence. Mais lui-même ne se verra jamais comme tel, préférant largement vivre le cul entre deux rockin' chairs : c'est donc à Nashville, capitale country (une musique qui le fascine) qu'il décide de s'installer pour donner suite à son aventure discographique (le très beau *Songs from a Room*, 1969). Avec ces deux premiers albums et le quasi-parfait *Songs of Love and Hate* (qui contient *Famous Blue Raincoat*, probablement sa plus belle chanson), Cohen devient le prince noir d'un folk lettré et quasi sacré qui trouve sa place dans l'ombre du tout-puissant Dylan – pourtant déjà un peu déclinant.

Alors qu'il semble parti pour devenir empereur (avec notamment en 1974 l'album *New Skin for the Old Ceremony* et son morceau de bravoure *Chelsea* ▶


En 2008

Michael Donald/Eyevine/Dalle

Hotel #2, où il est question d'une nuit avec Janis Joplin), Cohen se prend les pieds dans le tapis en 1977 avec un album produit par ce dingo de Phil Spector, *Death of a Ladies' Man*, que la critique juge (assez injustement) raté car trop orchestré. En 1979 sort certainement l'un de ses plus beaux disques, *Recent Songs*, écrit après la mort de sa mère et inspiré par la musique juive (écoutez *The Traitor* ou *Ballad of the Absent Mare*), mais l'échec commercial est terrible. Leonard Cohen s'en moque, il s'est déjà retiré et vit depuis 1976 près de Los Angeles, à Mount Baldy, en compagnie de son pote le moine zen Rôshi.

Loin du music business, loin du punk, loin du Studio 54 qui agitent le monde et fascinent les Bowie et autre Jagger, Cohen a déjà laissé la place, adoptant encore une fois ses propres règles, cultivant son absence et une distance soigneusement entretenue avec le "milieu". Il travaille même sur un nouveau recueil de poèmes, *Book of Mercy*, qui paraîtra en 1984. Alors que les années 1980 ne lui semblent pas très favorables – en 1984, son album *Various Positions* composé au synthé est refusé par sa maison de disques –, Cohen reprend la main avec une chanson culte (*Hallelujah*, chanson la plus reprise de l'histoire) et un deuxième essai eighties, *I'm Your Man*, qui en 1988 le couronne parrain discret du rock et prépare presque la chute du mur de Berlin (*"First we take Manhattan/ Then we take Berlin"*).

Bourré d'humour et conscient de ce coup d'éclat inattendu, le jeune quinquagénaire se fait plaisir, fait des cameos dans *Miami Vice* et boit entre deux allers-retours à Hollywood du saké et des grands crus sur les hauteurs de Mount Baldy, en tapant bien fort dans la main de son pote Rôshi. Devenu une icône, un bonze pop, Cohen publie en 1992 *The Future*, un album aujourd'hui visionnaire quant à ses thèmes (certains disent qu'il annonce autant le 11-Septembre que le triomphe d'Obama), puis se fait oublier pendant une dizaine d'années. L'une de ses rares apparitions publiques se fera pour *Les Inrockuptibles*, qu'il invite à *chiller* quelques jours à Mount Baldy, loin des fracas de l'univers, entre sesshin et zazen.

De Cohen, personne n'aura alors presque plus de nouvelles pendant dix ans. Et on le sait, tout ce qui est rare est cher : la génération qui a découvert Cohen dans les interviews ou les chansons de Kurt Cobain (*"Give me a Leonard Cohen afterworld"*, hurle-t-il en 1993 dans *Pennyroyal Tea* sur *In Utero*) n'a jamais vu le vieux maître à l'œuvre. Et c'est donc un public neuf qui, en 2001 avec l'album *Ten New Songs*, fait la connaissance de la formule "nouveau siècle" de Cohen : des textes ciselés et bourrés d'humour, des synthés, des saxs (mouais) et surtout une voix d'outre-tombe qui tient le bazar ensemble. La légende fera le reste. Pour chacun des trois albums qui suivront (*Dear Heather* en 2004, *Old Ideas* en 2012 et *Popular Problems* en 2014), Cohen recevra les journalistes en chef d'Etat discret, costume et chapeau sur la tête, en cultivant son aura avec un naturel désopilant. *"I love to speak with Leonard/ He's a sportsman and a shepherd/He's a lazy bastard living in a suit"* (*Going Home*, 2012). Comprenez *"J'aime parler avec Leonard/C'est un athlète et un pâtre/C'est une grosse feignasse/Qui vit en costume."*

Feignasse pas tant que ça d'ailleurs puisque, à partir de 2008 (et après avoir sorti un nouveau recueil de poèmes, *Book of Longing*, en 2006), ruiné par son manager, Cohen part en tournée à travers le monde. Des concerts bouleversants d'honnêteté, d'humour, qui tendent au sacré. Cohen est un demi-dieu moderne, mais croire à ce genre de choses, ce n'est pas son style.

Fidèle à ses convictions, il décide donc en 2015, avant que la maladie ne le rattrape, de composer ce qui sera son dernier album, *You Want It Darker*. Il y travaillera avec son fils Adam. Quand le disque est un peu trop grave, Cohen n'hésite pas à le truffer de punchlines quasi guignolesques. Son départ doit être tout sauf solennel, il le sait.

Dans le mail que nous lui faisons parvenir fin septembre après l'écoute de son disque, il y a cette question où nous lui demandons ce qu'il pense du type que l'on voit sur la pochette de son premier album, *Songs of Leonard Cohen*, sorti il y a donc presque cinquante ans. Réponse de Leonard Cohen : *"C'était un bon gars, armé de bonnes intentions. Son obsession, c'était de déterminer des stratégies, souvent même téméraires, afin de vaincre une sévère dépression. Malgré les avertissements de sa mère, il avait tendance à faire confiance à tout le monde."*

Depuis l'annonce de sa mort, Leonard Cohen nous manque terriblement. Nous ne pouvons aujourd'hui que le remercier humblement de la confiance, cette fameuse confiance, qu'il a toujours accordée à ce journal. Sincèrement, Les Inrockuptibles. **Pierre Siankowski**



Paul Chiasson/The Canadian Press via AP/Sipa

Montréal pleure Cohen

La nuit où sa mort a été officiellement annoncée, les Montréalais ont pleuré **le symbole** de leur ville. La cité québécoise a perdu le plus célèbre de ses enfants.

A une journaliste québécoise qui demande à Leonard Cohen en 1985 : *"Pourquoi avoir toujours gardé un appartement à Montréal ?"*, il répondait ceci en français : *"Parce que c'est ma ville, c'est humain, ici. Il y a des gens dans la rue, des amis, beaucoup d'amis."* Au petit parc du Portugal, dans le quartier du Plateau, la nuit de sa mort, il y avait des gens, des amis devant chez lui. Réunis, pour rendre hommage au poète de leur ville, parce que Leonard Cohen est indissociable de Montréal, c'est comme ça. *"Comme si la Belgique avait perdu Tintin"*, pour Michèle Provencher, Montréalaise émue aux larmes. Malgré les bourrasques de vent, les personnes endeuillées commencent à arriver, seules ou en petit comité, de tous les côtés. A pieds, guidés naturellement comme on va chez un ami, ou acheter une brique de lait à l'épicerie. Aucun touriste à l'horizon mais quelques photographes qui comprennent rapidement que la lumière de leur flash est gênante. Sur le perron du défunt, les objets s'accumulent : des bougies, des fleurs, des mots, un choux, du vin, des cigarettes, un extincteur.

Des symboles propres à chacun, parce que *"Leonard Cohen touche à l'intime. Tu écoutes sa voix dans ton casque, c'est comme s'il te parlait directement"*, raconte Laurent Saulnier, vice-président de la programmation du Festival de jazz de Montréal. Ce grand gaillard en a vu d'autres mais ce soir il est déboussolé : *"Je sais plus de quoi j'ai envie."* Bientôt, un homme lance à la foule : *"Dix hommes pour chanter le kaddish ?!"*, la prière juive pour pleurer les morts, le début de la chanson *You Want It Darker* du dernier album de Cohen. Ce soir-là, le drapeau canadien est en berne. Le Premier ministre du Canada Justin Trudeau ne peut s'empêcher d'écrire sa tristesse. Tout comme le Premier ministre du


A Montréal, le 10 novembre

il a choisi de vivre simplement auprès des autres

Québec, Philippe Couillard, qui annonce dans la presse qu'il y aura une *"commémoration nationale"* dans les jours à venir.

Leonard Cohen, à Montréal fait partie du patrimoine. Il y a le Mont-Royal, les bagels de chez Fairmount ou St-Viateur (selon les écoles), l'église Sainte-Catherine et la maison de Leonard Cohen. Située à l'angle de la rue Marie-Anne et du boulevard Saint-Laurent, qui sépare la ville en deux. Sa maison tranche les côtés ouest et est, historiquement : le côté des nantis et des plus modestes, des anglophones et des francophones. Leonard Cohen est né dans le quartier anglophone de Westmount, puis il est descendu vers le Plateau, le quartier populaire portugais. Le cheminement dans ce sens est rare. A l'image de sa vie, Leonard Cohen a choisi de vivre simplement auprès des autres. *"Chez lui, impossible de savoir chez qui on est. C'est tellement minimaliste et zen. Dépourvu de souvenirs"*, remarque Nicolas Tittley, journaliste de passage chez l'artiste quelques années auparavant.

Chacun a son anecdote avec Leonard Cohen. Il ne vivait pas reclus à Montréal, bien au contraire. Les Montréalais le croisaient dans la rue. Il avait l'habitude d'arpenter la ville avec son chapeau, était souvent fourré au Bagel Etc., à deux pas de chez lui. *"Leonard Cohen, je l'ai croisé une fois. Il était en costume, toujours élégant. Il est passé devant moi, il a regardé ma femme et j'ai eu l'impression qu'elle était toute nue, c'était puissant"*, raconte Victor Shiffman, commissaire de l'exposition *Leonard Cohen* prévue pour 2017 au MAC (musée d'Art contemporain) de Montréal. Pour Shiffman, l'artiste est plus qu'un symbole, il représente le multiculturalisme. Un homme juif sorti de sa communauté anglophone pour plonger dans tant d'autres.

A l'angle des rues Saint-Dominique et Marie-Anne, en face de chez Leonard, sur le panneau de l'avenue, une âme endeuillée a rajouté *"So Long Marie-Anne and Leonard"*. En référence à Marianne, qu'il est parti rejoindre. Deux jours plus tard, le vent n'a pas diminué, mais la foule devant le parc du Portugal est plus importante. Les Montréalais se sont passés le mot, pour se retrouver devant chez Cohen à 16 heures pour chanter *Hallelujah*. Toutes les générations se confondent, deux adolescents peignent sur une fresque des petits carrés qui forment un patchwork. Ils ne sont pas fans de l'artiste, ils faisaient du vélo et ils ont vu des personnes dessiner par terre alors ils se sont arrêtés. C'est exactement ça, Montréal. Une ville composée de blocks, de croisements perpendiculaires où l'âme et l'art se joignent à chaque coin de rue. Très certainement ce que Cohen n'a jamais pu abandonner. **Séléna Théret**



Sur l'île d'Hydra, octobre 1960

James Burke/The Life Picture Collection/Getty Images

le tour des chansons

Sous son aspect austère, **la musique** de Leonard Cohen s'orne de richesses cachées et vertigineuses qui la rend rétive à tout classement. Mais elle s'impose en classiques immortels souvent portés par de célestes chœurs féminins.

S'il fallait conseiller au néophyte une façon infaillible de faire connaissance avec la musique de Leonard Cohen, on plaiderait sans hésiter pour l'écoute au casque. Oh certes, Cohen n'est ni Pink Floyd ni Tame Impala et attendre de la part d'un chanteur dont la voix sonne comme le tocsin un soir de brume, dont les chansons reposent sur des fondations plutôt basiques en faisant étalage d'une instrumentation souvent sommaire, qu'il nous décoiffe ou nous blaste avec des décibels est sans doute trop exiger.

Pourtant, tentez cette expérience : écoutez au casque *Master Song* sur l'album *Songs of Leonard Cohen* et vous comprendrez pourquoi la musique de Cohen peut être une passionnante aventure sonore autant qu'un véritable gymkhana métaphysique. Il y a d'abord cette voix unique, atone mais chaleureuse, fatiguée mais sensuelle, qui établit un rapport d'intimité immédiat, comme si elle indiquait à la lueur d'une chandelle quelle direction prendre à un auditeur totalement largué dans les renfoncements d'un texte à la complexité labyrinthique.

A cette voix se joint bientôt une chorale féminine. A moins qu'il ne s'agisse d'un chœur d'anges tant est saisissante l'impression d'échapper soudain à l'attraction terrestre. Rarement l'immatérialité se rendra plus audible aux pauvres mortels que nous sommes. Puis, dans le canal gauche, une contrebasse sort littéralement du bois. Mais rassurante. Puis, à environ 1 minute 30, retentissent par chapelets succincts quelques notes de trompette dans le canal droit. Un écho du Jéricho de la Bible ? A la toute fin il y a aussi, ajoutant de la surprise à notre parfaite désorientation, une *twangin' guitar* comme volée à Duane Eddy.

Mais on est où là ? Dans quelle vallée ? A quelle contrée appartient ce paysage qui nous reste à ce point étranger malgré son relief familier ? De quelle tradition relève cette musique ? Question sans réponse. Le Leonard Cohen musicien n'est pas plus discernable que n'est réductible à une pensée le Leonard Cohen auteur, ce grand désenchanté dont nombre de textes cherchent malgré tout à nous faire sentir le parfum d'un jardin secret, peut-être celui d'un paradis perdu, et dont l'œuvre dans son ensemble ose esquisser un itinéraire inscrivant l'Homme, ce grand raté de la Création, mais aussi son apogée, dans le cosmos par la voie de son élévation spirituelle.

La bonne blague, c'est qu'à la parution de ce premier album en 1967, l'année de *Sgt. Pepper's*, des premiers Velvet, Hendrix et Doors, il a bien fallu trouver une boîte dans laquelle ranger ce chanteur à la tronche de Droopy un poil trop âgé pour faire illusion dans la grande parade pop. Alors pourquoi pas folk ? Il plaquait des accords sur une guitare acoustique comme Bob Dylan à ses débuts et portait des pulls à col roulé comme n'importe quel traîne-savate de Greenwich Village. Allez hop, folk !

une passionnante aventure sonore autant qu'un gymkhana métaphysique

Pourtant, ainsi que l'écrit Jacques Vassal dès 1971 dans le premier livre consacré au folk jamais paru en France[1], *"techniquement sa musique n'a quasiment aucun lien avec l'un des quelconques folklores anglo-américains"*. Le malentendu va pourtant persister, d'autant que la reconnaissance passe par l'adaptation que fait Judy Collins, une folk-singer pour de vrai, elle, de certaines de ses œuvres comme *Suzanne* ou *Sisters of Mercy*. Que Cohen ait été signé sur Columbia par John Hammond, qui a déniché Dylan, n'arrange rien à l'affaire. C'est du reste Hammond qui propose ses services pour produire ce premier album. Sauf que sa vision trop "unidimensionnelle" du personnage Cohen fait échouer l'entreprise. Finalement, John Simon, producteur de Simon & Garfunkel, est mandaté pour terminer un travail où sera enfin retranscrite la richesse d'un univers austère en apparence, vertigineux en vérité, pour peu qu'on lui prête l'oreille qu'il mérite.

Alors quelle musique ? Quel pedigree ? Il y a bien une manière de blues avec *The Butcher* sur l'album suivant *Songs from a Room* – produit par Bob Johnston, celui qui a fait le son de *Highway 61 Revisited* et *Blonde on Blonde* de Bob Dylan –, mais c'est l'exception. Car dans l'ensemble, la démarche tend à n'embrasser aucune tradition particulière comme pour préserver une identité atypique et une liberté inaliénable. ▶


Ian Cook/The Life Images Collection/Getty Images

Fryderik Gabowicz/Dalle

En studio à Londres, 1979

De cette liberté, le célèbre *Bird on Wire* (repris une trentaine de fois !) sera la profession de foi. D'autant plus convaincante que Cohen n'est pas vraiment du métier, qu'il est venu à la chanson presque par accident, pour profiter d'une option que lui offrait son travail de poète et d'écrivain publié dès 1956. Son passage à l'adolescence dans un groupe de country & western (les Buckskin Boys) ne laissera aucune trace, sinon quelques photos où on le voit avec un chapeau et une veste de trappeur. Ainsi sa quête musicale va parfois trahir un comportement indécis et imprévisible, donnant l'impression qu'il abandonne le corps de ses chansons à la seule subjectivité de ceux qui ont en charge de les mettre sur bande.

Après Simon et Johnston, il y aura les sublimes arrangements de cordes signés Paul Buckmaster sur *Songs of Love & Hate* mais aussi la patte plus sévère de John Lissauer sur *New Skin for the Old Ceremony* et *Various Positions*. Preuve d'un manque d'oreille dont a pu parfois faire preuve ce dernier, il faudra attendre dix ans et les versions de John Cale et Jeff Buckley pour que soit révélé en *Hallelujah* un pur chef-d'œuvre. Dans l'intervalle, se glisse l'invraisemblable épisode de *Death of a Ladies' Man* où l'infernal Phil Spector entend imposer son Wall of Sound à l'auteur de *Suzanne* sous la menace d'un revolver.

Cohen ajoute à sa qualité de Juif errant une dimension erratique

Contraindre un anorexique à engouffrer une choucroute garnie n'aurait pas été plus sadique. Dans son *Leonard Cohen*[2], Gilles Tordjman parle d'une *"daube monstrueuse"*. Pourtant, malgré sa surcharge pondérale, avec pas moins de cinquante participants dont un Bob Dylan fort éméché dans le chœur, ce disque d'ivrognes reste d'une impérissable et attendrissante drôlerie, Cohen y atteignant deux sommets, celui du pathétique et de l'éthylisme dans *Paper Thin Hotel* et *Don't Go Home with Your Hard-on*. Parvenu à ce stade, il ajoute à sa qualité de Juif errant – et de Canadien vivant le plus souvent sur une île grecque – une dimension erratique qui le conduira jusqu'au seuil de l'anéantissement. Mais aussi à l'une des rédemptions les plus inattendues de l'histoire de la musique populaire.

C'est à partir de *I'm Your Man*, en 1988, qu'il commence à remonter une pente qui ne connaîtra plus de redescente. Reste que l'esthétique choisie pour cette restauration a eu de quoi surprendre celui qui en était resté à cette idée inadéquate d'un Cohen chanteur de ballades déprimantes pour cercles de poètes en voie de disparition. Avec sa batterie de synthétiseurs et ses boîtes à rythmes enclenchées, on est plus proche, en termes symbolique et sonique, d'un David Bowie période berlinoise que d'un Bob Dylan passant électrique. Dans un article-déclaration d'amour paru dans *Mojo*, Will Oldham (Bonnie Prince Billy pour les mélomanes) dit quant à lui que sur *I'm Your Man* et le suivant, le magnifique *The Future*, *"on est plus près du r'n'b moderne que du folk"*. Reste que ce caméléonisme leonardien tient la route, en défie même les chicanes, les épingles à cheveux, les sinuosités grâce à la faculté d'adhérence de chansons dont la prise au sol devient soudain plus ferme, les trajectoires plus lisibles. Comme si, avec le temps, les virtualités illimitées d'une poésie imprégnée de Kabbale juive et de bouddhisme zen avaient fini par se décanter pour atteindre un certain degré de pureté. Ce dont va profiter cette série d'albums aux tonalités automnales, à la sagesse rabbinique, à la parfaite répartition entre sons digitaux et analogiques, allant de *Ten New Songs* à *Popular Problems*, pour le coup entre folk-blues patiné et lounge jazz alangui.

Or, dans cette étrange odyssée, qui a débuté avec ce premier album si faussement folk pour s'achever dans les catacombes d'un ultime envoi intitulé *You Want It Darker*, si proche du dénouement, il y a une constante, une seule : la chorale féminine. Cet élément récurrent, quasi céleste, Cohen ne l'a jamais envisagé en tant qu'accessoire. Il en a fait au contraire le fond intangible, indispensable, à la bonne expression de sa vérité musicale. A la différence de celles de la mythologie, ces sirènes qui l'accompagnent au cours de son long et chaotique voyage ne l'entraîneront pas au fond des mers, ne le pousseront pas à la noyade. D'une fidélité à toute épreuve, elles resteront à ses côtés, guidant chacun de ses pas, semblant lui accorder la seule bienveillance possible dans un monde si mal conçu pour un homme tel que lui. Ainsi, dans la vie de Leonard Cohen, où l'amour est une maladie sans remède (cf. *There Ain't no Cure for Love*), les femmes resteront le seul horizon possible. Et l'auront été aussi dans sa musique. **Francis Dordor**

1. *Folksong, une histoire de la musique populaire aux Etats-Unis* (Albin Michel), 1971
2. aux éditions Le Castor Astral, 2006

if you want a writer…

En faisant d'un écrivain-né un chanteur à succès, l'Amérique du Nord a perdu **un romancier prometteur**.

Au moment de sortir le 45t de sa pochette bleue, puis de le poser sur leur tourne-disque, combien de jeunes Français des *late sixties* ont-ils conscience de tenir entre leurs mains un poème ? Et même un superbe poème, dont l'alliage de mystère et de majesté relègue le *Blowin' in the Wind* de Dylan au rang de sentencieuse harangue.

Sur la première face, *Suzanne*, sur la seconde, *So Long, Marianne* : si les prénoms féminins promus titres de chansons se comptent alors par dizaines, ceux-là ont la particularité de vraiment parler aux filles – être *"à moitié dingue"*, se vêtir de plumes et de haillons, entraîner au bord d'une rivière un garçon incapable de toucher un *"corps parfait"* autrement qu'avec son esprit, le programme exerce une séduction d'autant plus imparable qu'il s'accompagne d'un chant et de violons également experts en caresses. En trois strophes/couplets, Leonard Cohen, poète, romancier et depuis peu chanteur, troque dix ans de succès d'estime – ou de scandale – pour une célébrité de cinq décennies.

Avant de taper dans l'oreille des programmateurs radio de 1967 – et de figurer en ouverture d'un premier album destiné à entrer dans la légende –, *Suzanne* a eu pour titre *Suzanne Takes You down* et a, un an plus tôt, eu une première vie dans un recueil de poèmes, *Parasites of Heaven*, d'où sont également issues les versions initiales d'une paire d'autres chansons, *Teachers* et *Master Song*. De la page imprimée à la rondelle de vinyle, les textes ont eu droit à un subtil toilettage ; même si leur agencement est le fruit d'une longue patience, les mots de Cohen sont moins gravés dans le marbre que sculptés dans les nuages : prétendre les emprisonner dans les rets d'une interprétation figée serait faire preuve de présomption.

Si le Canadien avait préféré le message à la musicalité, il se serait, lors de son arrivée à New York, fait tribun de Greenwich Village. Ou théologien, tant les images et références religieuses abondent dans son œuvre : entre fragments d'autobiographie et relecture des Evangiles, *Suzanne* a Jésus pour troisième personnage. Ajouté au timbre méditatif de sa voix, son âge – 33 ans – fait de Cohen une anomalie. En un temps où un précepte venu de l'université de Berkeley interdit d'accorder la moindre confiance à quiconque a déjà soufflé ses trente bougies, il émane du chanteur une singulière *gravitas*. Soit un alliage de pondération et de sapience, sous lequel la découverte de son œuvre romanesque permettra par la suite de déceler un tempérament farceur, voire provocateur.

En sus de trois recueils de poèmes antérieurs à *Parasites of Heaven* – *Let Us Compare Mythologies*, 1956, *The Spice-Box of Earth*, 1961, et *Flowers For Hitler*, publié en 1964 (soit onze ans avant que Serge Gainsbourg ne se risque à intituler un album *Rock around the Bunker*) –, Leonard Cohen a à son actif deux romans. Lors de la parution au Canada de *The Favourite Game* – initialement publié en 1963 à Londres –, un quotidien de Toronto voit en son auteur un héritier de J. D. Salinger ; lors de celle de *Beautiful Losers*, le *Boston Globe* soutient que, loin d'être mort, James Joyce réside désormais à Montréal. Egalement cités, les noms de Rabelais et Henry Miller pointent le rôle capital que joue ici la chair.

A la dernière page du très autobiographique premier roman de Cohen, le lecteur apprend que le *"favourite game"* du titre est un jeu de gosses consistant, en hiver, à saisir un camarade par les mains, à le faire tournoyer autour de soi puis à le lancer dans la neige, où, en fin de partie, l'empreinte laissée par les corps dessine *"des formes semblables à des bourgeons"*. Avant de se clore sur cette note élégiaque – vouées à fondre au soleil, les œuvres d'art enfantines sont aussi périssables que l'innocence du héros –, ce roman d'apprentissage a toutefois eu pour moteur les techniques de drague : en anglais, *game* signifie gibier autant que jeu, et de chasse aux filles il est ici énormément question.

Hypnotiser la bonne de la famille pour mieux la peloter, faire du gringue à de petites Françaises dans un dancing, flirter avec de jeunes Juives à une réunion du Parti communiste, perdre (enfin !) sa virginité et s'étonner que la ville entière n'éclate pas en acclamations, tomber amoureux d'une jolie goy, puis trahir tous ses engagements : Lawrence Breavman, fils d'une vieille famille juive de Montréal, est à la fois un fin exégète des Ecritures, un éternel angoissé, un poète un brin mégalo et un fieffé coureur de jupons. Un simple déplacement de lettre permettant de transformer Breavman en *beaver man* – *beaver* désignant en argot le sexe

les mots de Cohen sont moins gravés dans le marbre que sculptés dans les nuages

féminin –, son patronyme annonce la hauteur des ébats dont va regorger le second roman de Cohen.

Si son portrait de l'artiste en écorché vif et ses trésors d'humour autodépréciatif confèrent à *The Favourite Game* (devenu en français *Jeux de dames*) une éternelle fraîcheur, *Beautiful Losers* (en VF, *Les Perdants magnifiques*) porte davantage la marque de son époque. Expérimentale, postmoderne, rétive à la chronologie et adepte du *stream of consciousness* joycien, cette histoire en trois parties d'un amour à trois – le narrateur collectionneur de livres, son épouse et son meilleur ami bisexuel – commence par traiter un suicide sur le mode du gag et s'astreint par la suite à ne rien respecter, si ce n'est l'impératif sixties voulant que tout tabou ait pour destin d'être brisé. En mille morceaux, de préférence.

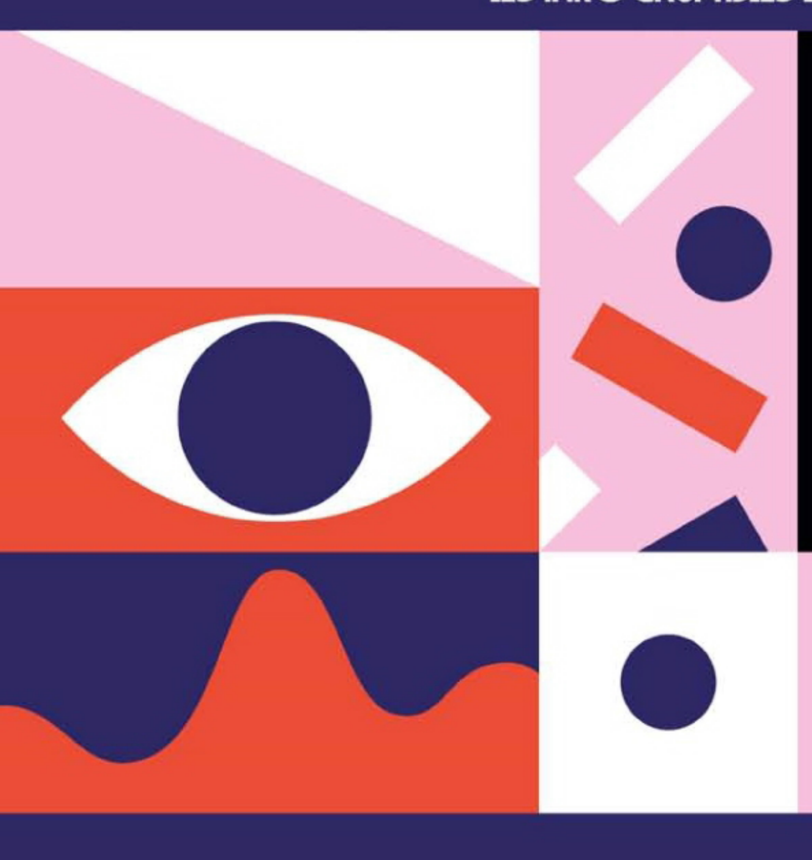
En 1967

Jack Robinson/Getty Images

Sur l'île de la mer Egée où il réside, Cohen, torse nu, s'attable en plein soleil devant sa machine à écrire ; quand l'inspiration fait mine de flageoler, les amphétamines l'endiablent : *"Baise-la comme si ta vie en dépendait, en balançant ton foutre à la face du ciel, baise-la sur la lune, après t'être collé dans le cul un sablier en acier..."* Pour la rigueur, la retenue et le platonisme, on est prié de se reporter aux poèmes. Concernant la pertinence des thèmes – amour, sexe, mort, sainteté et, accessoirement, requiem pour la tribu iroquoise des Mohawks –, rien à redire. Question franche rigolade, lyrisme en roue libre et gaillardise débridée, tout va pour le mieux : en 1966, un même critique déplorera *"le livre le plus révoltant qui ait jamais été écrit au Canada"* tout en vantant, dans le même papier, *"le livre canadien le plus intéressant de l'année"*.

Intéressant, à n'en pas douter, et prometteur également. De là à nourrir son homme... Pour un écrivain désargenté, le commerce de chansons rapporte parfois plus que celui des livres : quand Cohen vend *Suzanne* à la folkeuse Judy Collins, qui en fait un succès, des horizons nouveaux s'ouvrent à lui. En troquant son clavier de machine à écrire pour un micro, il va bientôt offrir à une musique encore adolescente la plus prestigieuse des cautions littéraires. **Bruno Juffin**

LES INROCKUPTIBLES ET ALIAS PRÉSENTENT



LES INROCKS FESTIVAL

DU 17 AU 22 NOV

CASSIUS · JAGWAR MA · LESCOP · TINARIWEN
LOST UNDER HEAVEN · PARADIS · HER
KIASMOS · FORMATION · DARIUS · KARTELL
LISS · RIVAL CONSOLES · RAT BOY



JULIETTE ARMANET · SERATONES · LUKE ABBOTT · GOAT GIRL
PARCELS · CÉZAIRE · SHOCK MACHINE · ZIMMER · DUNE
LET'S EAT GRANDMA · PUMAROSA · ELF KID · LEWIS DEL MAR
CHRISTIAN LÖFFLER & MOHNA · PALACE · PLAGE 84 · ADAM NAAS
THE LEMON TWIGS · CLARA LUCIANI · PHONÈME · A GIANT DOG

PARIS · TOURCOING
NANTES · BORDEAUX

INFOS ET RÉSERVATIONS
FNAC.COM ET LESINROCKS.COM

















Le titre *Everybody Knows* résonne dans le thriller érotique *Exotica* d'Atom Egoyan (1994)

les BO de Leo

Hallelujah sur une scène de baise dans *Watchmen*, *Suzanne* dans *Breaking the Waves* de Lars von Trier, *If It Be Your Will* sur la playlist de *Pump up the Volume*… Un répertoire qui a largement inspiré **le grand écran**.

Sous les effets d'un duo fraternel bazardant la lettre H de son patronyme, le nom de Cohen est devenu une marque de qualité au cinéma. Mais qu'en est-il de Leonard ? Côté images, on peut mentionner une courte apparition en mafieux canadien dans un épisode de la série *Miami Vice*. L'absurdité de ce cameo oubliable est que Leo y parle français alors qu'il est anglophone. Contribution bien plus notable, il signe, en 1985, le scénario et le livret de la BO de *Night Magic*, filmé et illustré musicalement par son ami Lewis Furey. A voir aussi, le beau docu *I'm Your Man* (par Lian Lunson en 2005), constitué d'entretiens et d'extraits de concerts de notre homme mais aussi de musiciens fans comme Jarvis Cocker ou Nick Cave.

Mais c'est surtout par le son que Leonard Cohen a hanté le septième art, ses chansons garnissant de nombreuses BO et enluminant autant de mises en scène. On pense d'abord à des auteurs américains comme Robert Altman qui a utilisé la voix sépulcrale du Canadien errant pour son superbe western *John McCabe*, perle du Nouvel Hollywood dont la tonalité funèbre fut largement rehaussée par *The Stranger Song*, *Sisters of Mercy* et *Winter Lady*. On peut aussi entendre *Waiting for the Miracle* et *The Future* au début puis à la fin du barré *Tueurs nés* d'Oliver Stone. On n'oubliera pas non plus la belle scène de strip-tease au son de *Everybody Knows* dans le thriller érotique *Exotica* du compatriote de Cohen, Atom Egoyan[1]. Enfin, dans le même registre, *I'm Your Man* inspire les jeux érotiques de Maggie Gyllenhaal et James Spader dans *La Secrétaire* de Steven Shainberg.

Signe de l'endurante coolitude de Cohen auprès des faiseurs d'images américains (qu'ils soient cinéastes, producteurs ou showrunners), c'est une de ses chansons *(Nevermind)* qui est au générique de la saison 2 de la série *True Detective*. Même les blockbusters ont eu recours à lui, faisant passer la profondeur existentielle du chanteur auprès d'un large public de teenagers plus friands de rap, de punk hardcore ou de speed metal. On pense au fameux *Hallelujah*, enveloppant une scène de baise intergalactique dans les *Watchmen* de Zack Snyder, ou à *Everybody Knows (take 2)* ou *If It Be Your Will* sur la playlist de *Pump up the Volume*, film d'Allan Moyle avec Christian Slater sur un ado timide qui lance une émission de radio pirate et devient le héros de son lycée.

Mais ce sont peut-être les auteurs européens qui ont imprimé dans notre ciné-mémoire les scènes les plus marquantes. Il y a *Suzanne*, résonnant sur l'image du chapitre 5 du *Breaking the Waves* de Lars von Trier, ou encore *Avalanche* qui dégringole sur une teuf aux allures de cérémonie païenne pour y répandre son ombre mélancolique, dans *L'Eau froide* d'Olivier Assayas[1]. Et il y a l'ami Nanni Moretti. Mixer la chaleur latine avec la distanciation judéo-montréalaise pourrait sembler incongru, et pourtant, quelles réussites ! *I'm Your Man* résonne dans *Journal intime* au moment où Nanni roule en scooter dans la Rome pasolinienne et ce double hommage bouleverse. Dans *Mia madre*, *Famous Blue Raincoat* déploie son crachin dans un moment où le personnage (une femme cinéaste, alter ego de Nanni) est en plein désarroi, entre son film qui s'enlise, sa mère qui agonise et son couple qui ne fonctionne plus.

Quand on fait un bilan de la présence des *"songs of Leonard Cohen"* au cinéma, on se rend compte qu'elles soulignent souvent une séquence érotique, ou au contraire une scène sombre où plane une angoisse existentielle. Petite mort ou grande mort, Eros ou Thanatos, extase ou mélancolie, les cinéastes ont souvent fait coïncider Cohen avec les instants les plus émotionnellement aigus d'une histoire et du parcours des personnages. **Serge Kaganski**

1. retrouvez les témoignages d'Atom Egoyan et Olivier Assayas pp. 28-29



Renaud Monfourny

"j'ai fait la vaisselle avec Leonard Cohen"

En 1991, Renaud Monfourny, photographe des *Inrocks*, a passé **une journée avec le chanteur canadien** à Los Angeles. Il se remémore ces heures précieuses.

Il y a ma sainte trinité du rock'n'roll : Lou Reed et son Velvet Underground pour le rock urbain, lettré, toxique ; Iggy Pop et ses Stooges pour le rock banlieusard, primitif, nihiliste ; Neil Young et son Crazy Horse pour le rock campagnard, voyageur et allégorique. Et puis dans le second cercle de maîtres intouchables, des songwriters qui jouent plus sur l'intime avec des musiques calmes comme, par exemple, Townes Van Zandt ou Leonard Cohen, des troubadours plutôt que des rockers dépravés.

J'avais déjà eu la chance de rencontrer les junkies de ma trinité quand, en ce jour du printemps 1991, j'ai sonné à la porte de Leonard Cohen. J'étais excité comme un adolescent en chemin pour son premier rendez-vous amoureux : j'allais voir Leonard Cohen chez lui, sans manager ni attaché de presse à nos basques (j'étais avec Christian Fevret, alors rédac chef des *Inrocks*), sans hôtel quatre étoiles impersonnel où se font généralement ce genre de rencontres avec une star, sans contrainte de temps.

Et Leonard apparut, sourire de bienvenue aux lèvres, anéantissant par ce geste d'une sincère simplicité toute l'angoisse et l'anxiété que j'avais concernant l'état d'esprit de celui qui allait devoir répondre à des questions et se faire photographier.

Nous étions dans un quartier pavillonnaire sans âme de Los Angeles, avec visiblement une importante communauté coréenne, et la maison de notre hôte était plutôt la plus modeste. Derrière la porte qu'il avait ouverte se tenait le bureau de sa société d'édition, pour l'heure désert. Chez lui, c'était à l'étage, où il nous invita à monter pour un thé. Cet homme de l'âge de mon père qui nous accueillait en T-shirt noir et nous faisait asseoir sur son canapé blanc, c'était cette voix hypnotisante que j'avais découverte au lycée de ma petite ville de province, grâce à un baba cool qui ne jurait que par *Suzanne* et *The Partisan*.

Très vite, il convint de faire un tour du quartier dans sa voiture – de location, il n'en possédait pas. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes dans son *diner* favori,

“cette voix hypnotisante que j’avais découverte au lycée de ma petite ville de province”

"ma cantine", dit-il. Après y avoir pris une collation et fait des photos, il m'invita à continuer la séance en extérieur, avec l'intersection de deux avenues comme décor. Mais il était dans l'ombre et, du coup, le fond ordinaire qu'il voulait montrer est brûlé, surexposé. La planche-contact le prouve vingt-cinq ans après. Mais ce n'est pas grave, je suis un photographe désinvolte et c'est cette photo qui fera la couverture du mensuel.

Je me souviens aussi d'un arrêt chez son tailleur italien – ça ne s'invente pas – où il a acheté des cravates et des chaussettes. De retour chez lui, pièces toutes blanches d'un dénuement monacal – je pensais tout de suite à une de ces photos où on le voit devant sa machine à écrire, dans les années 1960, sur l'île d'Hydra –, il m'invita à m'installer pour faire un portrait posé pendant, dit-il, qu'il allait se raser. Un dandy écrivain, ou un mafieux lettré, au choix, réapparut : d'une classe folle dans un costume gris clair et cravaté, il était prêt à poser mais n'avait pas mis ses nouvelles chaussettes – et je lui ai demandé de rester ainsi, pieds nus.

Ensuite, il s'isolera sur son petit balcon avec le journaliste pendant des heures. Des heures – cinq, six ? –, qui sont un trou noir dans ma mémoire, qu'ai-je bien pu faire ? Lire, certainement, j'avais toujours un livre dans mon sac photo.

Je me souviens de la pause pour dîner. Il a préparé le repas, mais je suis incapable de dire ce qu'il nous a cuisiné. Puis je l'ai assisté pour la vaisselle. J'ai fait la vaisselle avec Leonard Cohen !

Ce jour-là, pour nous, Leonard Cohen a simplement réussi à nous faire oublier que nous étions face à Leonard Cohen, l'un des écrivains et songwriters les plus marquants de l'époque. Un homme respecté et admiré qui n'avait pas besoin de cette distance artificielle que mettent les médiocres entre eux et les autres. Nous étions avec un grand monsieur, je me souviens m'être répété cela à chaque instant de la journée. Et je me maudissais de n'avoir pas apporté ses deux romans – au prétexte que je ne les avais que dans une édition de poche – pour qu'il me les dédicace." **Renaud Monfourny**



capture d'écran du documentaire *I'm Your Man* de Lian Lunson (2005)

Cohen par Cohen

Son amour pour Marianne, ses parents, l'Europe, et tout particulièrement Hydra : en 1991, Leonard Cohen livrait ses **souvenirs et impressions**.

sa famille

"Ma famille est arrivée à Montréal au Canada vers 1860. La famille de mon père est venue d'une région de Pologne maintenant russe. Ma mère est venue de Lituanie dans les années 1920. Elle avait 18 ou 19 ans. Leurs antécédents étaient très différents, bien qu'ils fussent tous deux de la même branche du judaïsme. Mais ma mère s'est mariée avec mon père en 1927. Elle ne faisait jamais référence à la Lituanie. Dans son milieu, on accordait beaucoup d'importance au fait d'être canadien et de faire disparaître les références au passé."

Montréal

"Montréal est ma ville. J'y retourne toujours avec beaucoup de bonheur, c'est un des lieux où je puise mon inspiration. Mais c'est aussi un endroit où il est très difficile de trouver quelqu'un qui vous répare un chauffage au gaz."

son enfance

"C'est étonnant, mais je ne pense jamais à ma famille. La présence de ma mère est très forte dans mon cœur, particulièrement depuis qu'elle est morte. Ce que j'apprécie, c'est que ma famille m'a exposé à une forme de culture et de pensée, mais toujours de façon modérée. Il n'y avait aucun des éléments de fanatisme que je vois dans beaucoup d'autres familles similaires. Je n'ai pas le sentiment que c'était oppressif, que je ratais quelque chose. Il y avait de l'air frais. Je pensais que les gens de ma famille étaient bien. Ce que j'aimais, c'est qu'ils étaient très droits, honnêtes, amicaux, la façon dont ils menaient leurs affaires, leur vie."

la religion

"Je n'avais aucun sentiment particulier vis-à-vis de la religion. A l'exception de quelques moments, lorsqu'on entendait chanter la chorale : ça me donnait des frissons dans le dos. A part ces quelques très rares moments, c'était très ennuyeux. Très ennuyeux d'avoir à rester à la synagogue, d'aller à l'école hébraïque, Je n'étais absolument pas un enfant saisi d'émotions particulières en présence du sacré. Pas du tout. Je n'étais même pas particulièrement séduit par les mots ou le langage. Bien sûr, à certains moments, lorsque la mélodie du service religieux était vraiment belle et sacrée, on avait conscience d'une certaine dignité. D'une certaine solennité. Rien de très profond, mais peut-être qu'au milieu de tout ça une partie de cette solennité, de cette incantation, m'a touché. Mais je n'étais pas touché de manière consciente."

son père

"A ce jour, j'ai déjà vécu plus que mon père. Il est mort à 52 ans. Moi, à 52 ans, je ne savais presque rien. Les hommes, lorsqu'ils sont jeunes, ne se pardonnent pas. C'est très compétitif. A mesure que vous vieillissez, vous pardonnez à vos rivaux, vos enfants et tous les autres. Il aurait été difficile pour mon père de me voir traîner dans Montréal avec une guitare, ce n'était pas l'idée qu'il se faisait de son fils. Mais c'était un gentleman, il m'a laissé une centaine de livres de poésie. La plupart n'avaient pas été lus ni même ouverts, mais ils étaient là."

Federico García Lorca

"Le premier poète que j'ai aimé fut Federico García Lorca. C'est la première fois que j'ai lu de la poésie qui m'a touché. A l'exception d'un poème écrit par un Canadien pendant la Première Guerre mondiale. Je suis donc tombé amoureux des poèmes de Lorca. Ce monde me semblait très familier, le langage très accessible, j'avais le sentiment que c'était là la raison d'être du langage. C'était vivant. Comme de la folk musique baignée de clair de lune."

la guitare

"J'ai commencé la guitare seul, jusqu'au moment où j'ai rencontré un jeune guitariste espagnol dans le parc derrière la maison de ma mère à Montréal. Je devais avoir 15 ans, lui 19. Il jouait magnifiquement. Je lui ai demandé



A la taverne Grafos, à Hydra, en 1963, avec Marianne (à droite) et son fils Axel

photo extraite de *So Long, Marianne: A Love Story*, courtesy ECW Press (2006)

s'il pouvait m'enseigner quelques trucs, il a accepté et m'a donné trois leçons, m'a appris le trémolo, certains enchaînements d'accords... Mais surtout, il tenait sa guitare d'une certaine façon, jouait d'une certaine façon. Un jour, je l'ai appelé pour une nouvelle leçon et on m'a appris qu'il s'était donné la mort. Ces trois leçons de guitares sont les seules que j'aie jamais prises."

l'Europe

"J'ai fait mon premier voyage en Europe en 1959. On m'avait donné une bourse de 3 000 dollars. Je suis allé en Angleterre, à Londres, où je suis resté dans une pension de famille tenue par Mr. and Mrs. Pullman. Toutes leurs chambres étaient louées, mais ils m'ont laissé leur salon. Mrs. Pullman m'a demandé ce que je faisais puis m'a dit : *'Eh bien, vous pouvez rester ici tant que vous écrivez. Combien allez-vous écrire chaque jour ? – Trois pages – Bon, m'a-t-elle dit, tant que vous écrivez vos trois pages quotidiennes, vous pouvez rester ici.'*

Hydra

"Il pleuvait presque tous les jours à Londres. On venait juste de m'arracher une dent de sagesse au cours d'un épisode particulièrement brutal. Je marchais dans Bank Street avec cette énorme cavité dans la mâchoire. Il pleuvait, j'étais mal foutu, quand j'ai vu l'enseigne de la Banque de Grèce. Je suis entré, il y avait quelqu'un de plutôt bronzé derrière le comptoir. J'ai dit : *'Quel temps fait-il en Grèce ?"* Il m'a dit : *"C'est le printemps."* Je suis donc parti pour la Grèce un ou deux jours plus tard. Je suis resté une nuit à Athènes, mais j'avais entendu parler d'Hydra, de cette très belle île. Je me suis dit que je ferais mieux d'aller dans un endroit où se trouvaient quelques étrangers, pour voir comment y vivre. J'ai pris le bateau et j'ai loué une maison. Avec Hydra, ce fut le coup de foudre. Les gens, l'architecture, le ciel, les mulets, l'odeur, la vie."

"avec Hydra, ce fut le coup de foudre. Les gens, l'architecture, le ciel, les mulets, l'odeur, la vie"

Marianne

"J'ai rencontré Marianne Ilhen dans une librairie d'Hydra. Marianne et moi ne pensions pas qu'il y avait une histoire d'amour, je ne crois pas. Nous pensions que nous vivions ensemble. Je comprends qu'on pense que si votre désir amoureux est satisfait vous n'avez plus les motivations pour écrire, mais je ne l'ai jamais ressenti ainsi, ce n'est pas un mécanisme qui s'applique à moi. Si je ressentais quelque chose, c'était le contraire : il y avait une femme, elle avait un enfant, des repas sur la table, de l'ordre dans la tenue du foyer et de l'harmonie. C'était précisément le moment pour commencer son propre travail. J'ai pu beaucoup travailler avec Marianne, j'ai pu écrire *Les Perdants magnifiques* et d'autres choses. Elle a apporté un grand ordre dans ma vie."

zen

"J'ai rencontré un homme, il y a vingt ans, que j'appréciais beaucoup. Il était plus âgé que moi, il paraissait savoir quelque chose. Une des choses qu'il savait, c'était comment boire. Il se trouve que c'était un vieux moine zen. Et comme il me l'a dit il y a quelques années : *'Leonard, je te connais depuis dix-huit ans et je n'ai jamais essayé de te donner ma religion. Je te sers juste du saké.'* Voilà ce qu'a été ma relation avec le bouddhisme, aucun intérêt pour le zen. Ce qui m'intéresse, c'est boire avec mon vieil ami et être en sa compagnie."

propos recueillis par Christian Fevret


Dominique Issermann

“quelqu’un de très drôle”

Toujours très présente auprès de lui, la photographe **Dominique Issermann**, à qui Leonard Cohen avait dédié *I’m Your Man*, revient sur leur longue et profonde amitié.

J’ai rencontré Leonard en 1981, et on ne s’est jamais quittés, on est restés amis jusqu’au bout. J’ai passé tout le mois de janvier 2016 avec lui, puis tout le mois d’août, et j’allais repartir en décembre en espérant qu’il tienne jusque-là. J’ai des milliers de souvenirs avec lui. Ce qui me vient tout de suite à l’esprit, ce sont les road-trips qu’on a faits ensemble vers le Nouveau-Mexique. Leonard adorait conduire et aimait écouter la radio quand il conduisait, des stations country. Il était fan de musique country. On s’arrêtait n’importe où, dans les motels, c’était super agréable de faire de la route avec lui. Il aimait le quotidien modeste, le quotidien ténu. C’est le point commun qu’il avait avec Marguerite Duras, je les compare souvent. Il aimait les choses simples, modestes, humbles, pas tape-à-l’œil, pas glamour. Il aimait les meubles récupérés, les trucs achetés au coin de la rue, hérités, ramassés. Il adorait aller au bar ou au restaurant du quartier, se rendre toujours au même endroit.

Il lisait le *New Yorker*, toujours. Il était très intéressé par la politique, par l’organisation sociale. Il aimait toutes les organisations d’ailleurs : sociales, familiales, religieuses. Il était fasciné par les choses régulées par un ordre. Il aimait les choses organisées, mais ça ne l’empêchait pas d’être quelqu’un de très drôle. Ceux qui l’ont vu en concert le savent. Dans les années 1980, il faisait beaucoup de commentaires entre les chansons, et les gens se roulaient par terre de rire. Leonard, sa grande expression, c’était *‘I am a barrel of fun’*. Moi, j’avais traduit ça par *‘je suis un tonneau de rire’*. Et il se retournait vers moi en me disant *‘I am a barrel of fun’* et moi je pleurais de rire à chaque fois.

> “dans les années 1980, il faisait beaucoup de commentaires entre les chansons, et les gens se roulaient par terre de rire”

Et c’est là encore que je le comparerais à Duras. Marguerite Duras pouvait paraître extrêmement intense quand on lisait son œuvre ou ses interviews, alors qu’elle était poilante. Tous les deux, ils jouaient sur le changement de ton. Leonard était super fort là-dedans, il savait passer sur un autre registre au dernier moment. A sa dernière conférence de presse, il a fait rigoler tout le monde d’ailleurs, en expliquant qu’il comptait vivre éternellement malgré la noirceur des textes du dernier album, alors qu’il était déjà extrêmement malade. Cette conférence a dû être un moment très dur pour lui.

Le matin, il faisait beaucoup d’effort pour se lever, s’habiller, pour être toujours impeccable. La maladie le faisait souffrir, mais il ne le montrait pas. Au mois d’août dernier, j’ai beaucoup discuté avec lui, on parlait beaucoup de sa maladie, jusque très tard dans la nuit. A la fin, la gestion de la douleur lui prenait beaucoup de temps. Et même s’il arrivait à rigoler et à se faire rigoler de la mort, il parlait de la mort. Parfois, il se disait qu’il y avait peut-être un remède miracle, il n’avait pas envie de mourir, il parlait de la mort mais il voulait vivre.

Il écoutait beaucoup le *Concerto d’Aranjuez*, il me l’a fait écouter plusieurs



Hôtel de l'Aiglon, Paris, 1986

fois. Il écoutait aussi des radios avec des prêcheurs des communautés juives et noires, des discours entre la religion et la politique, entre prière et incantation. Ça le mettait dans un état où ça le berçait, ça lui enlevait la douleur et il s'endormait avec ces phrases qui étaient comme des berceuses.

Il écrivait encore, il avait des cahiers qui étaient encore remplis, il travaillait sur ses poésies, et il a toujours travaillé comme ça d'ailleurs, il n'allait jamais s'arrêter de faire ça. Je me souviens qu'il disait qu'il aurait bien aimé retourner plus à Montréal, mais qu'il y faisait trop froid. Entre Hydra et la Californie, il s'était habitué au soleil. A la fin, il passait beaucoup de temps assis sur une chaise devant chez lui, sans son chapeau sur la tête. Il restait parfois très longtemps avec le soleil qui tapait, mais il aimait ça. On sentait qu'il aurait aimé bouger, mais que la maladie l'en empêchait. Il se sentait un peu cloué.

Il parlait beaucoup de son enfance, il avait de jolis souvenirs avec sa sœur qui est décédée l'année dernière. Il ne parlait pas beaucoup des années à New York, le Chelsea Hotel. Leonard n'était pas quelqu'un de mélancolique."

Dominique Issermann

"Leonard Cohen est d'une masculinité incroyable, voix d'homme, vêtements d'homme : des basses qui vibrent, des santiags à la cravate noire. De cette voix de légende, il parle sans les voir, de l'obscurité de la scène, à ces visages de Jeanne d'Arc graves et intenses tournés vers lui le remerciant sans cesse fidèlement d'un concert à l'autre d'avoir bouleversé leur vie. Il chante cette prière à cesser la guerre, toutes les guerres, cette prière à se faire aimer, à rester là et à rester libre, cette prière à fusionner et à rester seul. Il écrit, il compose, il chante comme on construit des cathédrales d'où il lance ce sublime *Hallelujah* qui se répand en écho mystérieux et initiatique sur son public, lui aussi touché par la grâce." D. I.


En 1991

Renaud Monfourny

derniers hommages

Leonard Cohen vu par…

Olivier Assayas, cinéaste

"comme s'il chuchotait à notre oreille des paroles de réconfort"

"La mort de Leonard Cohen, l'avant-veille de l'élection de la figure la plus inquiétante à avoir jamais occupé la présidence de la première puissance mondiale, est le signe de la fin d'un monde et des sombres menaces des temps à venir.

Comme Johnny Cash nous a laissé un album testamentaire déchirant, *The Man Comes Around*, c'est sous le signe des ténèbres que Leonard Cohen s'adressait à nous alors qu'il se tenait déjà sur le seuil, prêt à partir : *"You want it darker/We kill the flame."*

Les grands poètes de l'Amérique contemporaine, ceux qui auront porté cette flamme pour leur époque, au cœur de ses contradictions, auront été des chanteurs. Pour moi, c'est une trinité. Même si la figure souveraine et énigmatique de Bob Dylan, qui évoque Picasso dans sa capacité à se réinventer sans cesse tout en restant insaisissable, habité d'une inspiration également vertigineuse quel que soit le genre qu'il touche de sa grâce, croquis ou épopée, obstrue parfois le paysage. C'est le territoire de l'Amérique, c'est l'âme du pays profond et celle de ses hors-la-loi qu'a chanté Johnny Cash avec les mots de l'Ancien Testament et une voix hors du temps.

D'entre eux, Leonard Cohen est le plus humain. Hanté par la perte, par la mélancolie, sa poésie est à la fois biblique et intime, comme s'il chuchotait à notre oreille des paroles de réconfort, lui aussi doute, lui aussi est vulnérable, il partage notre souffrance et c'est seulement en la surmontant qu'il parvient à arracher des mots au silence.

Leonard Cohen était déjà très loin, comme si depuis des années il ne faisait que disparaître, que s'effacer. Ses derniers textes, parmi les plus dépouillés et les plus beaux, ne racontent que cela. Et c'est ainsi qu'ils continuent à résonner en nous quand il n'est plus là. Mais ne nous a-t-il pas toujours parlé depuis le pays des morts ?" **propos recueillis par Serge Kaganski**

Bertrand Cantat, chanteur

"l'aspiration mystique et la poésie"

"Leonard Cohen, c'est avant tout dans ma mémoire l'écoute du bien nommé *Songs from a Room*, que je découvrais alors en pleine poussée d'acné punk, puis post-punk, new-wave, etc. Une pépite intimiste, grave, comme solennelle, qui résonnait profondément dans une écoute plus solitaire que pour les combos que nous admirions collectivement.

Il y avait le temps présent, dans lequel mordre sans retenue, et puis l'intemporel – et pour moi Leonard Cohen rentrait dans cette catégorie. *The Partisan* déjà m'avait bouleversé. La découverte çà et là d'autres œuvres ont confirmé mon penchant pour le songwriter. Et puis j'ai lu *Beautiful Losers (Les Perdants magnifiques)*, qui avec un titre pareil ne pouvait me laisser indifférent. Ça m'a secoué, j'étais un peu tendre et je me disais que je le relirais bien maintenant. J'ai retenu une expression poétique libérée. Plus tard, au gré des sorties de ses albums, des merveilles à distiller, notamment *I'm Your Man* évidemment. Et puis dans les années 1990, j'ai enregistré avec mon ami Pascal Humbert et toute la bande de 16 Horsepower une reprise de *The Partisan*. Je me souviens d'un moment absolument magique, nous étions à Philadelphie pour faire une cover d'un morceau du Gun Club, *Fire Spirit*, et il nous restait du temps en studio. *The Partisan* est venu comme une évidence, avec sa résonance à la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Je suis encore très ému en la réécoutant. Dernièrement, cette sublimité, juste avant de tirer sa révérence, *You Want It Darker* avec cette hypnotique ligne de basse… La simplicité, la limpidité, le mordant, l'aspiration mystique et la poésie. Je le revois dans un documentaire avec ses petits bouts de phrases sur des papiers épars qui semblent contenir tous les secrets du monde, disant qu'au bout du compte, il restait ça… Oui, il nous reste ça et c'est énorme. Et sa voix splendide venue des profondeurs, qui nous disait comme Rumi le poète soufi que *"there is a crack in everything, that's how the light gets in…"* Mettons-nous ça autour du cœur. So long, Leonard."

Atom Egoyan, cinéaste

"un monument de la littérature tout autant qu'une rock-star"

"J'adorais le travail de Leonard Cohen depuis déjà très longtemps quand j'ai conçu *Exotica*. Ici, au Canada, on le perçoit comme un monument de la littérature tout autant qu'une rock-star. Il a écrit deux romans autour de sa trentaine qui ont eu une influence majeure sur plusieurs générations d'artistes canadiens. Nous sommes donc très tristes de sa perte, mais heureux aussi qu'il s'en soit allé en nous laissant derrière lui un aussi beau dernier album...
Je songeais à utiliser *Everybody Knows* dès l'écriture d'*Exotica*. Le morceau est mentionné dans le scénario. La chanson me paraissait parfaite pour exprimer les tonalités et les sentiments dont le film est porteur. Le problème était bien sûr de pouvoir payer les droits du morceau avec le peu de budget dont nous disposions. Le label nous demandait beaucoup et refusait toute négociation. Alors j'ai utilisé "ma connection arménienne" ! Le merveilleux joueur de oud dans le morceau s'appelle John Bilezikjian (il est mort l'an dernier) et j'ai réussi à le joindre. Il m'a mis en contact avec Leonard, qui s'est montré très coopératif. Il m'a d'abord autorisé à utiliser 90 secondes du morceau. Je lui ai alors répliqué que c'était essentiel pour moi qu'on l'entende dire *"There were so many people you just had to meet without your clothes"*. Il a convenu qu'on ne pouvait pas jouer cette chanson dans un club de strip-tease en se privant de cette ligne (évidemment!). Alors, il a ajouté tranquillement : *"OK, pour deux minutes"*."

propos recueillis par Jean-Marc Lalanne

Dominique A, chanteur

"quelque chose de neigeux dans son jeu de guitare"

"Je suis allé en vacances avec ma compagne et mon petit garçon début mai à Montréal. On avait loué un appartement sur le Plateau, qu'on quadrillait de long en large, malgré la froidure, le printemps qui ne se décidait pas. On s'est retrouvé un jour parc du Portugal, sur lequel donne la maison de Leonard Cohen. Quelqu'un me l'avait désignée quelques années auparavant, en passant devant. Comme la fois d'avant, les rideaux étaient tirés, on ne voyait pas à l'intérieur.
J'ai acheté peu de temps après, dans une bouquinerie montréalaise, une biographie sur lui, par hasard. Le voyage a été ainsi imprégné de sa présence, j'avais l'impression comme jamais que la ville était une extension de ses chansons. J'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose de neigeux dans son jeu de guitare, comme si c'était le son de la neige tombant sur sa ville. Quand j'écoute *Famous Blue Raincoat*, la chanson de lui que je préfère, j'entends ça.
Lorsque je suis revenu à Montréal pour un concert quelques semaines plus tard, mon équipe et moi avons déjeuné face au parc du Portugal, dans un endroit où Cohen avait ses habitudes. Là, un de mes camarades m'a confié être entré chez lui une fois, il y avait longtemps, en compagnie de Lorca, la fille de Cohen, avec laquelle il avait eu une aventure, dans cette même maison, en l'absence du père. Je l'ai regardé ébahi.
Entre-temps, ma compagne, qui avait lu la biographie, avait cherché, et trouvé, une location sur Hydra, la mirifique île grecque où Cohen avait acheté une maison dans les années 1960, et rencontré Marianne Ihlen. La maison qu'on a louée était sur les hauteurs, dans une des innombrables ruelles étroites de l'île, à cinquante mètres de la maison de Leonard. C'était comme un jeu, même pas prémédité, qui nous faisait nous glisser dans ses pas, et penser à lui quotidiennement. Tous les jours, on passait devant chez lui, cette grande bâtisse qu'il avait achetée pour rien dans les années 1960, et où il avait notamment écrit *Bird on the Wire*.
A chaque fois, je regardais si des oiseaux étaient perchés sur les fils électriques face à son jardin. La maison était fermée, on nous avait dit que seuls sa fille et son fils y venaient encore de temps à autre, c'était trop haut pour lui, avec toutes ces marches. Sur Hydra, j'ai écrit pas mal de textes, dont un intitulé *"Maisons de Léonard"* ; je me demandais parfois ce que ça pouvait bien signifier d'écrire à côté de là où lui avait tant écrit, des chansons, des romans, des poèmes.
Tout ça pour dire que voilà, un peu par hasard, Leonard Cohen a été un vrai fil rouge pour moi cette année. Je ne l'ai pas spécialement écouté ces derniers temps, pas plus son dernier disque que les précédents. J'ai appris sa mort en allumant la radio. Les morts de célébrités ne m'émeuvent pas généralement, ça me rend vaguement triste dans le meilleur des cas, mais là j'ai chialé. J'ai fait le tour des stations du poste pour voir si on le diffusait, et je suis tombé sur la même daube que d'habitude, les merdes r'n'b et variét usuelles, et quand enfin une de ses chansons est passée, c'était comme si toutes les ondes radio étaient nettoyées, expurgées de la vulgarité du temps, comme si la beauté et la poésie venaient à nouveau nous tirer d'affaire.
Il est parti deux jours avant la victoire du Gros Blond, que j'avais aussi apprise en allumant la radio, et je me suis dit que j'allais laisser mon poste tranquille le matin pendant un certain temps. Il nous a plantés à un sale moment, comme s'il voulait nous dire qu'il ne pouvait plus rien pour nous, qu'on allait devoir se démerder seuls. Il n'a rien voulu nous dire du tout.
Il est mort parce qu'il l'avait décidé, parce qu'il était prêt, comme il le chante dans son dernier disque paraît-il. Il est devenu un chanteur de l'autre côté. Il l'était déjà un peu, c'est ce qui rend son chant si fort, si émouvant.
Le beau feu mourant de ses chansons est de ceux qui réchauffent toute une vie."

CHAQUE SEMAINE, DÉCOUVREZ UN DES 10 LAURÉATS DU PRIX INROCKS LAB. LE FUTUR DE LA MUSIQUE S'ÉCRIT ICI !

les inRocKs lab en partenariat avec 

Laboratoire de découvertes musicales

BAX-SHOP.FR

RENCONTRE AVEC

Eddy de Pretto

Biberonné aux grands noms de la chanson française tels que Jacques Brel et Edith Piaf, le Francilien captive par l'ingéniosité et la sensibilité de ses textes. Insufflant à ses mélodies un esprit soul anglo-saxon, ce crooner envoûte avec son timbre puissant.

Ta formation artistique est plutôt académique ou autodidacte ?

Eddy de Pretto – C'est un métissage des deux. D'un côté, j'ai acquis pas mal de choses dans plusieurs écoles, les MJC comme l'Institut supérieur des arts de la scène. J'ai toujours été assez têtu et voulais clairement faire les choses comme je les voyais. On m'a indiqué des routes qui étaient souvent les bonnes mais que je n'avais malgré tout pas envie de suivre *(rires)*. Cette formation m'a justement aidé à trouver un style qui m'est propre. J'ai toujours eu un regard assez dur sur l'environnement académique, qui me paraissait un peu trop "bisounours" ; ça m'énervait profondément ! Plus j'étais loin de ce carcan, mieux je me portais.

On ressent l'influence de grands paroliers de la chanson française dans ton travail. Tu les as beaucoup écoutés ?

J'ai grandi à Créteil et j'ai écouté pas mal de choses, même si c'était plus un passe-temps qu'une passion. Ma mère n'était pas du tout mélomane mais mettait de la musique en permanence, elle aimait les grands interprètes qui disent les choses avec précision, qui sont intenses et assez bruts. Ça m'énervait beaucoup d'ailleurs, je trouvais ça vieux jeu, avant de réaliser qu'ils m'avaient eux aussi marqué. Après, il y a eu ce foyer de quartier, où j'allais passer mon temps entre les cours et où on écoutait beaucoup plus de rap, on se passait le dernier Booba, le dernier Sinik… Et ça m'a finalement éduqué l'oreille. J'ai entendu beaucoup de rap mais de façon presque involontaire : ça faisait tellement partie du quotidien que ce n'était du coup pas ce vers quoi j'allais. Puis finalement tu te rends compte que toutes ces choses qui te semblaient anodines ou rébarbatives reviennent au galop *(rires)*. Donc, entre mon salon et la MJC, ça a été une double éducation qui peut paraître assez paradoxale mais qui m'a constitué.

Les mots sont l'essence même de ton travail ? L'habillage sonore se fait dans un second temps chez toi ?

Tout part du texte : le rythme me vient avec le mot, puis les phrases viennent avec des images, pas mal de choses se dessinent et s'assemblent. J'ai le souci du mot simple et juste. J'ai l'envie de me faire comprendre et entendre par le plus grand nombre, mais qu'on comprenne ce que j'ai précisément dans le ventre : sans fioritures, sans métaphores à y perdre le sens. Je ne veux pas contourner mes thèmes, je veux rentrer dedans d'une manière brute, vive et parfois agressive. Pour l'instrumentation ça dépend, j'essaie de commencer chez moi au clavier, puis on élabore.

Sur la chanson *Beaulieue*, tu parles de ton enfance à Créteil… Comment cette banlieue t'a-t-elle nourri ? C'est un hommage ?

J'ai grandi à Créteil, c'est tout mon contexte, mon milieu familial et social. C'est quelque chose que j'ai toujours pensé devoir cacher, mettre de côté, et en fait ça m'a tellement construit et ça fait tellement partie de moi que j'avais envie de faire à cette ville une révérence en chanson. Trop souvent la banlieue est vue comme une "no go zone", un endroit bâtard où il est dangereux de mettre les pieds. Je voulais parler de ma banlieue véritable, me présenter comme un de ces jeunes et affirmer que je ne regrette rien, et que je suis même fier de l'environnement qui m'a fait devenir la personne que je suis aujourd'hui. Je suis ravi de voir au cinéma ou sur scène des jeunes issus comme moi de cette génération et affirmer qu'on peut faire de belles choses. La banlieue n'est plus seulement ce qu'on attend qu'elle soit.

La scène a été une révélation pour toi ?

J'enlève tout sur scène, pour moi c'est très important. J'essaie d'être au plus brut, c'est ce qui m'intéresse. Je n'ai absolument pas envie de mentir. En dehors de la scène, je ne sais jamais quel rôle jouer mais pendant, c'est un espace intemporel, un lieu sacré où on vient partager ses émotions, se confier. C'est assez magique et ça me fait énormément de bien. Le contact avec

Clara Seguí / DR

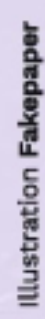
les gens est impalpable mais tellement puissant que j'en ressors souvent avec des crampes au ventre et des courbatures pour une semaine. C'est important pour moi de donner tout ce que je peux sur scène, je ne peux pas me permettre de me ménager quand j'ai un micro entre les mains, cette place est beaucoup trop luxueuse pour en faire un moment bâclé. Je m'en veux beaucoup quand je suis mauvais ou quand je ne ressens pas les mots.

Tes textes sont ancrés dans un quotidien pas toujours rose. Tu te considères comme un artiste engagé ?

Comme je disais plus haut, je n'aime pas la demi-mesure. Une fois que tu as une place, il faut la garder en y allant à fond. Je pense qu'aujourd'hui il est important d'assumer ses positions et d'arrêter de se foutre de tout pour exacerber son "surcool". Du coup, je me positionne aussi avec des textes au premier degré, où j'assume ce que je dis. Je suis assez sixième degré dans la vie pour ne pas l'être sur scène. J'ai besoin d'affirmer ce que je ressens, ce que je suis et tout ce qui m'emmerde. En ce qui concerne le quotidien, j'adore regarder les gens, j'ai l'impression qu'ils me dictent ce que je dois dire. Ça touche souvent des thèmes "universels" dans le sens mais c'est en fait assez personnel. Je ne recherche pas des sujets "communs", ne me place pas en sauveur de l'humanité venu pour défendre les causes universelles ; si certaines personnes se retrouvent dans ce que je dis, tant mieux.

En concert le 3 décembre à Rennes, au festival des Bars en Trans

RDV sur lesinrockslab.com pour découvrir la vidéo *Play Back* de Michelle Blades, genèse du titre *Beaulieue*.



"Not My President"

De nombreux Américains ont été sonnés par l'élection de Donald Trump. **Rencontre avec des manifestants** qui, à Los Angeles, refusent de baisser les bras.

Désormais, tout Américain, républicain comme démocrate, sait où il était et ce qu'il faisait le soir du 9 novembre 2016. Il y a certaines dates funestes que l'on n'oublie pas. Généralement, ce sont des attentats majeurs (11 Septembre, 13 Novembre) qui produisent cet effet, mais pour beaucoup, au moins pour les 63 millions et quelques d'électeurs qui mirent un bulletin Hillary Clinton dans l'urne, le 9/11 est à marquer d'une pierre noire.

"Les démocrates ont déjà été traumatisés par le passé : en 2000, avec l'élection contestée de Bush, et encore plus en 2004 avec sa réélection triomphale ; mais, au moins, on savait où on allait avec lui, le programme était annoncé. Avec Trump, c'est le grand saut dans l'inconnu", explique Martin, acteur de 35 ans originaire de New York, militant démocrate. Lors de l'une des manifestations anti-Trump qui animent chaque soir depuis l'élection le centre-ville (Downtown) de Los Angeles, il explique avoir *"un sale goût de cendre dans la bouche, qui ne part pas"*. Mais Martin est blanc, hétéro, il gagne correctement sa vie et sait qu'il ne sera pas le premier touché par les mesures à venir.

Ce n'est pas le cas de Shagha, jeune artiste plasticienne d'origine iranienne et désormais naturalisée, arrivée aux Etats-Unis adolescente, deux semaines après les attentats du 11 Septembre. Relativement protégée du racisme par son appartenance à une communauté éduquée, dans une ville tolérante, *"une bulle ensoleillée et prospère"*, elle craint que l'arrivée de Trump au pouvoir n'ait un effet désinhibant. *"Le rideau est désormais levé"*, se lamente-t-elle. Quant à l'espoir que les relations entre ses deux nations s'apaisent, il s'éloigne à grande vitesse. *"Mon travail aborde les questions d'identité et de citoyenneté. Dans ce contexte, il va peut-être mieux se vendre, et je pourrai alors me payer une couverture médicale sans Obamacare"*, plaisante-t-elle pour ne pas se laisser déborder par la tristesse.

A ses côtés, Cristina, agent de voyage de 28 ans, ajoute : *"Ce soir, j'ai peur mais je reste positive. Nous sommes non violents, nous ne contestons pas les résultats de l'élection, nous disons simplement ceci : on ne baissera pas la garde, on restera vigilants, on se serrera les coudes. Et on reprendra le Congrès et la Maison Blanche."* Comme beaucoup ici, c'est la première fois de sa vie qu'elle manifeste ; elle ne pouvait simplement pas rester chez elle, une boule de colère et de peur mêlées dans l'estomac.

Davantage politisé, Kyle, 30 ans, n'en est pas à sa première manifestation. Membre d'une confédération syndicale, il a milité durant toute la campagne, non pour Hillary, qui lui fait horreur (même s'il a voté pour elle mardi), mais pour défendre certaines propositions soumises à référendum, afin d'améliorer la santé, l'éducation, le logement, au niveau de la ville et de l'Etat de Californie. *"Le résultat national est d'autant plus violent qu'ici, pour nous, tout s'est bien passé : on a fait passer la plupart de nos mesures, à part, hélas, l'abolition de la peine de mort."* Mesures qui, comme la symbolique légalisation du cannabis – en fait déjà légale mais pour un usage (pseudo-)thérapeutique –, contribueront à faire du Golden State une oasis encore plus progressiste (et enfumée). Il poursuit : *"L'essentiel, ce soir et les jours suivants, c'est de nous structurer, de montrer au monde qu'on réagit, de donner une voix à notre colère. On a vu avec Bernie Sanders, pendant les primaires, un mouvement inédit s'amorcer, et le résultat du vote ne reflète pas ce que veut la jeunesse du pays. Elle doit donc se faire entendre, or la rue est pour l'instant le seul endroit."*

La jeunesse, en effet, a répondu à l'appel – même si quelques milliers, entre 2000 et 20000 selon les jours et les sources, ne constituent pas encore une masse critique de nature à faire trembler le système – et il est difficile de trouver dans la foule rassemblée devant le City Hall (l'hôtel de ville) autre chose que des millenials. La plupart de ceux que l'on a rencontrés ne se font pas d'illusions :

A Los Angeles, le 12 novembre



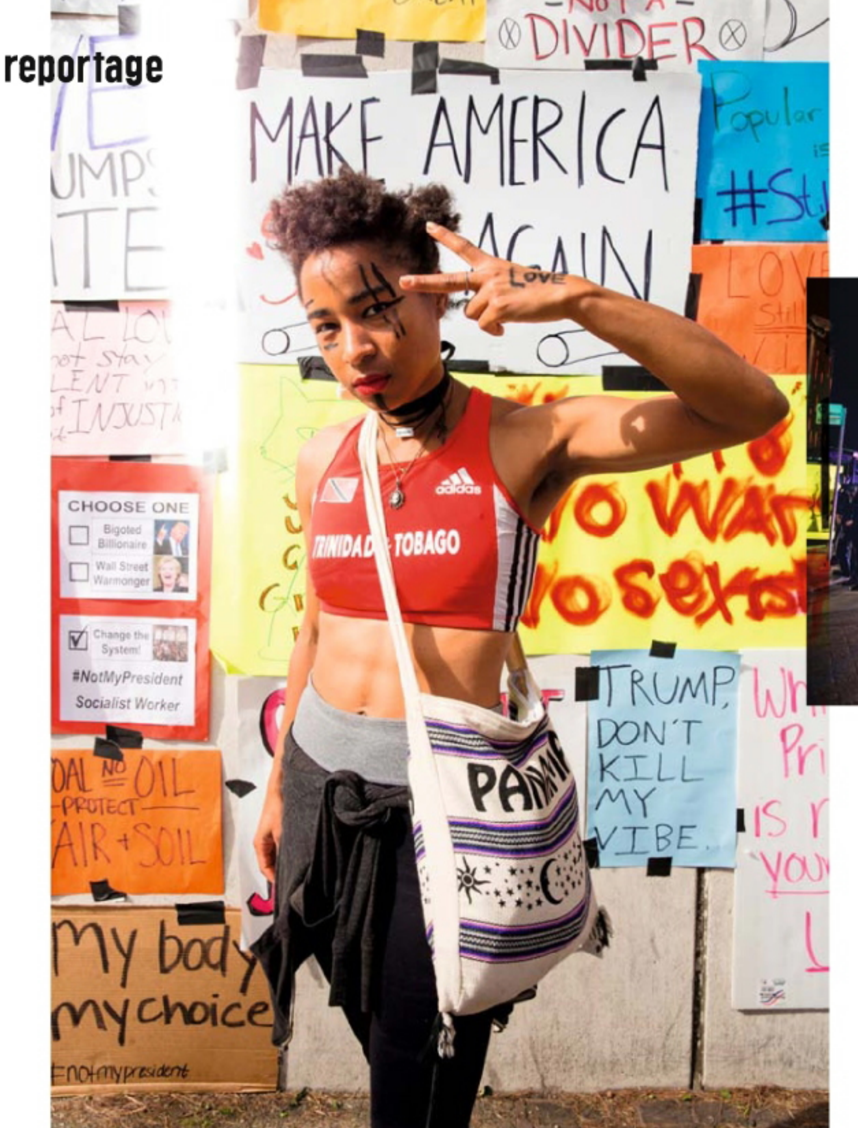
Trump et ses séides ne les craignent nullement ; mais il est important de montrer ses forces et de s'organiser pour l'avenir, les *midterm elections* (législatives à mi-parcours) dans deux ans, la présidentielle dans quatre.

Si la diversité générationnelle n'est pas flagrante – dans les colonnes du *New York Times* jeudi, Bernie Sanders faisait justement remarquer que la reconquête passerait par les pauvres, les travailleurs et les vieux –, toutes les minorités possibles et imaginables sont en revanche représentées dans cette assemblée populaire. Les jeunes femmes, majoritaires, tiennent haut leurs pancartes dénonçant le *"porc Trump"* ou promettant que *"la chatte contre-attrape" (Pussy Grabs Back)*, tout en criant : *"Mon corps, mon choix"*, ou *"L'amour trompe la haine" (Love Trumps Hate)*. Les drapeaux LGBTQ flottent un peu partout, aux côtés de drapeaux mexicains, très nombreux, mais aussi brésiliens, jamaïcains, guatémaltèques – on en passe. Et si *Black Lives Matter* reste un cri de ralliement fort, il est un slogan qui unifie tout ce petit monde : *"Not My President"*.

"l'essentiel est de nous structurer, de montrer au monde qu'on réagit"

Kyle, 30 ans, syndicaliste

C'est ainsi une foule colorée, désinhibée et pacifique qui, tous les soirs, envahit les rues de Downtown, circulant au milieu des voitures à une allure bien trop rapide, qui trahit un manque d'expérience et d'encadrement. Régulièrement, on croise des automobilistes qui diffusent à fond sur leur autoradio plus ou moins tuné l'hymne évident des prochains mois : *Fuck Donald Trump*, de YG et Nipsey Hussle. Les klaxons sont joyeux. Même le Los Angeles Police Department, le L.A.P.D., qui a si mauvaise réputation – pour vous faire une idée, regardez n'importe quel polar se passant à L. A. –, se montre, à la surprise générale, plutôt mesuré, voire cordial. Un flic nous abordera ainsi, tout sourire, pour nous demander si *"ça va"* (on aurait aimé une telle attention à Nuit debout), et nous ▶



Ci-contre : Magnolia, dont le parcours est comme un idéal type du multiculturalisme. Ci-dessous : la police s'apprête à arrêter les manifestants qui ne se sont pas dispersés

assurer que, pour l'instant, *"ça se passe plutôt bien"* de leur point de vue, à l'exception d'une échauffourée la veille qui a valu à l'un de leurs collègues d'aller aux urgences – *"ce qui peut expliquer quelques tensions parfois"*, précise-t-il.

Et en effet, nous ne tardons pas à comprendre ce qu'il entend par là. A la fin du troisième soir de manifestations, le vendredi, nous négligeons les appels à la dispersion et restons en queue de cortège, dans un parc, pour discuter et prendre encore quelques photos… Soudain, les quelques deux cents personnes présentes s'agitent, et nous réalisons que nous sommes encerclés par la police, armée de matraques, qui fond lentement mais inexorablement sur nous. Les sourires se sont envolés, et l'on est désormais plus dans un film de John Carpenter que dans *Police Academy*. La foule réagit heureusement bien, reste calme, entonne des chants *("Ceci est notre terre")* et supplie les policiers de ne pas procéder à des arrestations arbitraires. Une jeune femme, qui se présente comme vétéran, est particulièrement applaudie lorsqu'elle affirme qu'elle n'a pas combattu loin de chez elle, soit-disant au nom de la liberté, pour être bâillonnée et menottée une fois rentrée au pays. Pour notre part, nous ne devrons qu'à notre carte de presse, et à une âpre négociation, de ne pas passer la nuit au poste.

Malgré ces arrestations de masse, la motivation reste intacte, et nous recroisons dès le lendemain certaines personnes arrêtées la veille. Maïa, 29 ans, en fait partie. Elle n'est d'aucun parti, a failli s'abstenir, mais a déjà commencé, face à l'ampleur de la catastrophe, à organiser des rassemblements près de chez elle, en lointaine banlieue. *"Il est probable que ces manifestations ne durent pas, et que dès la semaine prochaine, chacun rentre chez soi. Il est pourtant capital de continuer, sous une autre forme. Il faut éduquer. Eduquer. Eduquer. La démocratie ne se résume pas au vote."* Maïa nous confie qu'elle a un enfant, né à l'étranger et sans papiers. Mardi, tandis que les résultats tombaient, elle *"ne pouvait pas regarder (sa) fille dans les yeux"*.

Le temps est lourd, en ce samedi matin. Une foule beaucoup plus importante que les jours précédents s'est rassemblée, à l'appel de l'organisation Union del Barrio, dans le sublime Mac Arthur Park, cœur du L. A. latino et populaire. Trois heures durant, dans une ambiance électrique, entre 10 000 et 20 000 personnes, toujours des jeunes mais aussi des familles, traversent Downtown. Le cortège s'arrête devant le siège des autorités fédérales, où les discours, en anglais et en espagnol, se succèdent. Un enfant de 12 ans prend le micro, raconte ses derniers jours à l'école et lâche : *"Rien de ce que vous pourrez faire ou dire ne pourra me blesser."*

A côté de nous, une jeune femme, Magnolia, en a la gorge nouée. Son parcours est dingue. Née en Californie de parents panaméen et trinidadien, elle a d'abord grandi au Mexique, puis a passé ses années lycée dans le Nebraska, avant d'étudier à Londres et de revenir vivre à Los Angeles. Elle est aujourd'hui artiste, quand elle n'est pas enrôlée dans l'équipe nationale d'athlétisme de Trinidad et Tobago. En somme, elle est un pur produit, un joyau pourrait-on même dire, du multiculturalisme. Seulement voilà, son petit ami a voté Trump. Par dépit, par défi, elle ne sait pas trop. Déstabilisée, elle a voulu venir à cette manifestation. Non pour revendiquer quoi que ce soit, mais pour faire le point, tenter de mettre des mots sur son désarroi. *"Nous devons rester unis, ne pas ajouter encore de la division. Nous devons aller à la rencontre des gens qui ont voté Trump, leur parler, comprendre pourquoi ils ont fait ça, et les convaincre qu'ils ont eu tort."* Elle inspire profondément et ajoute : *"Il est temps de percer les bulles, toutes les bulles."*

Jacky Goldberg photo Shelby Duncan pour Les Inrockuptibles



LE +
ULTRA HAUTE DÉFINITION
3 PRISES HDMI
SMART TV - WIFI INTÉGRÉ

Conforama
Il ne tient qu'à vous d'en profiter

PAYEZ EN
10 MOIS SANS FRAIS
À PARTIR DE 499 € D'ACHAT
(HORS CUISINE)*

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

TAEG FIXE : 0 % MENSUALITÉS DE 50 € MONTANT TOTAL DÛ : 500 €

Exemple pour un crédit accessoire à une vente de 500 € sur 10 mois.

* Offre de crédit accessoire à une vente de 499 € à 16 000 € sur une durée de 10 mois, pour un achat de 499 € à 16 000 €. Le coût du crédit est pris en charge par votre magasin. Taux Annuel Effectif Global fixe : 0 %. Offre valable du 16/11/2016 au 27/12/2016. Exemple hors assurance facultative : pour un achat et un crédit accessoire à une vente de 500,00 € sur 10 mois, vous remboursez 10 mensualités de 50,00 €. Montant total dû (par l'emprunteur) : 500,00 €. Le coût du crédit (TAEG fixe : 11,02 %, taux débiteur fixe de 10,50 %, intérêts : 24,00 €) est pris en charge par votre magasin. Le coût mensuel de l'assurance facultative Décès, Perte Totale et Irréversible d'Autonomie, Maladie-Accident souscrite auprès de Cardif Assurances Vie et Cardif Assurances Risques Divers est de 1 € et s'ajoute au montant de la mensualité indiqué ci-dessus. Le coût total de cette assurance facultative sera de 10 € pour 500 € empruntés. Le taux annuel effectif de cette assurance sera de 4.43 %. Sous réserve d'étude et d'acceptation de votre dossier par BNP Paribas Personal Finance – Etablissement de crédit – SA au capital de 529 548 810 € - Siège social : 1 boulevard Haussmann 75009 Paris – 542 097 902 RCS Paris - N°ORIAS : 07 023 128 (www.orias.fr). Cetelem est une marque de BNP Paribas Personal Finance. Vous disposez d'un droit de rétractation. Publicité diffusée par CONFORAMA France S.A - Siège social 80 boulevard du Mandinet – Lognes – 77432 Marne La Vallée CEDEX 2 - B 414 819 409 RCS Meaux N° ORIAS 11 062 030, en qualité d'intermédiaire en opérations de banques immatriculé dans la catégorie mandataire exclusif de BNP Personal Finance. Cet intermédiaire apporte son concours à la réalisation d'opérations de crédit sans agir en qualité de Prêteur. Pour plus de détails, renseignez-vous en magasin. Retrouvez ma carte Confo+, un programme de fidélité non associé à une offre de crédit. Voir conditions en magasin ou sur conforama.fr

TÉLÉVISEUR UHD LG 60UH650V 2 Ports USB : Profitez de vos contenus multimédia sur votre TV. 3 HDMI. Son 2x10 Watts. Classe énergie A++. WiFi. Code 604780. GARANTIE 2 ANS. 1 pouce = 2,54 cm.

RÉALISATION c|a com.- CRÉATION proximity BBDO - CONFORAMA FRANCE 80 bd du mandinet - Lognes - 77432 Marne-la-Vallée Cedex. N° SIREN : B 414 819 409 - RCS MEAUX.

premier round

Après des débuts live tonitruants, le groupe lillois **Rocky** incarné par Inès Kokou livre enfin son premier album, *Soft Machines*. Et c'est un coup de maître.

par Pierre Siankowski

Voilà près de cinq ans que l'on attend que Rocky monte pour de vrai sur le ring. Ce groupe formé en 2011, que l'on avait découvert en 2013 sur le label Gum (Woodkid, The Shoes, Sage, Part Company) avec un premier ep époustouflant, a su attendre patiemment son tour. Il y a cinq ans, donc, trois copains de Lille (Laurent Paingault, Tom Devos et Olivier Bruggeman) fascinés par le son de DFA, Primal Scream ou par les disques de Hot Chip tombent sur une véritable perle. Elle s'appelle Inès Kokou, est étudiante en hypokhâgne et possède une voix soul comme la France n'en a jamais connue. La jeune femme est fan de Ray Charles, Mary J. Blige, Lauryn Hill, Destiny's Child et bien d'autres. *"On s'est vus pour la première fois dans une cave pour répéter, dans le quartier de Wazemmes à Lille. On a fait une reprise de Robert Wyatt."* Un terrain d'entente qui scelle le pacte de ces quatre-là.

Repéré par le boss de Gum, Pierre Le Ny, le groupe est pris sous son aile par le Shoes Guillaume Brière, qui produira leur premier essai. *"On a tout fait dans le désordre, on s'est retrouvés six mois après notre première répétition sur un label, alors qu'on ne savait même pas faire de disque. On s'est donné du temps pour faire les choses bien"*, explique Tom Devos. Cinq ans à monter sur scène (ils y sont incroyables) et à polir en coulisses ce premier album qui vient rompre l'attente de la plus belle manière.

Un disque enregistré en Belgique au studio ICP et mixé à Los Angeles par le talentueux Eric Broucek, artisan des grandes heures de DFA. *"Une fois le disque en boîte, nous sommes tous partis à L.A. pour le peaufiner avec Broucek. Un jour, un type ouvre la porte du studio pour nous annoncer qu'il avait baissé la clim. C'était Butch Vig, le producteur de* Nevermind*"*, raconte Laurent Paingault. Un rêve quasi éveillé pour un disque précis et hédoniste, qui sonnerait comme du Fleetwood Mac enregistré sur les ruines de l'Haçienda.

C'est juste, c'est dansant, et la voix d'Inès Kokou qui n'a rien à envier à celle de Denise Johnson (Primal Scream, époque *Screamdelica*) ou de Shara Nelson (Massive Attack, période *Blue Lines*) vient transcender le tout avec une classe incroyable. *"La voix d'Inès pour nous, c'est un cadeau du ciel. Si nous ne l'avions pas rencontrée, je crois qu'on serait toujours dans notre cave. C'est elle qui a mis de la lumière sur notre musique, c'est elle qui a donné naissance à Rocky"*, note Olivier Bruggeman.

Une lumière que l'on ressent sur les morceaux de bravoure de l'album que sont *Big South* (où l'on retrouve aussi les sax furieux de Laurent Bardainne et Thomas de Pourquery) ou *Edzinefa Nawo*, portés vers le futur par Kokou. Loin des platitudes pop à la française, Rocky a su se construire en cinq ans une armure sonore qui n'a rien à envier aux grosses cylindrées anglophones. Qui pourrait croire, à l'écoute de leur premier album, *Soft Machines* (un ultime clin d'œil à Wyatt ?), que tout ce petit monde s'est rencontré dans le nord de la France, et non à Memphis, dans un quartier de Manchester (écoutez la basse de *Love Is a Soft Machine*, c'est du Peter Hook tout craché) ou encore dans une boîte de Johannesburg (le clip de *Big South* a d'ailleurs été tourné sur place par Travis Owen et une team de danseurs, le Vintage Crew).

C'est frais, c'est neuf, c'est décomplexé, et c'est ce que la musique d'ici sait produire de mieux en mettant de côté ses complexes et ses appréhensions. *Soft Machines* est un disque qui s'écoute au casque en marchant le torse bombé et en remuant autant que possible son popotin, dégageant autant de puissance que de légèreté. C'est un petit coup de maître qui, en neuf morceaux à peine, vient donner un sacré coup de fouet à la production d'ici. *"On a toujours su vers où on voulait aller, on est prêts à passer des heures sur une simple boucle, on est des véritables nerds du son"*, explique Tom Devos, sous l'œil rieur d'Inès Kokou, qui a appris à vivre avec ces trois-là. Désormais bien huilé et armé d'arguments incontournables, Rocky s'apprête à promener dans le monde entier son répertoire, pour des live absolument abrasifs, à ne manquer sous aucun prétexte. ■

album *Soft Machines* (Gum/Pias)
concerts le 16 novembre à Boulogne-sur-Mer, le 18 à Lille, le 26 à Paris (Centquatre), le 3 décembre à Rennes (Bars en Trans) et le 24 février à Strasbourg

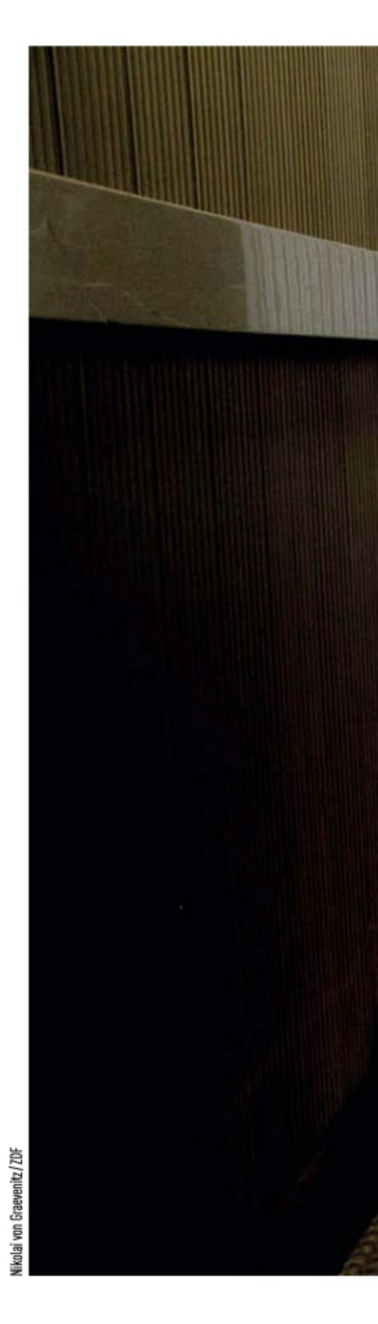


René Habermacher

grands films pour petit écran

Du 27 novembre au 6 décembre, **ARTE fait son cinéma** et programme dix-huit longs métrages du monde entier. Un reflet du travail de coproduction de la chaîne et un bon moyen de découvrir quelques films méconnus.

par Alexandre Büyükodabas



Nikolaï von Graevenitz/ZDF

C'est la quatrième édition de ce festival, qui permet d'esquisser tous les deux ans un état des lieux du cinéma d'auteur, soutenu par la chaîne avec vigueur depuis des années. Le (télé)spectateur qui répondra à cette invitation au voyage en terre d'images et de sons y naviguera avec curiosité et délice entre les continents et les genres, les découvertes et les rattrapages indispensables. La sélection, conçue à la fois comme une vitrine du cinéma d'art et d'essai contemporain et un manifeste de la politique de coproduction d'ARTE, s'enrichit de nombreux contenus documentaires (interviews, formats courts).

On y verra des perles d'auteurs qui ont trouvé sans peine le chemin des salles, comme *La Chambre bleue*, relecture sensuelle et hallucinée de Simenon par Mathieu Amalric, ou *Tom à la ferme*, le thriller ambigu, racé et savamment néo-hitchcockien de Xavier Dolan. Un hommage est aussi rendu à l'actrice et réalisatrice israélienne Ronit Elkabetz, disparue en avril, à travers son *Procès de Viviane Amsalem* et un documentaire qui en explore l'envers. Des incontournables auprès desquels figurent des films plus confidentiels et fragiles, n'ayant pas forcément bénéficié des honneurs d'une sortie dans les salles françaises. C'est le cas d'*Hedi Schneider est en panne* de l'Allemande Sonja Heiss et d'*Araf – Quelque part entre deux* du Turc Yesim Ustaoğlu, tandis que le difficile mais subtil *Abus de faiblesse* de Catherine Breillat était passé relativement et injustement inaperçu. Trois films à découvrir.

le délicat portrait d'une femme allemande

A première vue, *Hedi Schneider est en panne* de Sonja Heiss pourrait passer pour un joli petit objet



Hedi Schneider est en panne de Sonja Heiss

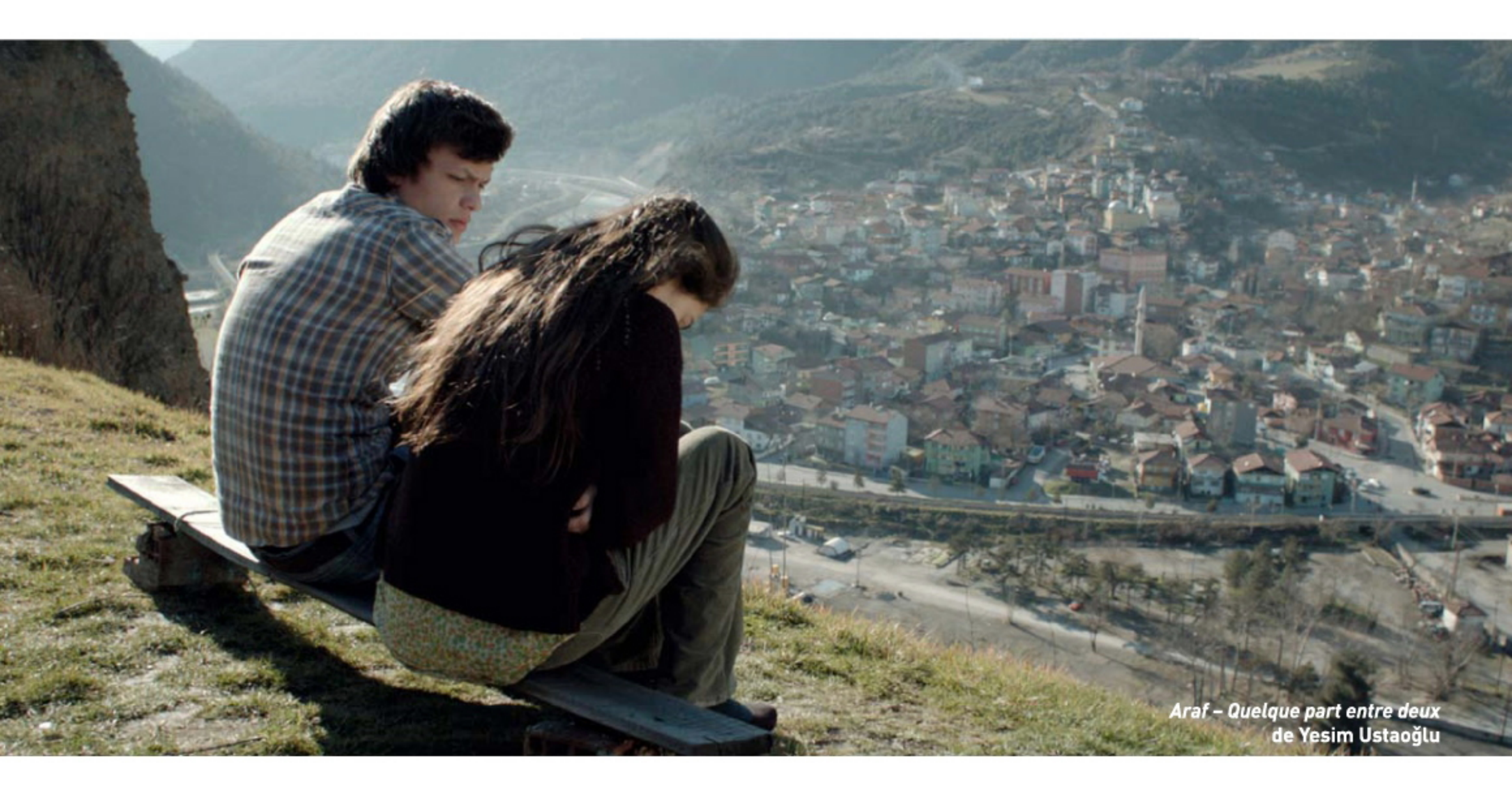
anodin. Débutant comme une relecture germanique du *feel good movie* type Sundance, on y fait la connaissance d'Hedi, jeune mère de famille employée dans une agence de voyage, qui rayonne d'une bonne humeur fantasque. Transformant les petits tracas du quotidien en éclats de drôlerie et s'embarquant avec son mari Uli dans des jeux à l'imagination débridée pour leur petit garçon Finn, elle incarne ce type de personnage maladroit et attachant que l'on aimerait rencontrer dans la vraie vie mais que l'on a déjà vu mille fois à l'écran (sous les traits de Greta Gerwig ou de Vimala Pons, par exemple).

La surprise provient d'une sortie de piste stupéfiante d'intensité, qui fait dévier le récit de son programme apparent pour creuser une veine douce-amère. Suite au suicide d'un de ses collègues, et alors qu'elle fait l'amour avec Uli, Hedi a une crise de panique. Persuadée de faire un infarctus, elle éclate en sanglots et perd

une sortie de piste stupéfiante, qui fait dévier le récit de son programme apparent pour creuser une veine douce-amère

totalement la maîtrise de son corps. La dépression se manifeste d'abord physiquement, puis va infuser tous les aspects de la vie de la jeune femme. Ses motifs sont déclinés avec une subtilité qui ne cède jamais au pathos, depuis ses aspects médicaux (une prise d'anxiolytiques qui revêt un caractère obsessionnel) jusqu'à ses répercussions sur le couple, en passant par la nécessaire explication de la situation à l'enfant.

L'actrice principale se révèle proprement fascinante, naviguant avec intensité entre pics d'excitation et gouffres d'apathie. La mise en scène, toujours pudique, ▶


Araf – Quelque part entre deux de Yesim Ustaoğlu

qui reste simple et délicate à l'image, s'anime au gré d'une bande originale à l'unisson de la chimie interne du personnage, dont la dépression sonne comme un geste de rébellion contre une existence parfois trop exigeante. Malgré les tourments, l'espoir reste vivace et dessine, entre petits exercices de reconstruction et délicates attentions, envolées lyriques sous médocs et fuite en avant, un singulier chemin vers la lumière.

le purgatoire enneigé de deux beaux oiseaux turcs

Araf – Quelque part entre deux de Yesim Ustaoğlu part à l'autre bout de l'Europe sonder les espoirs d'une jeunesse turque au quotidien plus rude. Dans une cafétéria sur une aire d'autoroute perdue quelque part entre Istanbul et Ankara, Zehra et Olgun travaillent comme cuisinière et serveur. Olgun rêve de participer à un célèbre jeu télévisé pour fuir sa situation familiale chaotique, quand Zehra regarde passer les camions et leurs routiers aux airs de cow-boys modernes d'un air rêveur, espérant rencontrer l'amour qui la mènera loin de ce trou perdu.

Araf dépeint avec l'élégance d'un scope maîtrisé et la patience de longs plans délicats les rêves d'émancipation d'une jeunesse turque à l'horizon bouché, en installant son récit dans la rudesse d'un hiver sans fin. La réalisatrice file la métaphore d'un enfermement des corps dans laquelle chaque geste prend une importance dramatique singulière. En se concentrant sur le corps de son acteur, grand dadais au visage à la rondeur encore enfantine, et sur celui de sa belle et mélancolique actrice, le film compose un langage de regards, d'actions et de trajets répétés qui dit avec subtilité les frustrations et les espoirs de ses deux beaux personnages. Et s'il prend un détour à la noirceur dérangeante, le chemin que ces deux âmes auront dû parcourir pour se trouver enfin reste bien singulier.

Araf dépeint les rêves d'émancipation d'une jeunesse turque à l'horizon bouché

un autoportrait de l'artiste en femme blessée

La femme d'*Abus de faiblesse* voit, elle, ses rêves se teinter d'une noirceur vertigineuse. Noyée sous une mare de draps blancs, son corps nu à la peau claire s'agite lentement dans son sommeil. Elle se gratte le bras puis est prise de spasmes. Elle tente de se lever, tombe à terre, parvient à ramper jusqu'au téléphone et à articuler aux secours : *"La moitié de mon corps est mort."* Maud Schoenberg (Isabelle Huppert) vient de faire un AVC qui la laissera hémiplégique.

Cette scène, filmée comme un cauchemar stupéfiant, constitue l'ouverture de l'œuvre autobiographique de Catherine Breillat. Victime d'un accident similaire en 2005, la réalisatrice avait fait la connaissance de Christophe Rocancourt, arnaqueur de célébrités au parcours international rocambolesque, et était tombée peu à peu sous sa coupe, jusqu'à se faire escroquer de près d'un million d'euros.

Après avoir dépeint avec une précision chirurgicale la reconstruction physique de Maud, le film orchestre sa rencontre avec Vilko Piran, voyou en costume



Abus de faiblesse de Catherine Breillat

Flach Film Production

Catherine Dussart Productions

Isabelle Huppert, constamment sur le fil, donne à son personnage une dimension tragique et livre une composition à la fois extrêmement physique et antinaturaliste

chic apparemment repenti. Leur relation, faite de séduction mutuelle, va peu à peu se muer en un rapport de domination quasi sadomasochiste, et la déchéance physique en perdition morale aux airs de descente aux Enfers.

Isabelle Huppert, constamment sur le fil, donne à son personnage une dimension tragique et livre une composition à la fois extrêmement physique et antinaturaliste, induisant une distance bienvenue dans l'exécution risquée de cet autoportrait de l'artiste en femme blessée. Quant à Kool Shen, s'il n'a pas le charme vénéneux du célèbre escroc qu'il interprète, il reste fascinant de magnétisme animal, entre le sale gosse gâté et le psychopathe doucereux. Il faut le voir s'introduire peu à peu dans chacune des sphères de la vie de Maud et prendre le contrôle de son corps comme de sa vie, alternant avec intelligence la caresse et le fouet pour créer une dépendance fatidique. Un film dérangeant et saisissant à la fois, qui tente de questionner par les forces du cinéma une histoire qui reste hantée de zones d'ombre.

Abus de faiblesse fait partie de ces films fragiles et exigeants qui n'ont pas su trouver leur public au moment de leur sortie en salle et qui méritent une seconde chance. ARTE la lui offre et il serait dommage de ne pas en profiter. ■

A l'occasion de son festival du cinéma, ARTE lance *Autograf*, une webproduction originale : racontez l'histoire d'un film que vous connaissez en 400 signes, *Autograf* transformera vos mots en un petit film animé rigolo, à partager sans modération
arte.tv/autograf

le programme

Tous les films sont aussi disponibles en replay sur ARTE +7.

dimanche 27 novembre
20 h 45 **Diplomatie** de Volker Schlöndorff
22 h 10 **Michael Kohlhaas** d'Arnaud des Pallières

lundi 28 novembre
20 h 55 **Winter Sleep** de Nuri Bilge Ceylan
0 h 05 **Iona** de Scott Graham

mardi 29 novembre
20 h 55 **Le Procès de Viviane Amsalem** de Ronit et Shlomi Elkabetz
22 h 45 **Il était une fois…** ***Le Procès de Viviane Amsalem*** documentaire inédit de Yossi Aviram
23 h 35 **Les Yeux d'un voleur** de Najwa Najjar

mercredi 30 novembre
20 h 55 **L'amour est un crime parfait** de Jean-Marie et Arnaud Larrieu
22 h 40 **Tom à la ferme** de Xavier Dolan

jeudi 1er décembre
20 h 55 **Jack** d'Edward Berger
22 h 30 **Abus de faiblesse** de Catherine Breillat

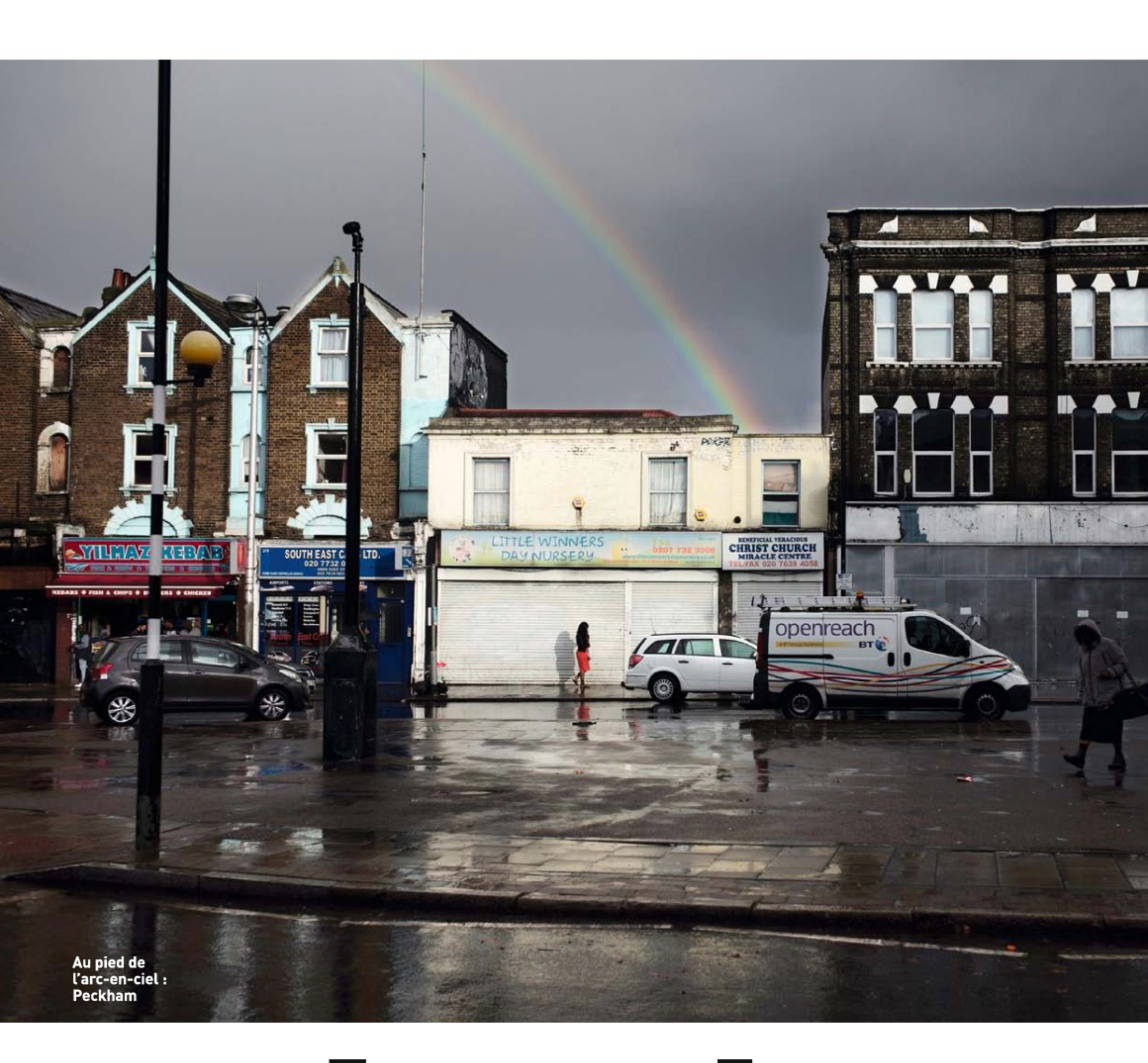
vendredi 2 décembre
20 h 55 **Hedi Schneider est en panne** de Sonja Heiss
1 h 05 **Nymphomaniac vol. 1** de Lars von Trier

dimanche 4 décembre
20 h 55 **La Chambre bleue** de Mathieu Amalric
22 h 05 **Still the Water** de Naomi Kawase

lundi 5 décembre
20 h 55 **Cours sans te retourner** de Pepe Danquart
22 h 40 **Circles** de Srdan Golubovic

mardi 6 décembre
22 h 25 **Les Salauds** de Claire Denis
0 h 00 **Araf – Quelque part entre deux** de Yesim Ustaoğlu

arte.tv/filmfestival



Au pied de l'arc-en-ciel : Peckham

reportage

London recalling





Goat Girl : elles vous rendront chèvres

Londres est en pleine effervescence, grâce à une tonitruante génération de groupes à guitares, dont les filles de **Goat Girl** à l'affiche des inRocKs Festival. Leurs points communs : ils sont adolescents et viennent des quartiers sud de la capitale, haut lieu d'agitation avant une possible gentrification.

par JD Beauvallet photo Clémentine Schneidermann pour Les Inrockuptibles

A Londres, s'il existe un métier frustrant, c'est bien celui de fabricant de cartes postales. Comment figer en un cliché une ville en constante évolution, dont des populations entières se déplacent en troupeau au rythme des appétences immobilières et de la gentrification ? Comment cartographier une skyline modifiée chaque mois par de nouvelles prouesses architecturales ? Brexit ou non, Londres reste une forêt de grues, grignotant au mépris de toute nostalgie des quartiers autrefois populaires.

La City est ainsi une tache d'huile dont les bureaux high-tech, les lofts attenants et les commerces hors de prix sont en train de pousser l'opulence de la capitale toujours plus à l'est. En une génération, des quartiers comme Shoreditch ou Farringdon ont ainsi évolué des entrepôts délabrés et des pavés souillés par l'industrie ancienne au luxe inabordable.

Anciennes fourmilières où se croisaient autrefois artistes, étudiants, musiciens ou jeunes entrepreneurs, ces quartiers accueillent aujourd'hui en nombre effarant des échoppes absurdes (bar à céréales, restaurant/réparateur de vélos à pignon fixe, etc.) pour hipsters bénéficiant encore du miracle économique.

Mais Londres est vaste : chaque population ainsi chassée se déplace inexorablement loin de ces épicentres, en un effet domino sans limites. Au début, les anciennes populations locales cohabitent avec les nouvelles, dans des équilibres précaires comme à Dalston : chassés toujours plus loin par les loyers, les musiciens qui, aujourd'hui encore, y pullulent devront vite trouver une autre communauté, un autre quartier prolétaire à annexer. Rien ici n'est figé, acquis.

Ces dernières années, le refuge pour cette jeunesse chassée des quartiers de l'Est qu'elle a pourtant contribué à réhabiliter s'est déplacé au sud ▸

reportage



Mickey et deux maousses

de la Tamise. Camberwell, Crystal Palace, New Cross et surtout Peckham sont ainsi devenus les terres d'exil des artistes londoniens. Et la migration continue, vers Deptford, Herne Hill ou Sydenham notamment, alors que les créatifs les plus fauchés ont carrément émigré vers la côte sud, dans la cité balnéaire de Hastings, front de mer en lambeaux rebaptisé Shoreditch-sur-Mer !

dans les entrepôts de Peckham

Peckham est désormais réputé pour ses soirées folles et ses DJ-sets uniques. Mais la musique n'y vit pas seulement la nuit. Elle se traque le jour, dans une belle brochette de disquaires conviviaux, dont Do!!You!!!, Yam, Rye Wax ou Rat à Camberwell – qui en font un de ces pôles dont Berwick Street avait autrefois le monopole. Mais ça, c'était avant que les restaurants de street food chino-bulgares ou vietnamo-corréziens ne viennent les déloger du "centre". Même si la notion de "centre" semble, à Londres, bien douteuse : chaque quartier, chaque village possède son centre, ses repères, ses règles aussi.

A Peckham, beaucoup de choses sont cachées. On raconte ainsi la récente visite d'un consortium venu investir dans ce qu'il imaginait comme le nouveau Shoreditch. A peine sortis de la gare, désespérant de dénicher le moindre hipster ou la plus petite galerie de street-art, les investisseurs firent demi-tour, certains d'avoir été victimes d'une mauvaise blague. Il n'y avait pourtant que quelques dizaines de mètres à faire avant d'arpenter le vaste territoire du Bussey Building, fouillis d'entrepôts aujourd'hui transformés en ruche où se succèdent en un labyrinthe surexcitant studios d'art, clubs, bars, restaurants, cinéma, chapelles, caviste, obligatoire magasin de vélos ou rooftops... Un de ces endroits dont Londres, entre ruine industrielle et poumon d'un quartier, possède le secret. Mais pour combien de temps ?

On connaît aussi la propension des officines immobilières à s'accaparer ces vieilles briques pour les transformer en lofts. A deux pas de là, dans une galerie marchande à l'ancienne qui n'a pas dû voir un aspirateur depuis 1973, le mélange joyeux de modernité et de traditions locales sidère, quand se côtoient échoppes africaines, magasin de disques érudit (YAM) et webradio, Balamii, émettant depuis un placard. Car à Peckham, pour l'instant, la cohabitation entre les communautés installées depuis des générations – Nigérians, Turcs... – et les nouveaux venus paraît harmonieuse. Mais le rouleau-compresseur semble en marche : entre un vaste bazar d'une autre époque, d'un autre continent, un poissonnier à même le trottoir ou quelques marchands à la sauvette, pointent déjà ici et là ces cafés/restos aux cartes minimalistes, tous repeints dans le même gris mat et austère : la couleur officielle de la gentrification.

des concerts dans un grand magasin

Un Français, dès sa première visite à Peckham il y a quelques années, est tombé amoureux de ce quartier. *"Au début, tout à Peckham était un peu sale, fauché. Mais les teufeurs, grâce à la ligne de métro de l'overground, ont commencé à migrer ici, pour fuir la saturation de l'est de Londres."* Hervé Siard est un pilier de la nuit parisienne, directeur artistique de lieux de débauche comme le Sans-Souci, Chez Moune, le Mansart, le Carmen, la Brasserie Barbès. Il rêvait depuis son enfance lorraine bercée de britpop d'ouvrir son spot à Londres, à la fois lieu de vie de jour et de nuit, aussi bien club que

la notion de “centre” semble, à Londres, bien douteuse : chaque quartier, chaque village possède son centre, ses repères, ses règles aussi



The Bussey Building : élevage de hipsters

restaurant, café et cinéma... Il a eu la révélation en visitant le Peckham Palais, un club tombé en désuétude en sous-sol d'un bâtiment rococo amoché, ancien grand magasin puis music-hall que les bombes allemandes avaient étêté lors du blitzkrieg. Son rêve prendra forme en ce mois de novembre, d'abord avec le club qui accueillera vite des concerts. *“Un lieu où les gens créatifs trouveront refuge,* rêve-t-il à voix haute. *J'espère pouvoir créer un rendez-vous un peu familial, mélangé, redonner ses lettres de noblesse au mot “pub” qui signifie “public house”. C'est ce que je veux créer à Peckham : une maison pour tous.”*

Hervé Siard connaît parfaitement la scène de Peckham, ce mélange de sons venus du monde entier, de toutes les époques, du reggae au hip-hop, incarné par le local King Krule, les folles soirées South London Soul Train ou par les DJ-sets légendaires de Bradley Zero. Notamment au sulfureux Canavan, un club de billard crasseux, vétuste et aux odeurs pestilentielles qui est pourtant devenu un des lieux d'extase de cette génération à guitares, que ce soit à travers des karaokés infernaux ou la liesse absolue de soirées arrosées où quelques DJ dignes d'un mariage déluré jouent le plus beau ramassis de tubes cheesy des années 1990.

Hervé Siard : *“C'est Bradley Zero, à travers ses sets au Canavan ou son label Rhythm Section, qui a défini le son electro de Peckham, tout dans la douceur, sans urgence. Par exemple, quand je passe des disques dans le quartier, je baisse systématiquement le tempo. A Peckham, le son des clubs respecte l'ambiance du quartier, en incorporant des musiques africaines que tu entends toute la journée dans les échoppes. Par contre, j'ignore tout de la nouvelle scène rock, j'ai un peu décroché de cette musique.”*



Le Français Hervé Siard. Sur la pochette d'*Abbey Road*, ils étaient quatre

Fat White Family à poil

Et c'est dommage, car c'est là que Peckham – et les quartiers voisins – sont en train d'exploser les coutures. Toute une scène, plutôt portée sur la guitare teigneuse et l'économie parallèle, le radicalisme même pas chic, a éclos ces derniers mois dans ces quartiers sud. On n'hésite pas à parler de scène pour une fois : tous ces jeunes groupes, même s'ils affirment des personnalités différentes, revendiquent l'appartenance à une même famille. C'est rare. Poussée au vice par l'émergence de Fat White Family, fondamentaux parrains de cette explosion, l'électricité est de sortie, en boule, en décharges.

Ces groupes s'appellent Goat Girl, Shame, The Homosexuals, Fish, Monk, Bat-Bike ou Happy Meal Ltd. (fantastiques) et tous partagent un goût pour les circuits courts autant que pour les courts-circuits. Les jeunes garçons de Shame ont longtemps animé une soirée mensuelle au légendaire Windmill de Brixton, uniquement pour le plaisir de partager une scène avec des groupes amis, de vivre en collectif cette belle impression de faire partie d'une génération qui a inventé ses repères, ses règles, ses totems. Et c'est précisément avec comme seule ambition de jouer dans ces soirées, dans cette salle que les adolescentes de Goat Girl se sont sérieusement mises à la musique. ▶



Les garçons de Shame à Brixton devant le club où tout a commencé

cette mentalité de la démerde, de l'entraide, de l'autogestion a été enseignée à toute cette génération par les furieux Fat White Family

Les garçons de Shame, copains d'école, évoquent une scène incestueuse, où les musiciens semblent être venus à la musique en même temps, au même âge, quitte à se disperser ensuite sur le spectre des possibles. Ils se souviennent des premiers pas, d'un concert-révélation dans un pub où, pour une fois, ils étaient parvenus à entrer malgré leurs 15 ans, pour découvrir sur scène Fat White Family. *"Ils ont donné leur concert à poil. Le lendemain, on se mettait sérieusement à répéter. Aimer le rock, dans le sud de Londres, ce n'est pourtant pas le meilleur moyen de se faire des amis de son âge. Du coup, on a commencé à parler à des gens plus âgés, qui nous ont poussés à monter nos propres soirées."*

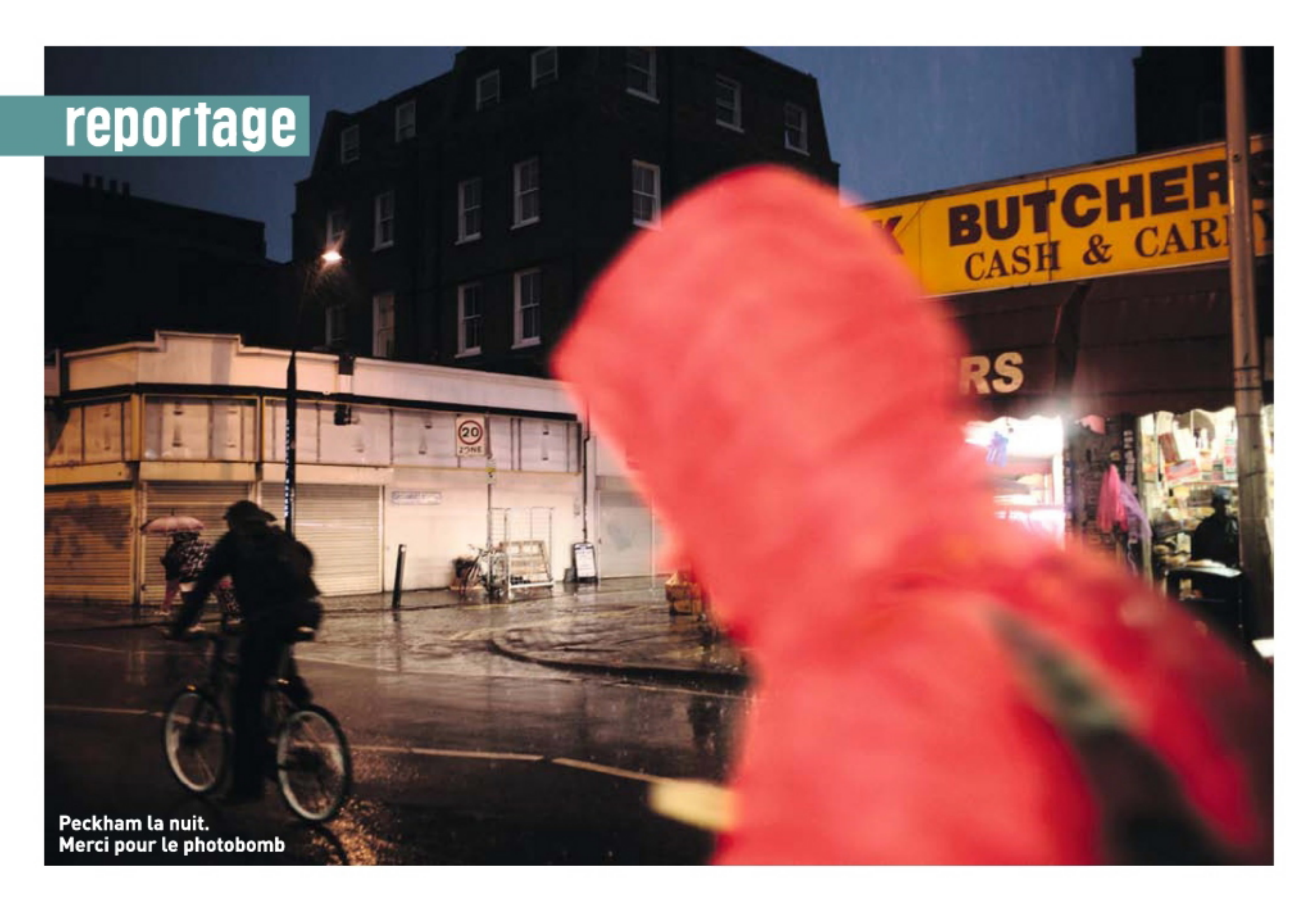
Cette mentalité de la démerde, de l'entraide, de l'autogestion a été enseignée à toute cette génération par les furieux Fat White Family il y a quatre ans, année zéro de cette scène. Adeptes d'une économie coopérative, solidaire et étrange, les Fat White n'en sont pourtant pas les seuls parrains. Des artistes moins connus, moins sulfureux ont également servi de piliers, de tuteurs pour cette jeune scène illimitée. Parmi eux, présent à tous les concerts locaux, on retrouve une de ces légendes urbaines dont le rock est friand : il s'appelle magnifiquement The Rebel, sauf quand ce quadra paie ses impôts (là, il s'appelle Ben Wallers).

Il joue aussi dans un groupe de rock sale, radical et arty, Country Teasers, aux chansons reprises en chorales agitées par ses fans – ses textes, comme ceux de Fat White Family, s'attaquent de front et sans pincettes au racisme, à l'homophobie, au sexisme. The Rebel a sorti depuis vingt ans des dizaines de disques, dont la plupart n'ont sans doute jamais traversé la Tamise. Cet activiste enregistre également, avec d'autres musiciens ou non, sous les noms de Skills On Ampex, The Company, The Male Nurse, The Stallion, The Black Poodle, The Devil ou The Beale – même si La Bile aurait été plus adapté à ce rock exaspéré.

une jeunesse électrique

Pas étonnant qu'avec un tel exemple, un tel modèle revendiqué d'écriture (Goat Girl lui a dédié son nouveau single, *Country Sleaze*), la jeunesse éructe, postillonne, méprise les convenances. Ça explique aussi pourquoi The Fall, chez tant de groupes de cette nouvelle scène, est à ce point vénéré : ils rassemblent dans leur sillage cahoteux aussi bien mentors que disciples. Certains des ados ont même tenté un selfie, parfois à leurs risques et périls, avec leur fondateur Mark E. Smith. Les garçons de Shame, qui pourraient être ses enfants, voire ses petits-enfants, ont assuré la première partie de The Fall. Le contact humain a été fort : *"Fuck off"*, leur a signifié Mark E. Smith en les croisant backstage. *"Ce qui est génial dans cette scène,* s'enthousiasme Goat Girl, *c'est que des adolescentes de 15 ans peuvent faire la fête avec des mecs de plus de 40 ans, sans que ça soit lourd ou malsain."*

Même constat chez Shame, dont les membres ont tous 19 ans : *"Ces quadras sont tellement contents qu'on partage la même passion pour les mêmes groupes, comme The Fall, les Smiths* ▶



Peckham la nuit.
Merci pour le photobomb

“je ne vais qu’aux concerts, jamais en club. Danser en rond sur un dance-floor est mon idée de l’horreur”
Charlie, chanteur de Shame

ou Television qu’il n’y a aucune frontière d’âge dans ces concerts. Un des meilleurs groupes du coin s’appelle The Honey Hahs, elles ont entre 9 et 13 ans et les vieux sont à fond derrière elles. Un des groupes fétiches de notre scène s’appelle Meatraffle et certains d’entre eux ont plus de 40 ans, ce sont des darons. Ils nous conseillent sans arrêt des disques, comme Django Reinhardt ou des groupes punk.”

Physique, teigneuse, urgente, la musique de Shame ne donne pourtant jamais dans la reconstitution historique. Ils possèdent en Charlie, leur chanteur sous 100 000 volts, un fascinant et terrifiant leader, poussé par des guitares aussi indociles que savantes. Charlie pogotte, se pend aux câbles, cavale dans la salle : c’est sa façon de danser et de faire danser les filles pas sages (définition n° 1 du rock’n’roll). Et il déteste pourtant avec fougue la dance-music. *“Je ne vais qu’aux concerts, jamais en club, jamais aux soirées. Danser en rond sur un dance-floor est mon idée de l’horreur.”*

Les quatre filles de Goat Girl ont aussi tourné le dos au clubbing. Jeunes adolescentes, elles fréquentaient pourtant les soirées fêtardes de Peckham, au Bussey et au Canavan notamment. *“Ça allait bien à 14 ans, quand on voulait danser. Mais soudain, à 15 ans, on a découvert Fat White Family : un tournant dans notre vie, on n’avait jamais ressenti ça. On était certaines que c’était notre groupe, qu’il appartenait à notre génération”*, se souviennent-elles.

Loin des dance-floors, de Rihanna et de Justin Timberlake, elles découvrent alors les clubs Safe House ou Windmill, le rock électrique, les concerts, cette fournaise et cette communion. La décision de former un groupe entre copines a été prise pendant qu’un groupe sur scène les tétanisait : un besoin physique.

Cette urgence est restée intacte : elle devrait faire perdre le nord au sud de Londres. *“Le live, c’est l’instant suprême de la musique, la raison d’être du groupe”*, disent-elles, gourmandes de concerts, que ce soit les leurs ou ceux des autres, dont elles débattent sans fin. Mais le studio, encore traité comme un corps étranger par ces filles riches en idées, n’est pas mal non plus : l’évolution de leur écriture, de leur aplomb, de leur liberté sidère même à chaque nouvelle chanson. Récemment signées par le prestigieux label Rough Trade, elles devraient ainsi offrir une jolie décharge électrique aux inRocKs Festival, dont elles veulent tout savoir – curiosité de promotrices de concerts autant que de musiciennes.

un quartier comme un village

Car la force de ces jeunes groupes est de participer activement à l’excitation, à l’effervescence de leur quartier, en se prenant en main, en créant leur environnement, leur modèle économique. Tous savent ce que la réputation de leur quartier doit à leur dynamisme, leur activisme, leur énergie. Du coup, aucun de ces jeunes musiciens ne semble s’inquiéter de la possible gentrification de ce coin lové au sud de la Tamise.

Pour Goat Girl, *“le quartier reste comme un village, il y a une solidarité, c’est unique à Londres. Et puis, c’est trop déglingué, trop sale pour les riches. Les boutiques et cafés qui ouvrent ne sont pas envoyés en éclaireurs pour coloniser le quartier : ce sont juste des jeunes entrepreneurs qui n’ont aucune autre possibilité à Londres de vendre leur travail, leur savoir-faire. Ce n’est pas attrayant pour le business lourd.” “Les loyers restent abordables, c’est un cas unique à Londres”*, finit Charlie, le chanteur de Shame. Surtout pour lui et son groupe : ils habitent encore chez leurs parents. ■

concert Goat Girl, le 18 novembre à Paris (Boule Noire), dans le cadre des InRocKs Festival

TOUS LES CADEAUX TECHNO SONT CHEZ



DU 16.11 AU 25.12.16



SONY
DISQUE DUR 1To
+ CLÉ USB 16Go OFFERTE
99,90€



SAMSUNG
GEAR S3
CLASSIC SILVER***
MONTRE CONNECTÉE
399€



iRobot
ROOMBA 980
ASPIRATEUR ROBOT INTELLIGENT, PERFORMANT ET CONNECTÉ
999€

ENCORE PLUS D'IDÉES CADEAUX SUR DARTY.COM

*Prix le plus bas pratiqué sur darty.com dans les 30 jours qui précèdent le début de l'opération.

LORS DE VOS APPELS IL EST RECOMMANDÉ D'UTILISER LE KIT PIÉTON.
**Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg.

***Silver : Argenté, Black : Noir.



ASUS
SMARTPHONE ZENFONE 3
ECRAN FULL HD 5,2" (13.2 CM)
64 Go
379€

**DAS : 0,938 W/KG



~~159€~~*
69€

Parrot
JUMPING NIGHT DIESEL
MINI-DRONE PILOTABLE VIA SMARTPHONE ET TABLETTE



SONY
ENCEINTE BLUETOOTH SANS FIL BLACK GTKXB5***
200 WATTS
EFFETS LUMINEUX
EXISTE AUSSI EN ROUGE
~~249€~~*
199€



The Asahi Shimbun/Getty Images

la Civic Tech, au secours de la démocratie

Renouveler le processus décisionnel, tel est l'enjeu de ces plates-formes citoyennes. Enquête au cœur d'un idéal sociétal aux perspectives prometteuses. **par Agathe Auproux**

Une définition simple pour commencer : la Civic Tech désigne l'utilisation des technologies au service de la démocratie. Ecosystème encore émergent en France, directement importé des Etats-Unis, la Civic Tech entend ainsi renforcer le poids du citoyen au sein de la vie politique et encourager la transparence et l'efficacité des gouvernements, par le biais des outils numériques et technologiques. Beau programme. Vaste mission. Fin 2016, le mouvement peut compter sur une cinquantaine d'acteurs français, issus des milieux associatif ou entrepreneurial. Dans la perspective des échéances électorales qui vont animer le pays dans les mois à venir, la Civic Tech revêt peut-être un caractère nécessaire, voire indispensable. Comment replacer le citoyen au cœur des décisions publiques ? Comment retrouver confiance en la politique actuelle et surtout, comment reconquérir une jeune génération de plus en plus désintéressée par ces enjeux ?

Selon Axel Dauchez, ancien de chez Publicis et Deezer, aujourd'hui fondateur de la plate-forme citoyenne make.org *(lire entretien p. 54)*, il convient tout d'abord de distinguer quatre grandes catégories de Civic Tech : *"Nous, on fait partie de ce qu'on pourrait désigner comme les Civic Tech de lobbying citoyen : on donne aux Français une plate-forme pour s'exprimer. Mais il existe trois autres catégories qui essaient d'influer d'une manière différente au sein de la vie publique."* On remarque ainsi les Civic Tech dont la vocation est d'aider à améliorer la vie de quartier, et qui interviennent donc sur une démocratie très locale. Existent également les Civic Tech qui aident le citoyen à voter, avec des outils de comparaison de programmes par exemple, et enfin les Civic Tech qui entrent carrément dans le jeu électoral, c'est le cas de laprimaire.org.

La première application de Civic Tech, ou du moins la plus marquante, a duré trois semaines, entre septembre et octobre 2015. Cap Collectif, qui se définit comme *"une start-up civique experte en intelligence collective"*, a mis en place,



sur demande du gouvernement, une plate-forme de consultation en ligne autour de ce qui était à l'époque le projet de loi pour une République numérique, porté par la secrétaire d'Etat en charge de ces questions, Axelle Lemaire. Pour la première fois, le gouvernement invitait de façon innovante les citoyens à coécrire une loi, s'engageant formellement à modifier le texte initial au terme de cette consultation, avant la présentation au Parlement.

***"La plate-forme permettait plusieurs choses : visualiser le texte de loi** article par article, faire des commentaires sur ces articles et proposer directement de nouvelles entrées, tout en permettant d'exprimer un avis positif ou négatif sur les articles préexistants et sur les propositions des internautes"*, résume Florent de Bodman, membre du cabinet d'Axelle Lemaire. La transparence installée, l'intelligence collective était en marche... et a brillamment marché. Cinq articles ont été ajoutés aux trente initiaux, directement issus des propositions citoyennes émises en ligne. L'un d'eux portait sur l'e-sport, particulièrement sur la reconsidération du statut des joueurs professionnels afin qu'ils soient reconnus comme de véritables sportifs. *"On n'y aurait jamais pensé et sans cette plate-forme, la communauté de joueurs qui s'est mobilisée n'aurait jamais eu le moyen d'atteindre la sphère politique"*, reconnaît Clara Boudehen qui travaille également avec Axelle Lemaire et a suivi de près cette initiative. Autre chiffre : quatre-vingt-dix modifications, parfois résolument substantielles, ont été apportées au texte de base, toujours d'après les suggestions des internautes.

L'objectif – atteint même au-delà des espérances compte tenu du succès de l'opération – était double : avoir un texte qui soit le plus efficace, et lui conférer une légitimité démocratique totale. La loi pour une République numérique, adoptée à la quasi-unanimité au Parlement, soutenue expressément par le Premier ministre et le président de la République, est le premier exemple en France des bienfaits d'une participation citoyenne directe dans la procédure législative. *"J'étais persuadée qu'il fallait aller dans ce sens,* ▶

mais je n'avais aucune idée de si ça allait fonctionner. La prise de risque était maximale, se souvient Axelle Lemaire qui nous a reçu dans son bureau à Bercy. *La réalité, c'est qu'on s'exposait à la possibilité d'un flop absolu."* Et potentiellement à une nuée de trolls. Cet écueil avait également été considéré : et si la plate-forme se transformait en un vaste défouloir, un espace de contestation ? *"On s'est rendu compte que les gens se plient à l'exercice et répondent très sérieusement à la question posée, parce qu'il y a derrière un véritable enjeu. Tous les participants ont saisi l'importance qu'allaient avoir leurs commentaires ou leurs publications, qu'ils n'étaient pas sur Facebook entre amis"*, expliquent Clara Boudehen et Florent de Bodman. Les haters se font donc rares quand il s'agit de changer la société et d'impacter la chose publique. Bon à savoir.

Selon Axelle Lemaire, le rôle du peuple n'a jamais été fondamentalement repensé depuis la Révolution française et c'est précisément ce sur quoi devrait réfléchir les différentes Civic Tech. *"En France, on est en république et on aime le répéter, mais la réalité, c'est que dans les pratiques institutionnelles et politiques on a plus l'impression d'être dans une république monarchique*, expose la secrétaire d'Etat. *Il y a un décalage immense entre les aspirations de la société et la capacité du système à y répondre. Et c'est un mal très lié au fonctionnement quotidien des institutions qui, à aucun moment, ne se donnent l'occasion de s'interroger sur le caractère démocratique des décisions prises."* Le discours de la femme politique est sans appel et part d'un constat pessimiste : il faut renouveler la démocratie dont l'exercice, aujourd'hui en France, est trop vertical, parfois archaïque.

L'idéal d'une société forte, d'un processus décisionnel beaucoup plus horizontal et ouvert, Valentin Chaput et Virgile Deville le partagent. Les deux fondateurs de la plate-forme DemocracyOS France, *"qui permet de prendre des décisions de manière transparente et collective"*, pensent qu'il est indispensable de commencer à penser et agir en commun. Mais *"cette transition d'un modèle assez pyramidal de prise de décisions, très centré sur l'élection, à une démocratie beaucoup plus dynamique où chacun intervient là où il se sent compétent, est à peine entamée. Le renouvellement du système s'amorce dans l'idée, mais va prendre cinq à dix ans"*, déclare Valentin Chaput.

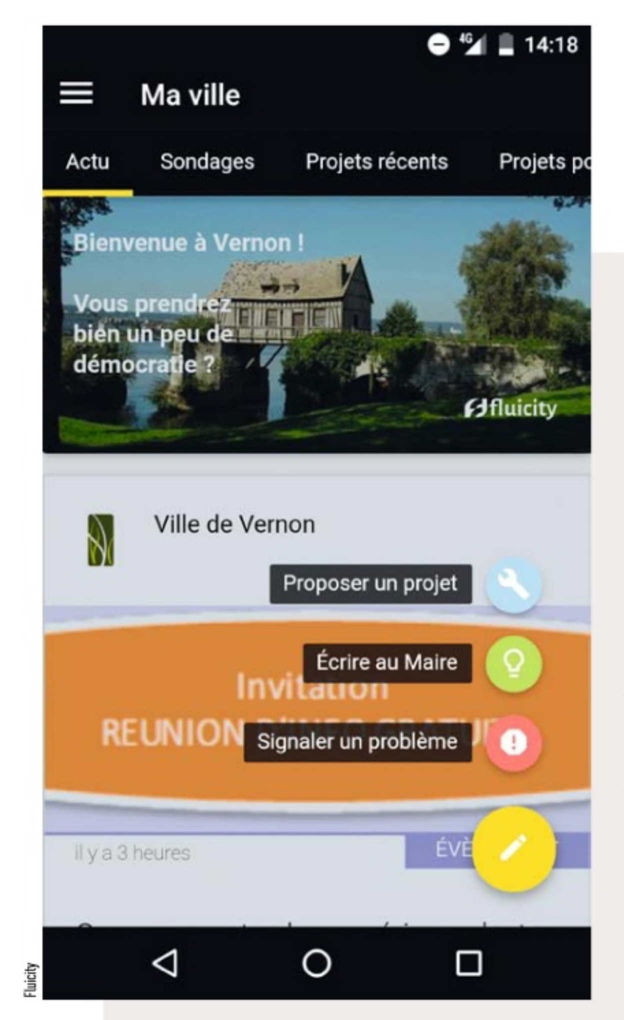
Conscient de n'être qu'au balbutiement d'un possible changement, Valentin avoue franchement que *"la Civic Tech n'a encore rien prouvé, qu'aucun modèle n'est fondamentalement viable et qu'aucun modèle n'associe des millions de citoyens et permet à ceux jusqu'à présent exclus du processus décisionnel d'y participer aujourd'hui"*. Ayant déjà souligné le caractère émergent du mouvement, laissons-lui le temps de concerner et conquérir un pays entier. Le jeune entrepreneur concède tout de même que le climat est encourageant et les perspectives prometteuses, car la Civic Tech française attire toujours davantage d'acteurs et intéresse de plus en plus les médias.

"il y a un décalage immense entre les aspirations de la société et la capacité du système à y répondre"

Axelle Lemaire, secrétaire d'Etat chargée du Numérique

D'autant que Virgile et Valentin ne manquent pas d'initiatives pour accélérer les choses. Ils ont mis en place un cycle de hackathons, intitulé Open Democracy Now (ODN) : dans une logique de collaboration, de partage et d'ouverture, des centaines de citoyens se réunissent pour plancher pendant deux jours sur des projets civiques et technologiques. *"Un mec a élaboré, tout seul, une encyclopédie en ligne des débats. Sur le thème du revenu de base par exemple, il a abattu un travail titanesque, a été chercher tous les arguments, a tout très précisément documenté, sourcé, etc. Il est arrivé au dernier hackathon, a pitché son projet et a trouvé cinq personnes sur place pour l'aider. Son travail va gagner en rapidité, en efficacité, et en envergure"*, détaille Virgile. Chacun à son niveau, avec sa compétence, apporte quelque chose. En attendant l'horizontalité, vive la transversalité.

Précision importante : la volonté d'atteindre un système plus horizontal – en opposition directe à la verticalité actuelle du système qui place d'un côté les institutions et de l'autre les individus, avec entre eux toute une série d'intermédiaires – ne signifie pas un objectif d'uberisation. L'uberisation, terme caricatural qui désigne précisément une absence d'intermédiation, *"ça marche pour commander une voiture, pas pour construire un destin commun"*, nuance Emmanuel Gregoire, adjoint à la mairie de Paris en charge des ressources humaines, des services publics et de la modernisation de l'Administration. Egalement premier secrétaire de la fédération PS de la ville (on distingue *Charlie Hebdo* et *Le Canard Enchaîné* glissés entre deux *Parisien* dans la pile de journaux de sa salle d'attente), il affirme que les Civic Tech sont précisément *"un arsenal d'outils pour faire de la médiation citoyenne. La Civic Tech ne va pas tuer les partis politiques ni même les remplacer mais les sauver. Ses différents acteurs vont devenir un élément central de la transformation de la relation aux citoyens, un début de réponse au malaise démocratique. C'est une chance, pas du tout une menace"*, pense-t-il. Reste à voir, dans les prochaines années, si tous reconnaîtront être assez perdus pour avoir besoin d'être sauvés. ■



Fluicity

bienvenue au Liberté Living-Lab

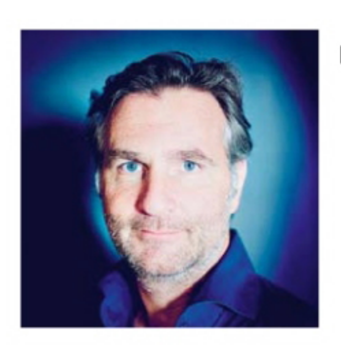
Au cœur de la capitale, cette structure se veut le nouveau lieu de l'incubation et de l'accompagnement de projets innovants dédiés au bien commun.

Jérôme Richez nous reçoit sur place, un jour avant l'inauguration officielle. Le cofondateur du Liberté Living-Lab, lunettes noires et chemise blanche, déambule dans les 2 000 m² du 9, rue d'Alexandrie (Paris IIe). On monte les différents étages dans la poussière des travaux presque finis, chaque niveau a sa couleur, son design, sa fonction. Des résidents sont déjà attablés dans de vastes open spaces, premiers locataires d'une structure qui veut en accueillir bientôt deux cents. Deux cents quoi ? Deux cents acteurs français et internationaux, qu'il s'agisse de start-ups, grandes entreprises, chercheurs, étudiants, artistes ou acteurs publics, œuvrant de façon innovante pour le bien commun. *"L'idée, c'est de créer un lieu complètement dédié à l'innovation technologique, civique et sociale. La technologie permet de poser différemment les questions, de donner une autre perspective, notamment à la démocratie. Et elle permet un impact très large et très rapide"*, déclare Jérôme Richez.

Parmi les premiers installés, la Franco-Belge Julie de Pimodan. Elle a été journaliste au Bénin, a coordonné, au Yémen, le magazine *Yemen Today* à 23 ans, a bossé pour la BBC à Dubaï, a monté un magazine pour les femmes arabes à Abou Dabi, et travaillé pour Google au Moyen-Orient. Après toutes ces vies, et à seulement 32 ans, elle est installée au Liberté Living-Lab avec son équipe de sept personnes, bientôt dix, et lève des fonds pour sa start-up de Civic Tech déjà récompensée par des prix internationaux. Julie a appris à coder, et a créé Fluicity qu'elle définit comme *"un réseau non pas social mais citoyen"* qui met en relation, à l'échelle locale, les habitants d'une ville avec leurs élus. *"On veut standardiser la gouvernance collaborative. Y a pas de raison qu'il n'y ait qu'une poignée d'élus qui savent ce qu'il faut faire pour ta ville. On est tous usagers de ce territoire, on a tous des idées sur comment ce territoire doit être géré"*, déclare Julie. Fluicity est aujourd'hui implanté sur les communes de Juvisy-sur-Orge (91), Cusset (03), Limay (78) et Vernon (27), Etterbeek en Belgique et Paris (XIXe). Chaque mairie partenaire reçoit un plan de communication et de marketing détaillé, pour informer sa population et que le dialogue puisse s'établir.

"Notre communication est résolument disruptive, on veut interpeller les gens, les intéresser. On a détourné de grands slogans publicitaires à la sauce Civic Tech, les mairies jouent le jeu", explique l'entrepreneuse. Par exemple, sur les panneaux lumineux de la ville de Vernon, on peut lire : *"La citoyenneté vous va si bien"* ou *"La démocratie pour toutes les tailles"*, ou encore *"100 % démocratie zéro calorie"*. Et sur Fluicity, un Vernonnais propose que soit bâti un mur réservé au street art, afin de centraliser les talents créatifs de sa commune. La communauté prend position, interagit. Les élus lisent, répondent. L'action suit. La démocratie : le goût des choses simples. **A. A.**

high-tech



"créer une intelligence collective"

Ex-dirigeant de Deezer et de Publicis France, **Axel Dauchez** a fondé make.org, une plateforme de lobbying citoyen. Il entend pousser les élus à s'engager et espère initier une nouvelle forme de démocratie. Plus directe, plus concrète. Plus immédiate, aussi.

Selon vous, il faut réinventer la démocratie en France ?

Axel Dauchez – Au minimum ! Car aujourd'hui, tu réalises, un peu avec la gueule de bois, que voter, ce n'est plus suffisant. Tu ne peux plus faire reposer l'avenir que tu souhaites à la société sur cette action isolée qui a perdu de sa superbe et semble ne plus avoir le même pouvoir. L'abstention et la montée des extrêmes symbolisent d'ailleurs la volonté de changer les choses. Mais le pire, c'est que l'on assiste du coup à une "décitoyennisation" de l'espace public. On est face à une population qui, dans toutes ses strates, se retire de la part commune pour se réfugier dans le corporatisme, le communautarisme, l'individualisme… Et il n'y a pas vraiment de début de solution à la hauteur de cette décomposition citoyenne. Avec make.org, c'est ce à quoi nous essayons humblement de répondre.

Vous allez sauver le pays ?

(rires) Nous sommes simplement persuadés que la collaboration massive est inévitable pour reprendre notre destin en main. Cela fera émerger une véritable intelligence collective et c'est notre priorité. Nous avons inventé une sorte de modèle de transformation de l'Etat fondé sur ce constat, en trois étapes. D'abord une massification de la proposition citoyenne, ensuite une confrontation entre les propositions les plus fortes et les élus, enfin, un engagement concret de la part des politiques.

Comment mettez-vous cette chaîne vertueuse en place ?

Pour la première étape, nous avons déjà établi un partenariat avec BFM-RMC. Chaque semaine, pendant vingt-cinq semaines, les animateurs proposent à l'antenne un grand débat de société, du style "Comment garantir l'honnêteté des élus" ou "Comment repenser l'école primaire". Les gens y répondent via notre plate-forme en proposant des solutions à ces questions, propositions sur lesquelles chacun peut prendre position. Nous intervenons à ce stade en tant qu'agrégateur et chaque jour, à 4 heures du matin, nous faisons une note de travail pour Jean-Jacques Bourdin qui utilise les idées émergentes pour angler son interview politique. A Angers, nous avons dupliqué cette opération. La mairie dédie 20 % de son affichage public aux propositions citoyennes ; les habitants peuvent ainsi lire sous l'abribus la solution suggérée par Julie, étudiante de 21 ans, sur la question de l'école. Le taux d'implication généré est encore supérieur.

De quelle façon initiez-vous les étapes suivantes ? La confrontation puis l'action ?

Nous avons identifié un million d'individus – élus, administratifs, journalistes, associations, chefs d'entreprise – de sorte que sur chacune des propositions citoyennes qui émergent, nous soyons en capacité de désigner les vingt personnes pouvant être impliquées dans le processus décisionnel capable de faire aboutir lesdites propositions. Nous faisons enfin en sorte que tous les agents démocratiques proposent à leur tour aux citoyens une action concrète. Un élu dirait par exemple : "Si 50 000 personnes sont d'accord avec cette proposition, je m'engage à collaborer avec eux pour rédiger un projet de loi que je défendrai à l'Assemblée." Change.org dirait : "Si 10 000 personnes soutiennent cette réponse, on va émettre une pétition et lui donner un maximum de visibilité."

La rupture avec la politique concerne en priorité la jeune génération. Comment lui donner envie de se mobiliser ?

Grâce à ce que je pense être notre opération idéale, mise en place avec Sciences-Po. Make.org est devenue une option de la dernière année, pour une classe de trente élèves. Ils ont choisi différents thèmes, tels que "Comment adapter l'emploi", "Comment rendre notre mode de vie plus durable" ou encore "Comment lutter contre la radicalisation". Via Facebook et Les Echos Start, nous allons ultramédiatiser ces questions à l'intention spécifique des moins de 30 ans. Fin 2016, nous allons livrer aux étudiants les propositions émergentes issues des questions qu'ils ont soulevées, et pendant deux mois et demi, ils vont bosser ensemble et avec toutes les ressources de l'école pour passer de ces simples propositions à un projet complet. En avril, Sciences-Po reçoit tous les candidats à l'élection présidentielle. Lors d'une séquence au sein de l'établissement, animée par make.org, les élèves seront sur scène et pourront exposer leur projet aux potentiels présidents de la République française. C'est du jamais vu. Ça va donner lieu, on l'espère, à des réflexions grandioses et à des applications concrètes.

propos recueillis par Agathe Auproux



Les enceintes sans fil Bose® renferment un soupçon d'innovation et un soupçon de magie. Elles sont conçues pour donner une autre dimension à toute votre musique—et vous y plonger entièrement.

1



2



7



shopping express

Les objets du quotidien ne cessent de se réinventer. Petite sélection pour se mettre au goût du jour.

par Philippe Richard



5

1. le son à la barre

La Samsung HW-K950 va transformer votre salon. Grâce à la technologie Dolby Atmos, cette barre de son diffuse le son de manière horizontale, mais également verticale. Elle permet de dissocier chaque son d'un film pour un rendu 3D. De type 5.1.4, elle dispose de cinq canaux Surround (un central, deux stéréos à l'avant, deux à l'arrière), un sub et quatre "Voice of God" (deux enceintes pointent vers le spectateur et deux autres vers le plafond afin de donner l'impression d'un son environnant). **1 490 €**

2. une caméra qui a l'œil

La caméra d'extérieur porte bien son nom : elle détecte et signale les personnes, les voitures et les animaux grâce à son algorithme d'intelligence artificielle. Compatible avec le service IFTTT (une plate-forme qui connecte des apps entre elles), Netamo Presence permet de créer des règles personnalisées en fonction des événements détectés par la caméra. Par exemple, la porte du garage peut s'ouvrir quand Presence repère une voiture dans l'allée de la maison. **300 €**

3. noir et blanc

Malgré sa petite taille, cette Bose Soundtouch 20 III (un caisson de basse et deux enceintes) offre un son puissant et clair. Elle permet de diffuser de la musique en streaming sans fil dans toute la maison. L'application SoundTouch vous guide tout au long de votre mise en service et de la connexion wifi. Disponible en noir et en blanc. **400 €**

4. modulables

Le Motorola Moto Z a un écran quad HD de 13,75 centimètres au design ultrafin et résistant. Mais son atout majeur réside dans les Moto Mods. Avec ces coques interchangeables qui se fixent à l'aide d'aimants, votre appareil intègre un projecteur (pour afficher une image atteignant jusqu'à 1,80 mètre), une petite enceinte, une seconde batterie pour avoir 20 heures d'autonomie supplémentaire et un zoom. **700 €**

5. au doigt et à l'œil

GoPro revient en force avec sa Hero5 Black. Elle affiche de sérieux atouts par rapport aux précédents modèles : réduction de la taille, design plus abouti... Les baroudeurs apprécieront son étanchéité (jusqu'à 10 mètres) ; plus la peine d'ajouter un caisson pour enregistrer des séquences d'action Full HD et 2,7 K ! D'autres points s'avèrent pratiques : une batterie amovible, un écran tactile et un contrôle vocal. Attention, ce n'est pas comme sur les smartphones : il faut prononcer une commande précise parmi la liste disponible. **425 €**

6. sur la route

Le Garmin DriveAssist 50 est un GPS haut de gamme intégrant une dashcam. Le dos de ce boîtier, au format 12,70 centimètres, dispose en effet d'une caméra. En filmant la route en permanence, elle peut s'avérer utile en cas d'accident en fournissant une preuve vidéo. Autre point positif : lors des sorties d'autoroute par exemple, ce GPS affiche une vue schématique 3D. **280 €**



7. réalité augmentée

Le Lenovo Phab 2 Pro est le premier smartphone équipé de Tango, une nouvelle technologie de réalité augmentée (RA) développée par Google pour les jeux vidéo et les utilitaires. Vous pouvez superposer des infos et des objets au monde réel sur son écran de 6,4 pouces. Mais ce boîtier monocoque en aluminium de 8,9 mm présente d'autres atouts concernant notamment l'audio qui est de très bonne facture grâce au procédé Dolby Atmos et une technologie atténuant le bruit. Bénéficiant d'une batterie de 4 050 mAh, il permet de stocker près de 64 Go. **500 €**

8. économies d'énergie

Le Caterpillar Cat S60 est le premier smartphone à caméra thermique. Son écran HD de 4,7 pouces à la luminosité et au contraste excellents affiche ce que repère sa caméra thermique : fuites thermiques et zones humides d'un logement, mais aussi des animaux en pleine nuit. C'est aussi un téléphone résistant (chutes de 1,8 mètre) et étanche (60 minutes sous 5 mètres d'eau). **530 €**

9. du nouveau à l'Est

Difficile de résister au Huawei Nova. Il embarque un écran IPS de 5 pouces affichant une définition Full HD. Dopé par un processeur Qualcomm (Snapdragon 625) à 8 cœurs ARM, une batterie de 3020 mAh (autonomie d'environ 16 heures) et 3 Go de RAM, cet appareil peut tout faire. De quoi remplir ses 32 Go de mémoire interne, avec la possibilité d'ajouter 128 Go de plus via une carte microSD. **370 €**

10. mains libres

Très facile à utiliser et capable d'appairer jusqu'à deux mobiles en même temps, le Jabra Drive est un kit mains libres Bluetooth que l'on fixe au pare-soleil de sa voiture. Sa compatibilité A2DP le transforme en enceinte diffusant les chansons stockées sur votre smartphone ou les instructions de votre application GPS. La technologie antibruit du Jabra Drive réduit les bruits de la route pour une qualité audio claire et précise. **50 €**

11. fin des soucis

Qui n'a jamais été déprimé après un vol plané de son smartphone qui a abîmé l'écran ? Exit ce cauchemar avec la protection d'écran InvisibleShield Sapphire Defense de Zagg. Issue de l'industrie aérospatiale, elle absorbe les chocs pour une protection sept fois plus efficace contre le bris de glace. Son secret ? Un film imprégné de saphir, l'un des minéraux les plus durs du monde. Les traces de doigts et les rayures sont vite oubliées... **40 €**

12. le nouveau spectre

Le portable HP Spectre x360 allie polyvalence, luxe et légèreté. Pesant 1,29 kg, il est équipé d'un écran Full HD IPS4 de 13,3 pouces à microbords, d'un processeur Intel Core de septième génération, de quatre haut-parleurs (optimisés grâce à une technologie Bang & Olufsen), deux ports USB Type C avec Thunderbolt 3, d'un port USB Type A 3.0... De quoi ne plus le lâcher, d'autant que son autonomie atteint les 15 heures. **1 300 €**

Mathieu Boogaerts, artisan chansonnier

Avec vingt ans de carrière au compteur, le Français continue son pèlerinage pop et atteint des sommets d'élégance sur son septième album, *Promeneur*. **par Abigaïl Aïnouz**

Un peu plus de vingt ans après la sortie de son premier album *(Super)* et une rencontre dans un home studio aménagé dans la cave de ses parents à Nogent-sur-Marne, nous retrouvons Mathieu Boogaerts sous la verrière cossue d'un hôtel particulier de Montmartre. Pour cet entretien anniversaire, l'heure n'est pourtant pas au bilan : le septième album de Mathieu n'est ni une compile, ni un hommage mais bien dans la fidèle lignée de ses précédents ouvrages célébrant la chanson de manière sobre et touchante. D'ailleurs, Mathieu a déjà soufflé ses bougies à l'occasion de concerts donnés à la Philharmonie de Paris au début de l'année. Planifiés trois ans à l'avance, ces hommages ont revisité son répertoire en grande pompe : *"C'est pas évident de prendre du plaisir le jour J. C'est comme quand on planifie un mariage des années à l'avance : la fête, on l'a tellement prévue qu'on se fait chier. Et en fait, je me suis éclaté, j'ai vécu vraiment pleinement ces trois concerts."*

"Toujours un peu en tournée", il avoue ressentir un besoin vital de jouer au moins deux à trois fois par mois : *"Ça entretient l'enthousiasme et la créativité."* Mais si Mathieu se sert de la scène autant comme une thérapie que comme un moyen de tester ses nouvelles chansons, c'est bien en ermite qu'il les enregistre : *"J'ai un côté solitaire, je suis fils unique. Dans ma façon de travailler, je suis assez ours."* Pour son septième album, *Promeneur*, il s'est isolé à la campagne dans une maison perdue face au mont Ventoux. Seul, guitare-voix, sans batterie, il a composé treize chansons, s'autorisant seulement l'intervention ponctuelle d'un violoniste et son alto. Très vite, il a transformé les contraintes du lieu (murs en pierre, moyens réduits) en défi : *"J'ai assumé l'endroit tel qu'il était. J'adore les contraintes et j'aime limiter le plus possible les moyens pour être encore plus inventif. Pour pouvoir faire de la musique, il ne faut pas que je dépende de quelqu'un. C'est un peu un truc de survie. C'est aussi pour ça que je suis auteur-compositeur-interprète et que j'ai des notions de prise de sons. Cette liberté et cette indépendance sont vitales pour moi."*

Tout aussi vitale est sa volonté de se renouveler. On découvre ainsi une orchestration réduite, plus organique, chaleureuse et évitant à tout prix les boîtes à rythmes ou autres *"trucs électroniques"*. La voix est on ne peut plus nette dans la diction et à mille lieues des rondeurs fermées de son tube originel, *Ondulé*. Il évoque ce côté *"simple, sans chichi et bon marché"* où il n'est donc pas question de forcer l'attention du public avec un brouhaha de *"personnages"* (terme qu'il emploie pour désigner les instruments). Dans *Promeneur*, Mathieu se livre aussi de manière beaucoup plus directe : *"Je reste dans le même décor pour chaque titre. Sur mon troisième album,* Michel, *je prenais parfois trop de liberté, en m'autorisant des métaphores complexes. A la première écoute, on ne pouvait pas savoir de quoi je parlais. Depuis deux disques, il y a cette volonté d'apprécier la chanson sans piège."* Mais il précise aussi avec malice : *"Quand j'écris une chanson, j'essaie d'être le plus ouvert et le plus fermé à la fois."* Habile stratagème pour en dire moins et en suggérer plus. Sur *Promeneur*, Mathieu aborde ▶

Thibault Montamat





Thibault Montamat

"j'ai le goût de l'économie de manière générale. Tout ce qui n'est pas indispensable, je l'enlève"

des questionnements intimes et des maux de son époque, tels que la notion de bilan personnel *(Qu'en est-il)*, l'émancipation *(Pourquoi pas)*, la vérité qui blesse *(Chhh)*, les guerres de religion *(Méchant)*, la dépression *(L'Enfer)*, la liberté *(Petit vent)* ou encore mère nature *(Merci)*. Mais il prévient : *"Mon prochain album pourrait être composé en réaction à* Promeneur, *donc carré et froid…" (rires)*

Tout au long de l'interview, on retrouve cette dualité aussi rebelle que complexe chez Mathieu ; on perçoit cette créativité bouillonnante et cette capacité à sublimer toute question binaire en d'infinies combinaisons de réponses, argumentant tour à tour le pour et le contre, de manière très imagée.

Au propre comme au figuré, le voyage reste une composante essentielle de son processus de création. Accumulant au fil des années des bribes de phrases enregistrées sur son fidèle dictaphone et savamment archivées par ordre alphabétique, il voit en chacune d'elle une part d'inconscient et de magie : *"Chaque réflexion arrive comme si elle tombait du ciel. Et c'est pour ça qu'elle semble si vraie à mes yeux. Chacune de ces courtes phrases appuie sur une émotion."* Avant de partir en voyage, ou *"en mission"*, comme il rectifie, il sélectionne puis dérushe une bonne poignée d'entre elles et boucle sa valise en prenant soin d'emporter sa guitare et son carnet. Pour cet album, il a atterri en Ouzbékistan, au Kazakhstan, au Kirghizstan, mais aussi au Congo et au Cameroun. Pas pour s'enivrer de la culture locale, mais pour s'isoler et travailler comme un stakhanoviste : *"Je n'ai que ça à faire. Là-bas, je suis tout seul, je n'ai aucun rendez-vous, si je veux dormir 24 heures sur 24, je peux le faire."*

Injustement attifé de l'étiquette "minimaliste" ou "naïf", l'album *Promeneur* le hisse au rang de fin parolier qui a inlassablement gommé ses brouillons. *"J'ai le goût de l'économie de manière générale. Il y a très peu de meubles chez moi mais ils sont très bien choisis, ils ont la bonne taille, la bonne couleur, la bonne matière. Il n'est pas question qu'il manque quelque chose. Par contre, tout ce qui n'est pas indispensable, je l'enlève."* Pourtant, Mathieu reconnaît que sa sobriété lui a souvent joué des tours en termes de notoriété dans sa carrière solo : *"Au moment de sélectionner mon instrumentation, je choisis les trucs les moins tapageurs. Ma hantise, ce serait d'être démodé. A chaque fois qu'il est question de faire des choix esthétiques, je prends toujours le côté le plus sobre, le plus neutre, du moins pas dans l'air du temps, peut-être par snobisme aussi… Mais quelque part, ça me joue des tours, car je ne vends pas autant de disques."*

Mathieu a pourtant réalisé son rêve de gosse, celui de *"devenir un artiste populaire qu'on joue dans les bals d'été"*, signant ces dernières années des chansons pour des artistes habitués au box-office comme l'ex-*Nouvelle Star* Camélia Jordana (sur ses deux premiers albums) et Vanessa Paradis, ou plus récemment en composant un album entier pour la jeune Luce.

A l'aise quand il écrit pour des femmes, à l'aise dans tous les registres, Mathieu confirme son talent de parolier, sensible et boulimique. Et quand on lui demande s'il pourrait continuer à composer pour d'autres, il confirme faire ça avec beaucoup de plaisir et nous quitte sur une grande déclaration : *"Tout public m'aimant potentiellement, je l'épouse."* Pour de nouvelles preuves d'amour, rendez-vous à La Java à Paris, en début d'année, où Mathieu entamera une nouvelle saison de concerts mensuels. ■

album *Promeneur* (Tôt ou Tard)
concerts les 1er février et 1er mars à Paris (Java), le 31 mars à Meaux, le 5 avril et le 3 mai à Paris (Java)



Boogaerts par la bande…

Il a influencé de nombreux artistes. Certains étaient là avant lui, comme Dick Annegarn ; d'autres, comme Camélia Jordana, incarnent une nouvelle génération. Ils témoignent.

Dick Annegarn

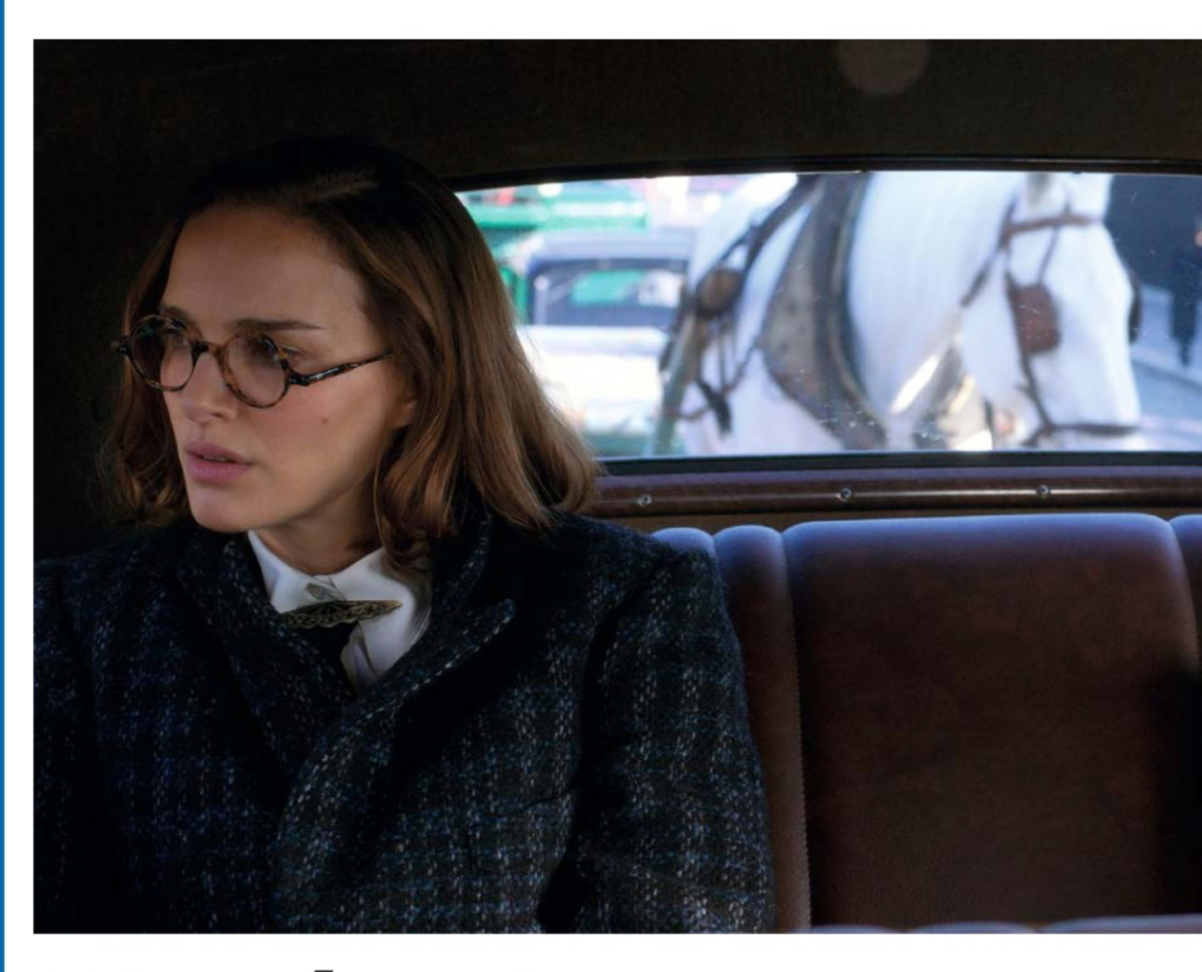
"Les chansons minimalistes, c'est un peu lui qui a inauguré cela, quoique je préfère la notion de minimum complet. Si on ajoute 'complet', on ajoute quand même un intertexte, une ruse du silence, on ajoute une magie de la poésie chinoise ou du haïku. Notre recherche est d'aller à l'essentiel. Et il y a une sorte de pragmatisme drôle chez lui. Mathieu ressemble à son époque, c'est le côté home studio, 'je fais ça avec moi-même'. Il fait partie des artistes qui sont prêts à se mettre en difficulté, c'est quand même un vrai chercheur. Après, comme les laborantins, de temps en temps, ça a son nez dans les éprouvettes et ça ne regarde pas le monde qu'il y a autour. Mathieu et moi avons un double côté : confidentiel, artiste dans son jardin secret, et puis parallèlement, on a aussi connu des succès populaires, limite des succès vulgaires, mais on ne veut pas se contenter de n'être reconnus que par une petite bande d'illuminés ! Mathieu comme moi, on est entre les deux."

Barbagallo
(musicien et batteur de Tame Impala)

"J'ai découvert Mathieu Boogaerts en 1996, à la sortie de *Super*. J'avais 16 ans. C'était probablement le premier album en français que j'achetais. Il fait définitivement partie des artistes français qui font sonner notre langue de manière hypermoderne, étonnante et riche. J'adore les thèmes qu'il aborde, notamment le couple. J'adore aussi sa voix, si fragile mais tellement caractéristique, iconique ! Ses compositions sont toujours impeccables, ses arrangements géniaux. J'ai récemment réécouté tous ses albums d'affilée. Il n'y a absolument rien à jeter. Ses chansons sont toujours profondes et pleines de lucidité. Simplement, en jouant d'onomatopées, de répétitions et d'autres tours dont il a le secret, il fait croire à une désinvolture, une naïveté qui n'est évidemment que de façade. Il est l'un des seuls artistes français à travailler notre langue de manière aussi originale. En écoutant Mathieu, on se dit que tout est possible, que notre langue peut être libre, qu'elle n'a pas de limites."

Camélia Jordana

"C'est un artiste qui me touche et que j'écoute. Il a écrit des chansons pour mon premier album, j'ai tout de suite beaucoup aimé, j'ai trouvé ça léger et frais, très original et juste. Du coup, j'étais très curieuse de rencontrer la personne. Pour le deuxième disque, il a aussi été très généreux, très volontaire, très motivé, très Mathieu quoi *(rires)*... C'est presque de l'écriture automatique. Il trouve des accords, il les enregistre et ça groove de manière incroyable ! Je suis assez épatée par la façon qu'il a de créer. Il fait partie des rares auteurs avec qui je continuerai de travailler tant que je chanterai en français, parce qu'il y a quelque chose de très africain dans sa musique, ce qui me plaît vraiment et qui est assez rare chez les compositeurs français."



Planétarium de Rebecca Zlotowski

Histoire de fantômes et de fantasmes, *Planétarium* montre comment un monde s'écroule, et comment les images sont source d'ambivalence. Le meilleur film de l'auteur de *Grand Central*.

Il est de notoriété publique que le cinéma et la psychanalyse sont nés en même temps, que leurs liens sont étroits, puisque l'un et l'autre sont des langages qui donnent à voir ce qui est par définition impossible à voir : l'inconscient, les rêves, les fantasmes. De fantasme à fantôme, il n'y a qu'un pas (ou un pont) à franchir.

Le troisième long métrage de Rebecca Zlotowski (*Belle épine*, *Grand Central*) ne parle pas de psychanalyse (quoique) mais de cinéma et de spiritisme. Il se déroule dans la deuxième moitié des années 1930, en France. On va y retrouver ce que nous aimions le plus dans ses deux premiers films : un sens inné du romanesque et du récit, une imagerie fantastique singulière (les courses de motos dans la nuit dans *Belle épine*, la centrale nucléaire de *Grand Central*), une attention aux personnages secondaires (ici le cinéaste Pierre Salvadori, admirable dans le rôle… d'un cinéaste) et puis, oui, une crudité sexuelle très pudique, presque cachée, souvent dissimulée sous des tissus, des tentures et des jeux de couleurs très étudiés.

Planétarium met en scène deux sœurs, Laura et Kate Barlow (Natalie Portman et Lily-Rose Depp, somptueuses, subtiles dans leur jeu), deux médiums américaines. Laura est capable, par l'intermédiaire de Kate, de mettre en relation n'importe qui avec son défunt le plus proche. Un grand producteur de cinéma, André Korben (Emmanuel Salinger, prodigieux), d'abord amusé, les engage pour lui prodiguer des séances en privé. Il découvre peu à peu que son amusement était plus intéressé qu'il ne le pensait (il a lui aussi ses morts…), et il les embauche à demeure pour l'aider à identifier ce défunt dont l'identité lui échappe. Bientôt, surtout, il décide de produire à fonds perdus un film (dont le pitch rappelle *Vertigo*…) dans lequel Kate jouerait le rôle principal et où il serait possible de rendre visibles les images que produit Laura. Bientôt (mais la chose n'est montrée que par la mise en scène), les deux sœurs


Natalie Portman et Lily-Rose Depp

le monde va s'effondrer parce que les hommes soudain ne savent plus regarder les images

et le producteur forment une sorte de trio. La métaphore est claire : le cinéma est un révélateur qui met au jour l'invisible. Laura n'est pas dupe de son "don" : les morts qui se manifestent viennent chercher une compensation chez les vivants, ces vivants qui n'ont pas su leur donner suffisamment d'amour avant leur mort. Et ceux qui se soumettent à ces séances projettent leurs propres fantasmes, en l'occurrence leur propre culpabilité. Korben, pendant ses visions, va aussi bien revoir son père sévère que ses camarades de tranchée morts au champ d'honneur de la Grande Guerre, ainsi que des expériences sexuelles diverses, intenses, dont nous ne saurons rien… Autrement dit, c'est la culpabilité seule qui provoque ces visions.

Mais le redoutable scénario de Rebecca Zlotowski ne s'arrête pas là : il va nous montrer comment un monde s'écroule. Nous sommes à la fin des années 1930 et l'antisémitisme va rattraper Korben, ce Français ayant combattu pour la France mais né en Roumanie et Juif sous le nom de Korbinski. C'est là que *Planétarium* – comme ces salles arrondies où l'on projette la voûte céleste – devient grand.

Le monde va s'effondrer parce que les hommes soudain ne savent plus regarder les images. Korben croit voir, dans un film expérimental tourné avec Laura, des images qu'il est le seul à voir. Un amant de Kate lui projette un film porno en prétendant qu'on y voit Korben, ce qui est faux (Kate le chasse). Quand Korben passe en jugement, accusé d'avoir produit son film avec de l'argent "de l'étranger", il s'oppose violemment à ce que les caméramen des actualités, qui le filment quand il entre dans le box des accusés, continuent à tourner – comme s'il craignait qu'on lui vole aussi son âme, à lui auquel on vient de retirer la nationalité française sur de simples présomptions.

Le monde s'effondre très vite quand on ne sait plus voir les images, dit *Planétarium.* C'est le message assumé par la promo du film inscrite sur son affiche : *"On ne sait jamais ce qui est sur le point de changer…"* Quand on leur fait dire des choses qu'elles ne disent pas, quand on oublie les réalités qui se cachent derrière (la Première Guerre mondiale, l'immigration, les sentiments). Et pourtant, l'image finale nous montre un ciel étoilé de papier, un décor de film devant lequel Natalie Portman sourit tristement, et on la comprend (magnifique fin).

Peut-être y a-t-il de "bonnes" images, celles qui donnent du sens à la vie et la soulagent, nous font rêver, celles que fabrique l'art ; et de "mauvaises" images, celles qui détruisent les êtres sur des clichés, des a priori, des préjugés sociaux, raciaux, etc. Art contre propagande, la lutte est rude et surtout éternelle.

Jean-Baptiste Morain

Planétarium de Rebecca Zlotowski, avec Natalie Portman, Lily-Rose Depp, Emmanuel Salinger (Fr., 2016, 1 h 45)



Swagger
d'Olivier Babinet

Le portrait de groupe de quelques ados d'Aulnay-sous-Bois. Un premier film emballant.

En anglais, *swagger* signifie frime, esbroufe, fanfaronnade… Parmi la dizaine d'adolescents du collège Debussy d'Aulnay-sous-Bois présents dans ce film, certains incarnent ce mot, d'autres pas du tout. Mais on comprend pourquoi Olivier Babinet a choisi ce titre : que ces jeunes soient frimeurs ou timides, extra ou introvertis, ils ont accepté d'être filmés, donc de s'arracher provisoirement à leur routine, à leur condition d'invisibles ou de matière à fantasmes pour ceux qui ne vivent pas dans les quartiers.

En résidence immersive à Aulnay, le réalisateur a passé du temps à leurs côtés, a gagné leur confiance, avant de les filmer en les questionnant sur leur vie, leurs désirs. Et c'est le premier effet swag de *Swagger* : la cinégénie, la présence, la malice, l'intelligence de ces kids. Ecoutons par exemple Naïla qui, du haut de ses 12 ou 13 ans, explique pourquoi l'architecture des grands ensembles est nocive pour ses habitants : avec les mots de son âge, elle dit mieux les choses qu'un architecte ou un urbaniste. Ou regardons l'incroyable Régis, une star née, gamin rondouillard à lunettes qui a le goût de la sape et espère devenir styliste : il a déjà la prestance et le cool d'un Lagerfeld ou d'un Gaultier.

Le deuxième effet swag du film est là, dans sa façon de redéfinir ce qu'est être un ado en banlieue, loin des habituelles images anxiogènes ou misérabilistes. Ceux-là ne sont ni rappeurs, ni dealers, ni incendiaires, ni victimes expiatoires de la société, mais simplement des enfants qui rêvent (ou angoissent) leur avenir.

Et justement, il arrive qu'Olivier Babinet décolle du documentaire pour épouser leur imaginaire, comme dans cette étonnante séquence où une attaque de soucoupes volantes se substitue aux habituels hélicos et drones de surveillance policière pour pilonner Aulnay. On suppose que la scène est elle-même filmée avec des drones, qui remplacent toutes les onéreuses grues et Louma du monde et se faufilent partout, notamment entre les tours des cités comme dans les clips de PNL.

C'est la troisième couche de swag, cette audace dans le mélange des genres, du docu et de la fiction, striant le réel le plus prosaïque par des embardées fantastiques, transformant une cité du 9-3 en champ de bataille à la Lucas-Spielberg ou un lycée en territoire de comédie musicale. Babinet ordonne ainsi un va-et-vient aussi surprenant que convaincant entre le quotidien de ces collégiens et leur imaginaire. Plus qu'un banlieue-film novateur qui échappe à toutes nos attentes sur le genre, *Swagger* rafraîchit et réinitialise notre regard sur ce que peut le cinéma. **Serge Kaganski**

Swagger d'Olivier Babinet, avec Aïssatou Dia, Mariyama Diallo, Elvis Zannou, Régis N'Kissi Moggzi (Fr., 2016, 1 h 24)

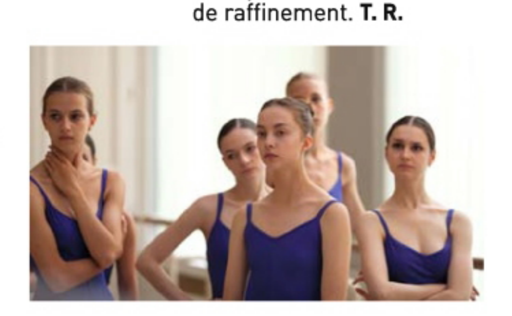
Polina, danser sa vie
de Valérie Müller et Angelin Preljocaj

avec Anastasia Shevtsova (Fr., 2015, 1 h 48)

Adaptation de la BD de Bastien Vivès, privée de la singularité du trait de son auteur et aplatie par une mise en scène quelconque.

Que rêverait-on de voir adapté dans ce qui constitue *Polina*, le roman graphique qui a propulsé en 2011 Bastien Vivès au rang d'auteur star de la bande dessinée française ? Le trait brossé, le minimalisme absolu de l'expression, l'étrange difformité des visages quasi simiesques, bref, tout ce qui ne passe que par le dessin.

C'est malheureusement ce dont l'adaptation de Valérie Müller et du célèbre chorégraphe Angelin Preljocaj se désintéresse totalement. Reste donc le moins intéressant, soit les stéréotypes les plus frelatés du milieu de la danse : la stricte discipline du Bolchoï, ses professeurs sévères et glaciaux, et puis dans une seconde partie (où apparaissent un Niels Schneider et une Juliette Binoche certes à peu près exempts de critiques) la danse contemporaine, les répètes en survêt et la drague entre partenaires – on frôle *Un, dos, tres*. Inutile donc de s'attarder sur cette adaptation d'une triste banalité, dont les choix artistiques, et notamment musicaux (l'accompagnement des séquences dansées exprime une idée franchement pauvre des musiques classique et contemporaine) manquent cruellement de raffinement. **T. R.**



Virgile Hanrot

Gorge cœur ventre
de Maud Alpi

Un troublant coup d'essai qui explore avec inspiration notre vision des abattoirs.

Gorge cœur ventre a réussi à synchroniser sa sortie, à quelques jours près, avec une nouvelle livraison de vidéos clandestines d'abattoirs – venues cette fois d'un établissement de Limoges où l'on découvre une horreur inédite, l'éventrement de vaches gestantes. Images désormais d'une telle fréquence dans l'actualité que l'on pouvait, sans trop de risques, miser sur une telle synchro. Mais au-delà du bon timing, quel est exactement le lien qui unit le film de Maud Alpi à ces images ?

Dans le film, on suit un jeune homme, dégaine de vagabond, fidèlement accompagné d'un chien. Embauché dans un abattoir, il partage sa vie entre une bâtisse abandonnée qu'il squatte, et ce lieu de mort qu'il apprivoise : acclimatation aux bêtes, à l'omniprésence de la mort, au climat fétide. Malgré ses atours documentaires, c'est une fiction – du moins autant que peut l'être un film dont le casting est majoritairement animal, et donc en permanence soumis à un régime aléatoire – et, finalement, un travail assez émancipé des questions d'actualité dont il est pourtant la répercussion.

Gorge cœur ventre, c'est précisément un film permis par la nouvelle familiarité acquise par l'abattoir dans notre imaginaire horrifique. Il ne documente rien (ni chiffres ni explications) mais met son objet à l'épreuve plastiquement, émotionnellement : le lieu n'y est pas tant une réalité que la projection cauchemardée d'une réalité. Un lieu dépeuplé, aux couleurs étranges, noir et jaune comme l'intérieur d'autre chose qu'un bâtiment : celui d'un corps, un intérieur organique et malade, bilieux. Chaud, presque comme un cocon, mais surtout comme un four poisseux, une vieille machine bruyante et fatiguée.

Ce qui marque surtout, c'est le caractère apocalyptique, désertifié du film : comme si l'abattoir tuait à vide, tournait pour rien. A quelques rencontres près (dispensables : certaines littéralisent trop le propos), on ne verra presque aucun autre employé. Les bêtes, aussi, sont étrangement peu nombreuses, et le monde en aval si totalement ignoré qu'on doute de son existence.

Dans cette rase campagne, sale et livide, où la mort perpétue machinalement ses basses œuvres, et où la grâce perce à peine dans quelques regards d'animaux (à la caméra, mais surtout entre eux), la métaphysique de l'abattoir imaginée par Maud Alpi est avant tout celle d'un monde posthumain. *Tabula rasa* peuplée de chiens errants, telle que le dessine le beau finale en forme de clin d'œil tarkovskien. Impeccable conclusion à un film, certes de son temps, mais qui appartient pourtant tout entier à un autre monde. **Théo Ribeton**

Gorge cœur ventre de Maud Alpi, avec Virgile Hanrot (Fr., 2016, 1 h 29)





Bette Midler et Vilmos Zsigmond sur le tournage de *The Rose* (1979)

Close Encounters with Vilmos Zsigmond
de Pierre Filmon

Un portrait très attachant du chef op légendaire du Nouvel Hollywood, qui éclaira entre autres *Rencontres du troisième type*, *Délivrance*, *Blow out*…

Drôle d'idée qu'a eue Pierre Filmon en conservant au début de son film une scène normalement réservée au off. Son équipe s'affaire autour de Vilmos Zsigmond, chef op légendaire et sujet de ce documentaire qui raconte à travers lui une certaine histoire du Nouvel Hollywood. Dans cette scène, quelques jeunes gens règlent la caméra, l'éclairage, pour interviewer le maestro. Leur déférence les pousse à le consulter pour vérifier, craintifs, la pertinence de leurs choix. Surpris et flatté, il se prête à l'exercice jusqu'à arriver avec eux à une configuration satisfaisante.

Le moment est amusant, mais aussi teinté d'ironie. Non, *Close Encounters with Vilmos Zsigmond* n'a pas à ressembler à un film éclairé par Vilmos Zsigmond. C'est le sort mélancolique des docus consacrés à des directeurs photo (nous manquons d'un équivalent exact à l'impeccable *"cinematographer"* anglophone, et on verra d'ailleurs Vittorio *"Apocalypse Now"* Storaro détailler la passionnante bataille terminologique qui se joue entre les différents termes), qui donnent toujours l'impression de lever le voile sur de petits hommes moins imposants que leurs créations, et de constater l'évidence : les magiciens ne vivent pas à l'intérieur de leurs propres tours. Filmon n'a ainsi rien de plus beau à capter chez Zsigmond que son caractère humble, concret, et finalement moins mystérieux que sa lumière – même s'il porte par ailleurs en lui un certain romantisme du métier, un acharnement, une combattivité, etc.

La carrière de cet Américain d'adoption, qui ne s'est jamais départi d'un accent hongrois à couper au couteau, recèle certes de nombreux moments de bravoure (comme un péché mignon, le film se plaît fort heureusement à les recenser : voir le long plan final panoramique en lumière naturelle de *L'Homme sans frontière*, commenté avec ferveur par son réalisateur Peter Fonda). Mais l'objet ici demeure la conception au fil des années d'une lumière dont on a beaucoup retenu la sensualité *(Rencontres du troisième type)*, l'expressionnisme d'un autre temps (le sublime *John McCabe* d'Altman), au risque de faire oublier que sa première qualité est la simplicité et l'éloquence, la grande force signifiante, déployée sans tapage. Déplorant le goût contemporain pour la joliesse *("faire une belle image est si facile"*, dit-il), Zsigmond éclairait favorablement ou défavorablement ses acteurs, mais toujours à dessein, et ne sacrifiait jamais l'impératif du vrai à celui du beau. Il est mort le 1er janvier dernier, six mois avant Michael Cimino, pour qui il avait signé, avec *La Porte du Paradis*, son chef-d'œuvre. **Théo Ribeton**

Close Encounters with Vilmos Zsigmond de Pierre Filmon (Fr., 2016, 1 h 21)

Tour de France
de Rachid Djaïdani

avec Gérard Depardieu, Sadek, Louise Grinberg (Fr., 2016, 1 h 35)

La France FN et celle des quartiers par le réalisateur de *Rengaine*.

Clin d'œil à l'institution cycliste mythique, le "tour de France" opéré par Rachid Djaïdani prend la roue de la fable (Serge, un vieux beauf raciste, embarque Far'Hook, un jeune rappeur rebeu, pour un tour des ports français sur les traces du peintre Joseph Vernet) et file la métaphore (le tour des questions identitaires de notre pays).
Conformément aux codes du road et du buddy movie, les opposés Serge et Far'Hook vont nouer une amitié au cours de leur périple. Si le dispositif peut sembler un peu simpliste et angélique, on a aussi envie de croire avec Djaïdani en la réconciliation possible de la France FN et de la France des quartiers. Selon lui, le dépassement des préjugés passe par le dialogue et l'échange culturel : Far'Hook apprend à regarder Vernet alors que Serge tente de rapper la Marseillaise. La fracture est également générationnelle et se comble par une dimension filiale, culminant dans une séquence où Depardieu devient bouleversant, évidemment, d'autant plus que Djaïdani a l'élégance de le filmer de dos en cette circonstance. Si *Tour de France* perd un peu en grâce tchatcheuse et spontanéité guérilla par rapport à *Rengaine*, on sait gré à Rachid Djaïdani d'essayer de cautériser intelligemment les plaies de notre pays. **S. K.**



Le Petit Locataire
de Nadège Loiseau

La grossesse agitée d'une pré-quinquagénaire. Une comédie fine et tonique.

Karin Viard

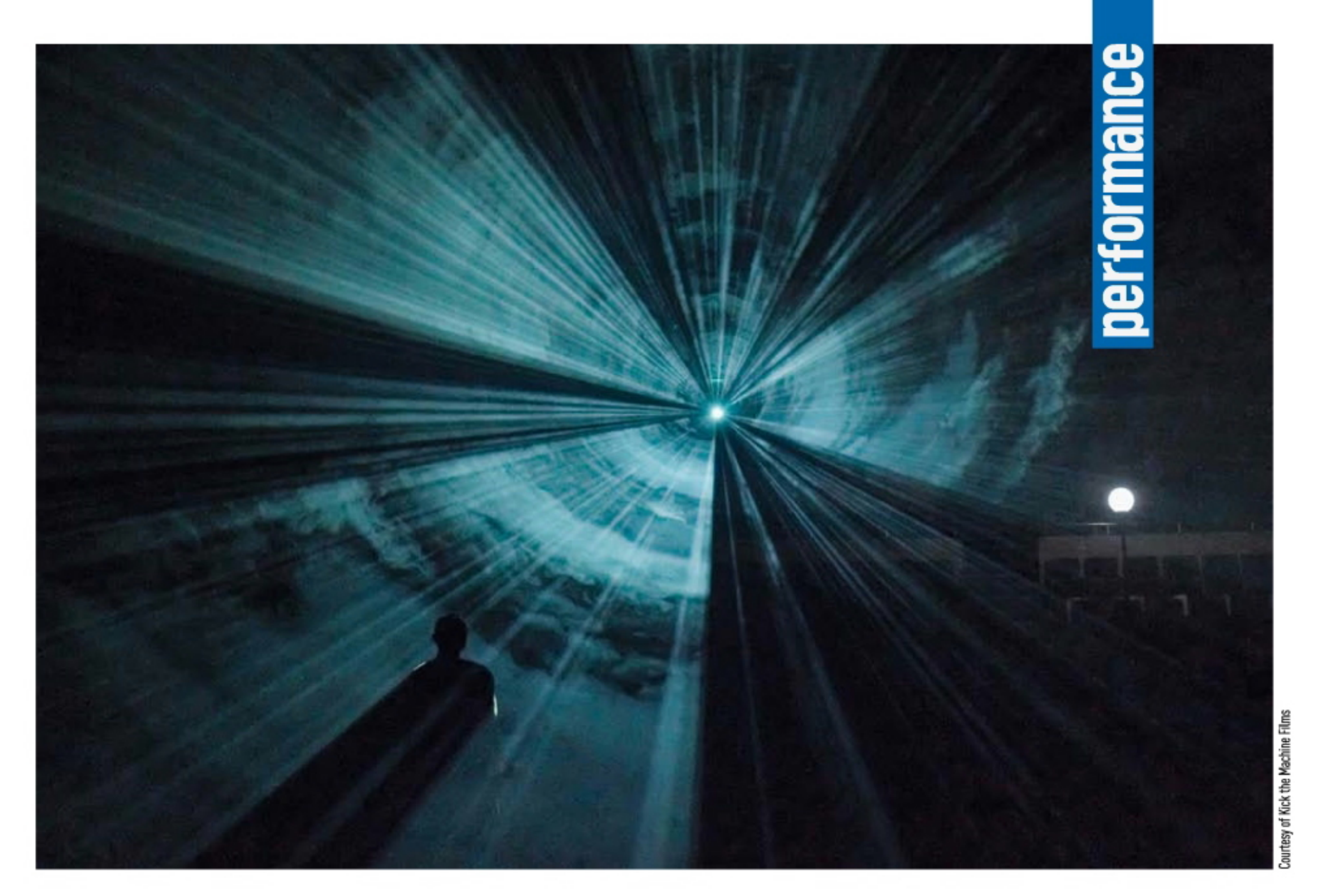
A côté des gros coups type *Les Bronzés 3*, *Camping 3* ou *Brice de Nice 3*, la comédie d'auteur se porte bien et présente une idée du rire à la française plus élégante, inventive, fine, profonde et… drôle. Rien que cette année, après les excellents *La Loi de la jungle*, *Victoria* ou *Maman a tort*, voilà que se présente sur les écrans le premier film de Nadège Loiseau.

Le "petit locataire" du titre, c'est l'embryon accidentel qui grandit dans le ventre de Nicole, 49 ans, guichetière d'un péage en Savoie, centre d'une famille gentiment dysfonctionnelle. Sous le toit de son chalet vivent Jean-Pierre, son mari chômeur lunaire, Mamilette, sa mère en fauteuil roulant, Arielle, sa fille éternelle ado et néanmoins mère elle-même d'une petite Zoé. Ce qui fait pas mal de monde, de conflits potentiels et mille questions. Repartir pour un tour de couches et landau à bientôt 50 piges ? Où loger le bébé dans une maisonnée déjà pleine ? Comment faire financièrement avec un chef de famille chômeur ? Et puis faire un bébé alors que sa propre fille a une fille de 8 ans, bonjour les effets de larsen !

Nadège Loiseau chorégraphie ce chaos familial de main de maître, alliant énergie, précision, sens du rythme et des couleurs, répliques cinglantes. Mine de rien, sous des dehors de comédie pop, la réalisatrice parvient à enquiller un paquet de notations sur les ambivalences des relations mère-fille, du couple, de la grossesse, de la valeur travail, de la famille, tout en livrant une méditation sur la vie, ses différents âges, sa finitude.

Le tout est porté par un casting tip top, de l'explosive Karin Viard au remarquable Philippe Rebbot en passant par d'excellents jeunes comédiens (Manon Kneusé, Côme Levin…). Il serait téléphoné d'écrire qu'avec ce premier film Nadège Loiseau prend un bel envol mais en l'occurrence, c'est vrai.
Serge Kaganski

Le Petit Locataire de Nadège Loiseau, avec Karin Viard, Philippe Rebbot, Hélène Vincent, Manon Kneusé (Fr., 2016, 1 h 39)



Courtesy of Kick the Machine Films

un rêve éveillé

Au Théâtre Nanterre-Amandiers, Apichatpong Weerasethakul a offert une performance lumineuse, à tous les sens du terme.

Chuchotés sur l'oreiller ou confessés à un professionnel de l'interprétation, les rêves deviennent souvent ennuyeux lorsqu'on tente d'en faire le récit. Comme si leur diction les plaquait au sol, les apaisait, congelait leur substance brumeuse. Avec *Fever Room*, sa performance présentée au Théâtre Nanterre-Amandiers début novembre, Apichatpong Weerasethakul fait le chemin à l'envers : il se lève du divan de l'analyste, il délaisse le lit de l'amitié, pour arpenter la matière mouvante dont nos rêves sont faits. Un jeu de qui perd gagne. Ce qu'on perd : la raison. Ce qu'on gagne : la sensation.

Dans une immense chambre noire où le spectateur est invité à se lover, le dispositif est fait de plusieurs écrans qui par un discret mouvement alternatif descendent des cintres et y remontent. Ce qu'on y voit : quelques chiens ; des humains assoupis ; un homme qui explore une caverne ; des pourceaux éventrant des sacs poubelle ; un crayonné de personnages ; des aperçus d'une métropole asiatique. Ce sont des éclats de vies qui sont des fragments de souvenirs. Du déjà-vu pour qui est familier des films de Weerasethakul. A une différence près, considérable. La mécanique des écrans induit un effet fluide de diffraction qui ne vient pas de l'image mais est produite à sa périphérie. Ce n'est plus la salle obscure qui génère le cinéma-lumière mais la luminescence des images qui invente de nouveaux clairs-obscurs.

A l'aune de ce screen qui n'arrête pas de splitter, on ne sait plus parfois où donner de la tête, mais c'est la tête qui donne quand elle sélectionne un détail. Par exemple, sur la rive du fleuve Mékong, un quidam qui, au passage d'un ferry, darde ses passagers d'un rayon de soleil reflété par un miroir de poche. Un signal, un message, une menace ? Sûrement tout à la fois.

C'est cette polysémie qu'on expérimente à une intensité supérieure lorsque, dans la *room*, la *fever* monte d'un cran. Les écrans s'éteignent et un rideau noir s'ouvre sur les gradins d'une salle de théâtre. La représentation mise à nu par ses spectateurs même ? On craint les sabots usés de la distanciation. Fausse alerte. Tel un Brecht psychédélique, Weerasethakul creuse l'éloignement d'une abstraction qui nous rapproche encore plus. Ce n'est plus nous qui rêvons, c'est le dispositif qui se met à rêver de nous.

Rarement on aura ressenti à ce point que l'imagination de l'image est tout autant sur l'écran que dans ce qui la diffuse, le bien nommé projecteur et son faisceau intermédiaire où gigote la poussière. Dans une salle de cinéma, cette pluie d'atomes nous passe littéralement au-dessus de la tête. Ici, elle nous fait face, nous englobe, nous éblouit, nous contamine. Surgies d'un vortex primitif, dissipées dans un brouillard vaporeux, mille lucioles viennent à nous, nous caressent, nous aiment, nous pénètrent, partenaires particuliers d'une ronde de nuit éphémère, danseurs d'une discothèque détraquée, night-clubbers à la façon d'Iggy Pop – *"We walk like a ghost"*. L'expérience est parfois inquiétante, le cauchemar étant l'autre nom du rêve. Que nous dit *Fever Room*, magnifique poésie des limbes ? Que ce qui fait la nuit en nous, fait aussi les étoiles. **Gérard Lefort**

"JOYEUSEMENT LUDIQUE ET SUBVERSIVEMENT TRASH"
★★★★ STUDIO CINÉ LIVE

"FURIEUSEMENT DRÔLE ET ACÉRÉ"
LES INROCKS

"HILARANT. À CONSOMMER SANS MODÉRATION !"
ÉCRAN LARGE

Un héros va se dresser



SAUSAGE PARTY

LA VIE PRIVÉE DES ALIMENTS

COLUMBIA PICTURES ET ANNAPURNA PICTURES PRESENTENT UNE PRODUCTION POINT GREY "SAUSAGE PARTY" MICHAEL CERA JAMES FRANCO SALMA HAYEK JONAH HILL DANNY McBRIDE EDWARD NORTON SETH ROGEN PAUL RUDD KRISTEN WIIG SUPERVISION DE LA MUSIQUE GABE HILFER MUSIQUE DE ALAN MENKEN & CHRISTOPHER LENNERTZ MONTAGE KEVIN PAVLOVIC SUPERVISION DES EFFETS VISUELS BERT VAN BRANDE CO-PRODUCTIONS PILAR FLYNN ALEXANDRIA McATEE JILLIAN LONGNECKER PRODUCTEURS EXÉCUTIFS JONAH HILL JAMES WEAVER ARIEL SHAFFIR KYLE HUNTER DAVID DISTENFELD PRODUIT PAR MEGAN ELLISON SETH ROGEN EVAN GOLDBERG CONRAD VERNON HISTOIRE DE SETH ROGEN EVAN GOLDBERG JONAH HILL SCÉNARIO DE KYLE HUNTER ARIEL SHAFFIR SETH ROGEN EVAN GOLDBERG

ANNAPURNA POINT GREY Bande originale disponible chez Madison Gate Records/Sony Music Masterworks RÉALISÉ PAR CONRAD VERNON & GREG TIERNAN #SausageParty SONY COLUMBIA PICTURES

INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS

AU CINÉMA LE 30 NOVEMBRE

PUREBREAK brain les inRocKuptibles





Colleen Hayes/FX

Mikey Madison et Pamela Adlon

mère en solitaire

Parfaite série d'automne sur une mère célibataire, **Better Things**, créée par Pamela Adlon (vue dans *Louie*), est à la fois narquoise et mélancolique.

La profusion de nouvelles séries, chaque semaine plus déroutante – mais laissez-nous dormir ! –, possède un vrai avantage. Elle incite à passer une tête en dehors des chemins balisés par tous les *Walking Dead* de la Terre. Car les petites choses fragiles existent aussi et sont dignes d'être remarquées. En ce moment, bonne nouvelle, elles pullulent, de *High Maintenance* à *Easy* en passant par *Atlanta*. Ces séries marchent sur un fil, se concentrent sur un micromonde fictionnel souvent local et domestique, sans user et abuser des stratagèmes narratifs délirants parfois associés au genre. Il existe un mot pour qualifier ces récits peu événementiels au sens classique du terme : la chronique.

La chronique fait peur aux chaînes, surtout en France. Pourtant, quand elle est à la fois douce, agitée, amusante et pertinente comme dans *Better Things*, elle peut se révéler plus envoûtante que *Game of Thrones*. *Better Things* est apparue au mois de septembre sur la chaîne américaine FX et vient de boucler sa première saison. Elle raconte la vie quotidienne de Sam Fox, actrice hollywoodienne non starisée, mère célibataire de trois filles. Un genre d'autoportrait pour sa cocréatrice et actrice principale, Pamela Adlon, 50 ans, qui travaille à Los Angeles depuis ses 12 ans et s'est fait un nom assez tardivement auprès des sériephiles. Scénariste et voix sur *King of the Hill* (1997-2010), elle a montré son minois dans *Californication* (2007-2014) puis *Louie*, la grande série de Louis C.K. – lequel est devenu son premier compère créatif.

Les deux amis travaillent ensemble depuis *Lucky Louie*, éphémère sitcom de Louis C.K. annulée par HBO en 2006 après une saison. On retrouve dans *Better Things* leur touche spécifique d'observation amusée et cruelle du quotidien et de ce que veut dire commencer à vieillir dans nos sociétés. Comme dans *Louie*, on peut passer ici la moitié d'un épisode sur un détail avant d'accélérer furieusement. Mais *Better Things* est bien une série de Pamela Adlon.

Dans une interview à l'excellent site américain Vulture, la créatrice a confirmé l'écart assez mince entre son expérience personnelle et le monde décrit par la série. *"La maternité a souvent à voir avec la culpabilité. Vous ne cessez de penser que vous n'êtes pas à la hauteur, qu'il faudrait faire mieux. Chaque fois qu'une personne l'ouvre sur cette question et raconte comment elle se débrouille avec ces questions, c'est important. Je ne suis pas la première à le faire, mais je sais qu'on me voit comme un élément de 'diversité' et comme 'le visage des femmes'. Je n'ai pas eu l'intention de faire une série féministe mais le portrait d'une famille. Que le personnage soit une mère célibataire représente évidemment un élément essentiel."*

en sourdine, Better Things laisse un goût de tristesse qui ne s'éclipse pas. On en redemande discrètement, avec une petite boule au ventre

En dix épisodes, la première saison de *Better Things* crée un attachement profond. Tour à tour joueuse et lasse, Pamela Adlon y fait preuve d'une étrangeté et d'un humour imparables, pour décrire la difficulté de vivre dans un monde bizarre pour ceux qui n'ont pas l'argent et la beauté en bandoulière. Cette vie pleine de bruit et de fureur, en dehors de clous normés de la conjugalité, s'affiche aussi comme une existence férocement solitaire. Le sujet profond de la série se trouve là. En sourdine, *Better Things* laisse un goût de tristesse qui ne s'éclipse pas. On en redemande discrètement, avec une petite boule au ventre. C'était écrit. Une série au titre inspiré d'une chanson des Kinks, les rois de l'espoir mélancolique, ne pouvait pas nous laisser indifférent. **Olivier Joyard**

Better Things sur FX

agenda télé

The Crown (Netflix) A toutes fins utiles, rappelons que cette nouveauté très chère et très soignée sur la vie de la reine d'Angleterre évite à peu près tous les écueils de la série historique pataude. La première saison retrace les premières années du règne d'Elisabeth II.

The Affair (Canal+ Séries, le 21 à 3 h 30) Dans la nuit du dimanche au lundi, en live depuis les Etats-Unis, le premier épisode de la nouvelle saison de *The Affair* (la troisième) devrait satisfaire les fans hardcore pressés de connaître le sort du héros adultère et sacrificiel, actuellement en suspens.

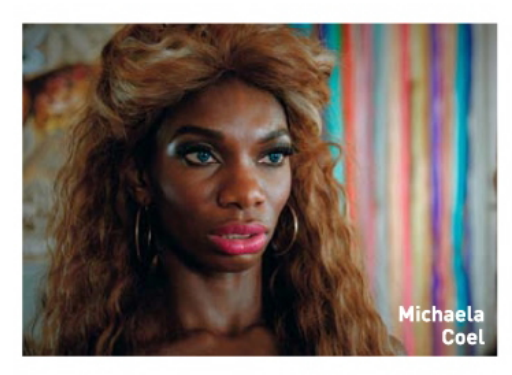
The Strain (Canal+ Séries, le 22 à 20 h 50) De manière assez discrète, la série initiée par Guillermo Del Toro trace sa route assez stupéfiante, inventant un monde où les vampires ne ressemblent pas tout à fait à l'idée que l'on pouvait s'en faire. Saison 3.

Chewing Gum colle à la peau

Cette dramédie atypique vient confirmer la bonne forme des comédies féminines anglaises.

Quelques mois avant la bombe *Fleabag* (série encore scandaleusement inédite en France), l'Angleterre offrait au monde une autre comédie dramatique féminine, que Netflix vient de rendre disponible. *Chewing Gum* est l'adaptation par Michaela Coel de son propre monologue théâtral, où la dramaturge et comédienne ultradouée se glisse dans la peau d'une jeune Londonienne encore vierge à 24 ans bien tassés.

Issue d'une famille noire très conservatrice, Tracey ne rêve que d'une chose : coucher, enfin coucher, et le plus vite possible. Manque de chance, non seulement son premier boyfriend score un 6 sur l'échelle de Kinsey (ce qui signifie qu'il est homosexuel), mais la jeune femme s'y prend mal pour exprimer son désir débordant auprès d'une nouvelle conquête.


Michaela Coel

Drôle, pimpante et d'une crudité rare dans l'usage de la parole (tout ce qui concerne le corps féminin est ici abordé de front), *Chewing Gum* conserve tout au long de ses six épisodes un fort niveau de gêne, parvenant à inventer un monde jamais vraiment vu à la télé.

Après la bataille, on s'interroge tout de même sur le fond. Au-delà de belles saillies poétiques et d'un plaidoyer pour la bizarrerie des outsiders qui sommeille en tout être, Michaela Coel ne parvient pas vraiment à libérer son personnage (et sa série) d'un certain dégoût du sexe – les scènes esquivent souvent la question… – tout en essayant d'exprimer le contraire. Puritanisme ou humour décalé ? La deuxième saison à venir nous éclairera probablement sur la question. **O. J.**

Chewing Gum sur Netflix

animal politique

Sous forme de livre-disque et de spectacle, **Florent Marchet** et **Arnaud Cathrine** signent le second tome de **Frère animal**, chronique aussi grinçante que brillante de la France d'aujourd'hui.



De gauche à droite : Nicolas Martel, Arnaud Cathrine, FlorentM archet et Valérie Leulliot

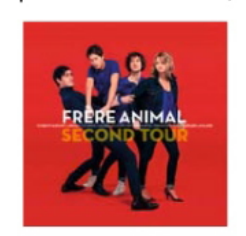
Pierre & Florent

En 2008, l'amitié fraternelle entre Arnaud Cathrine, romancier passionné de musique, et Florent Marchet, chanteur et compositeur épris de littérature, donne naissance à *Frère animal*, roman musical qui allie leurs immenses talents respectifs. Rejoints par deux complices de taille, Valérie Leulliot (Autour De Lucie) et Nicolas Martel (Las Ondas Marteles), ils transposent ensuite ce premier volume sur scène et ce spectacle tourne pendant trois ans. Le groupe raconte les aventures de Thibaut, antihéros d'une vingtaine d'années, dans une commune fictive de province – un prétexte narratif pour évoquer les dérives du monde du travail, la violence sociale et l'aliénation.

Huit ans plus tard, ces frères d'armes frappent à nouveau en plein cœur avec le deuxième tome, toujours publié en CD et en livre. Comme son titre l'indique, *Second tour* prend un virage politique qui tombe à pic, quelques mois avant la prochaine élection présidentielle. *"Notre moteur dans l'écriture, c'est d'être stimulés par des choses qui nous inquiètent, que ce soit d'un point de vue intime ou d'un point de vue plus large,* explique Florent Marchet. *On ne se voyait pas parler d'autre chose à ce moment-là. On a eu très envie d'écrire sur l'origine de notre inquiétude face au monde, face à la société, ce repli communautaire, cette montée des pensées réactionnaires."*

Fin 2014, ils se lancent dans un long travail de documentation pour chercher des réponses. Ils lisent Charlotte Rotman, Caroline Fourest, *Revenus du Front* ou encore la bio de Marine Le Pen. *"Une plongée dans la France rance,* résume Arnaud Cathrine. *On a décidé de s'exiler en plusieurs sessions pour écrire à huis clos. On a commencé le 6 janvier 2015 et le lendemain, il y a eu l'attentat à* Charlie. *C'était extrêmement étrange. On a compris qu'on ne pouvait écrire que là-dessus."* Florent Marchet : *"On sentait bien qu'une partie de la population était totalement exclue de la société, avec une colère mal comprise."* Le duo sonde ses propres troubles et expose les nôtres par la même occasion.

Au début de *Second tour*, Thibaut, le protagoniste incarné par Florent Marchet,



"on doit considérer les raisons de la fausse route"
Arnaud Cathrine

s'apprête à sortir de prison – il a incendié l'usine locale dans l'épisode précédent. Sa petite amie, interprétée avec finesse par Valérie Leulliot, ne l'a pas attendu. Son frère, porté par la voix touchante d'Arnaud Cathrine, a fait sa vie en se mariant avec un homme. La musique teintée de mélancolie est interrompue par le morceau *Bienvenue*, coup de sang sur l'incapacité à trouver un emploi, où Thibaut/Florent énumère sur un phrasé hip-hop toutes les entreprises qui ne veulent pas de lui.

Une main se tend à lui : celle d'un ami d'enfance qui lui propose de le pistonner dans l'entreprise de son père et de l'emmener à un meeting du Bloc national, parti fictif d'extrême droite dont il dirige l'antenne locale. Dans ce rôle, le comédien, danseur et musicien Nicolas Martel déploie un charisme impressionnant, en particulier sur scène. Ses interventions militantes donnent lieu à des parodies de l'extrémisme.

Pour contrebalancer les thématiques sombres du projet, l'ironie et la dérision sont les bienvenues. Certaines exagérations font sourire, mais on passe parfois du rire au malaise sur certains titres comme *Une chanson française*, avec son refrain enjoué qui chante une idéologie ignoble. La voix off de François Morel, narrateur parfait, apporte un second degré bienveillant. Dans un autre registre, Bernard Lavilliers rejoint le collectif pour une petite apparition, brève mais saisissante.

En explorant le parcours d'un homme qui fait fausse route, *Frère animal* aborde de front des sujets cruciaux, mais souvent délaissés dans la chanson française. Leur conscience politique ne se sépare jamais d'un sentiment plus fort qu'un discours moralisateur, devenu trop rare ces temps-ci : l'empathie. *"On doit considérer les raisons de la fausse route"*, déclare Arnaud Cathrine. Leur décryptage est aussi précieux sur scène que sur disque, dans un mélange de lumière crue et de délicatesse instrumentale. **Noémie Lecoq**

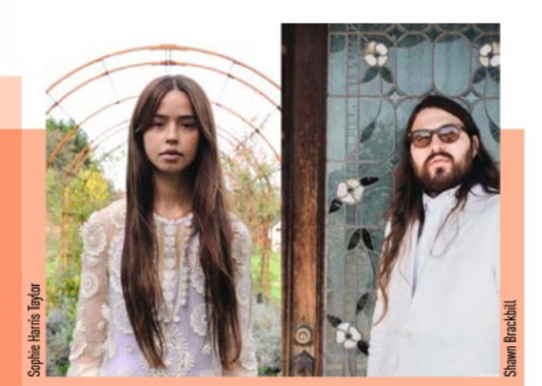
album *Frère animal – Second tour* ([PIAS])
concerts le 3 décembre au Haillan, du 12 au 15 décembre à Paris (Philharmonie), le 19 janvier à Cusset, le 12 mars à Vannes, le 19 à Nevers (festival Tandem), le 25 au Havre, le 30 à Dijon, le 31 à Fontaine, le 25 avril à Nantes

Futuro Pelo

Julie Oona

ça bouge chez Pain Surprises

La famille s'agrandit chez Pain Surprises. Le label parisien vient d'annoncer la signature de deux nouveaux projets, Futuro Pelo et Uto, dont les premiers ep ne devraient pas tarder. Ils rejoignent une team déjà classe (Jacques, Jabberwocky, Petit Prince, Basile di Manski, Grand Soleil) et promettent des tubes de rêve pour égayer la saison. Pour patienter, Uto et Futuro Pelo viennent de sortir, chacun, un remix du dernier single de Jacques, le brillant *Dans la radio*.



Sophie Harris Taylor

Shawn Brackbill

Flo Morrissey + Matthew E. White = <3

La belle équipe ! L'Anglaise et l'Américain s'apprêtent à sortir un album ensemble. Ils se sont rencontrés pendant l'été 2015 et, depuis, ils ont bricolé une série de reprises (Lou Reed, James Blake, The Velvet Underground, Frank Ocean…) enregistrées dans les studios de Matthew, installés à Richmond, en Virginie. Sortie prévue le 13 janvier.



Ricardo Almeida

Throes + The Shine

le Portugal à l'honneur

Tous les ans, le festival Eurosonic met en avant la nouvelle scène européenne à Groningue, aux Pays-Bas. Tous les ans également, un pays fait l'objet d'un focus particulier et, pour 2017, c'est le Portugal qui s'y colle. On y (re)découvrira ainsi Best Youth, Noiserv, Throes + The Shine, The Gift, First Breath After Coma, Papercutz… Pour le reste : des dizaines de noms, dont les Français MHD, Salut C'est Cool, Baptiste W. Hamon ou encore Camp Claude. Du 11 au 14 janvier.

Sons d'hiver fête cent ans de jazz en France

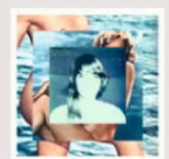
Il y a cent ans, le jazz débarquait en France par la mer avec une fanfare de soldats africains-américains. Cette genèse, le festival Sons d'hiver va la fêter bientôt. Et fêter aussi cent ans d'histoire du jazz, jusqu'à ses derniers rebondissements, avec une édition qui promet. On y verra notamment Wadada Leo Smith et Vijay Iyer Trio, Archie Shepp, James Blood Ulmer, Charles X, James Carter, Jacques Schwarz-Bart et beaucoup, beaucoup d'autres…
Du 13 janvier au 5 février dans le Val-de-Marne et à Paris.



Azealia Banks, ça va ?

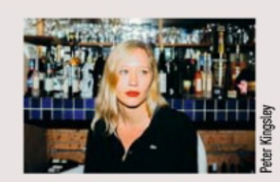
Alors que des artistes du monde entier se sont désolés de la victoire de Donald Trump à la présidentielle américaine, la rappeuse s'en est ouvertement réjouie. Dans un post Instagram, elle dit : *"I'm fucking proud as FUCK of you"* ("PUTAIN que je suis fière de vous"). Banks a justifié ces propos dans plusieurs posts Facebook, depuis supprimés. Dans ses derniers messages, elle reproche à Hillary Clinton sa condescendance de *"professeure blanche raciste"* envers les Noirs et voit dans la victoire de Trump la défaite des médias, qu'elle tient en horreur.

neuf



Calypso Valois

"Cette salope est belle comme le jour"… Le refrain du premier single de Calypso Valois, *Le Jour*, définit le mordant et le talent de cette jeune première, repérée au sein du duo de pop synthétique Cinema (avec Alexandre Chatelard). Fille d'Elli et Jacno, la brindille s'est nourrie du patrimoine familial de chanson française remis au goût du jour avec Yan Wagner à la production.

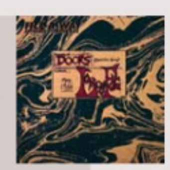


Peter Kingsley

Julia Jacklin

Avec son uniforme de sororité et ses balades sensibles, cette jeune Australienne de 25 ans résume à merveille les inquiétudes du passage à l'âge adulte. Empruntant la verve de Fiona Apple, un timbre flirtant avec la country et la grâce des mélodies de Father John Misty, son premier album *Don't Let The Kids Win* est un ouvrage indie brut et terriblement sincère.

vintage



The Doors

Avant leur premier album, les Doors ont occupé en 1966 la scène du London Fog, un bar de Sunset Strip à Los Angeles. Ces enregistrements historiques récemment exhumés – essentiellement des reprises de blues et quelques originaux – sortent en coffret CD + vinyle, prélude à une grande campagne de rééditions.

London Fog 1966 Coffret CD + 10 inch (Warner, le 9 décembre)



Elton John

Le vieux briscard Elton s'est associé avec la maison Burberry pour vendre exclusivement dans leurs boutiques un coffret limité à huit cents exemplaires contenant six de ses albums, d'*Elton John* (1970) à *Song from the West Coast* (2001). Le tout en vinyle, avec un design inspiré par la marque.

Elton John Burberry Box Set (disponible)

ÉDITION 15

FESTIVAL CULTURE BAR-BARS

PRÈS DE CHEZ VOUS

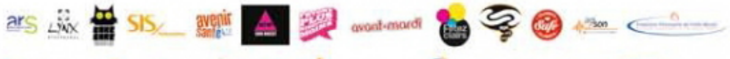
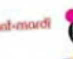
24-25-26 NOVEMBRE 2016

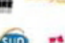
CONCERTS
SPECTACLES
EXPOS

WWW.BAR-BARS.COM

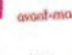
www.le7martien.fr















une tournée electro à travers la France

16 candidats / 1 jury de professionnels

Kenny Dope

Légende de la house, moitié du duo Masters At Work, producteur, remixeur, Kenny Dope jouera le 25 novembre au Zig Zag pour clôturer la finale de l'édition 2016 du Villa Schweppes BPM. Portrait d'un pilier de la musique électronique.

Kenny Dope fait partie de cette catégorie d'artistes qu'on ne présente plus. Nominé quatre fois aux Grammy Awards, responsable de remixes pour Daft Punk, Madonna ou encore Donna Summer, auteur de milliers de tracks, Kenny Dope Gonzalez secoue depuis bientôt trente ans la scène musicale internationale.
Né en 1970 à Brooklyn, Kenny Dope s'est très rapidement passionné pour la musique. Avec un premier petit boulot chez WNR Music, un disquaire, il se découvre digger. Une relation avec les disques qui lui réussit plutôt bien : il serait actuellement à la tête d'une collection dépassant les 50 000 vinyles. Rapidement, il monte avec un ami, Mike Delgado, des soirées dans son quartier, appelées Masters at Work, où il lui arrive régulièrement de passer les pépites qu'il trouve dans son travail. Lors de l'une de ses fêtes, il rencontre Todd Terry, qui s'apprête à changer sa vie.
Le jeune homme se consacre alors à corps perdu à la musique, épaulé par ce nouveau pygmalion.
Dans le tourbillon de la fin des années 80, il lance son premier groupe, KAOS.
Le premier album est produit par Dope et Terry. Todd Terry sort quant à lui des morceaux sous le titre de Masters At Work (MAW) et amplifie la résonance de ce nom, qui devient gage de qualité.
Dans la même énergie, Terry prête une boîte à rythmes à Kenny Dope, qui se lance dans la grande aventure de la production. Le jeune homme décide d'aller plus loin et, en 1990, s'associe officiellement avec un DJ originaire du Bronx, Little Louie Vega (que lui présente Todd Terry) pour monter un duo de producteurs. Leur relation s'avère extrêmement prolifique.
Trois ans plus tard, les deux hommes montent ainsi un autre projet, Nuyorican Soul. Toujours en train d'expérimenter, Kenny Dope, lors d'un festival, reste subjugué par les danseurs de jazz et invente le "broken beat", un genre musical dont il revendique la paternité et qui imprègne le premier album de Nuyorican Soul.
Durant les nineties, Little Louie Vega et Kenny Dope enchaînent les productions, les remixes. On les présente comme l'équipe la plus productive de la musique électronique de ces années-là, imaginant des sonorités et des beats qui sont depuis sans cesse repris. En fusionnant tous les genres, hip-hop, disco, house, ou musique latine, les deux hommes imposent une vraie signature musicale, tout en poursuivant des projets parallèles.
Producteur, remixeur mais aussi patron de label : le DJ américain jongle avec toutes ces casquettes.
Il gère le label Dopewax et ouvre au début des années 2000 une nouvelle écurie, Kay-Dee Records. Bien qu'il se soit lancé en solo en 1995 (son album sous le pseudonyme de The Bucketheads a d'ailleurs rencontré un énorme succès, avec *The Bomb!*), l'aventure MAW continue, tout comme ses labels, ses DJ sets et la production de nombreux titres et artistes. A l'image de producteurs brillants et passionnés, Kenny Dope semble insatiable, ainsi que sa soif de création et de musique.
Il clôturera en beauté l'édition 2016 du concours Villa Schweppes BPM.

une nuit à... Paris

un label Nowadays Records

Fondé en 2010 par deux des membres de La Fine Equipe, Nowadays Records était d'abord un label leur permettant de sortir leurs propres productions. Aujourd'hui, c'est l'un des fleurons des labels électroniques indépendants français. Et l'écurie de plus d'une vingtaine d'artistes, dont font notamment partie Fakear, Le Marquis ou Clément Bazin. Inspiré par la scène anglo-saxonne, Nowadays Records dévoile un nouveau visage de la French Touch dont on n'a pas fini d'entendre parler.



NOWADAYS RECORDS

un collectif Dure Vie

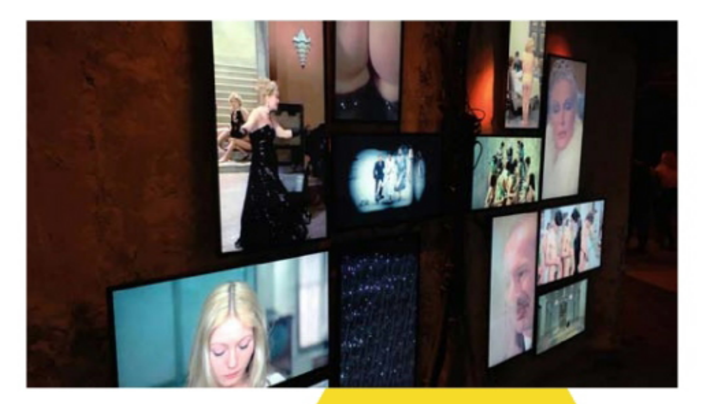
Web magazine, mais aussi organisateur d'événements à la Machine du Moulin Rouge, au Badaboum et au Djoon, le collectif parisien Dure Vie célèbre depuis bientôt quatre ans la musique électronique sous toutes ses formes. Mené par Mazen Nasri et Benjamin Charvet, Dure Vie fêtera d'ailleurs son anniversaire dans la mythique salle du Rex, le 4 février, avec un line-up qui reste pour le moment secret.



Berlin 2014 Dan Berlinique

une adresse le SALÒ

Non, ce n'est pas une insulte. Le SALÒ porte le nom du film de Pasolini, tiré de l'ouvrage du marquis de Sade. Ancien Social Club, le lieu possède pourtant une identité et une programmation radicalement différente. Axée autour des mouvements alternatifs, elle est confiée à des artistes de tous les horizons et pourra prendre différentes formes : DJ sets mais aussi concerts et performances. Du 17 au 19 novembre, le SALÒ accordera ainsi une carte blanche à Arielle Dombasle et Nicolas Ker, histoire de constater la couleur de leurs nuits...





une soirée la finale du Villa Schweppes BPM

C'est déjà la fin de l'édition 2016 du concours Villa Schweppes BPM. Pour terminer en beauté, retour à Paris pour une dernière soirée inoubliable où Silens affrontera Pantéone lors de la finale. Le 25 novembre, rendez-vous donc au Zig Zag avec Busy P, parrain cette année du concours, et la légende américaine de la house Kenny Dope. Une soirée où les deux DJ seront épaulés par MA/JI et KUB, gagnant de l'édition 2015 du concours. Une conclusion qui s'annonce épique.

plus d'infos sur **villaschweppes.com/bpm**
billetterie sur **digitick.com**





l'Africaine du futur

Soudanaise exilée à New York, l'envoûtante **Alsarah** croise les continents musicaux sur un album rétro-pop qui regarde toutefois vers l'avenir.

Etoile montante venue d'un autre continent et située au confluent de plusieurs cultures, Alsarah incarne à merveille la success story à l'américaine, tout en donnant une illustration vibrante du melting-pot new-yorkais. *"New York a beaucoup influé sur moi et ma musique, m'a aidée à m'affirmer en tant que personne et m'a aussi aidée à façonner ma musique, en célébrant mes racines,* confie-t-elle de sa voix emplie d'une douce détermination. *C'est une ville incroyablement stimulante. Je m'y sens vraiment chez moi."*

Confrontée très tôt au choc du déracinement, la jeune femme a dû accomplir un long chemin, jalonné d'épreuves, avant d'arriver à New York et d'y trouver une forme de libération. De son vrai nom Sarah Mohamed Abunama-Elgadi, elle est née en 1982 au Soudan, pays que ses parents – tous deux activistes des droits de l'homme – ont fui en 1989, suite au coup d'Etat militaire. Réfugiée au Yémen, la famille doit de nouveau s'exiler lorsque la guerre civile éclate là-bas en 1994. Elle émigre alors vers les Etats-Unis – plus précisément à Amherst, petite ville du Massachusetts, près de Boston.

Ainsi ballottée et chamboulée, la future Alsarah va nouer des liens d'étroite intimité avec la musique et développer une insatiable curiosité. *"J'étais très solitaire quand j'étais adolescente, la musique était alors ma compagne principale. J'en écoutais énormément, dans plein de styles différents : du jazz, de la pop égyptienne, de la musique de Bollywood, du blues..."*

Après avoir suivi des études d'ethnomusicologie, la jeune femme part s'installer à New York en 2004 avec l'intention d'y réaliser son rêve de faire de la musique. Elle commence à chanter (en arabe), notamment au sein du groupe Sound Of Tarab, en jonglant en parallèle avec divers petits boulots. Les choses se précisent en 2010 lorsqu'elle forme son propre groupe, Alsarah & The Nubatones, avec sa sœur Nahid (chœurs), Mawuena Kodjovi (basse), Haig Manoukian (oud) et Rami El-Aasser (percussions). Dès leur premier album, *Silt* (2014), ils déploient leur propre style, qu'ils qualifient eux-mêmes de *"rétro-pop est-africaine"*. Dominantes, les influences africaines et moyen-orientales se mêlent à des sonorités plus occidentales (jazz, soul et funk principalement) en un ensemble aussi chatoyant que grisant.

Arrive maintenant le deuxième album, *Manara*, conçu en novembre 2015 par le groupe – dans lequel Brandon Terzic a remplacé Haig Manoukian (mort en avril 2014, peu après la sortie du premier album) – à la faveur d'une retraite collective dans le petit village d'Asilah, au Maroc. *"Une expérience géniale, en mode old-school,* raconte Alsarah. *Vivre ensemble dans une maison au bord de la mer, faire la cuisine ensemble, pouvoir jouer de la musique toute la journée, tout ça nous a permis de nous consolider en tant que groupe et de franchir un nouveau palier sur le plan du processus créatif. J'ai vraiment le sentiment que le groupe a grandi avec cet album."*

Au long des quatorze morceaux que contient ce splendide *Manara*, Alsarah et ses partenaires semblent en effet creuser et singulariser encore davantage leur musique – une musique fortement imprégnée du passé mais profondément ancrée dans le présent et assurément promise à un bien bel avenir. **Jérôme Provençal**

"New York m'a aidée à m'affirmer en tant que personne et à façonner ma musique"

album Alsarah & The Nubatones *Manara* (Wonderwheel Recordings/Grounded Music)

King Creosote

Astronaut Meets Appleman Domino/Sony

Gorgée de crachin écossais et de rosée des champs, la pop miraculeuse d'un artisan discret.



Calum James Gordon

Malgré la surabondance de son répertoire, impossible de se lasser de King Creosote, songwriter écossais qui, depuis la fin des années 1990, œuvre au service d'une pop à la fois terrienne et raffinée. Derrière ce pseudo se cache un seul homme, Kenny Anderson, qui s'est illustré ces dernières années en collaborant avec Jon Hopkins.

Elevé dans une fratrie de musiciens (l'un de ses frères a fondé The Beta Band et The Aliens), King Creosote revient avec un nouvel album (le quarantième et des poussières) enregistré entre l'île de Mull, Glasgow et l'Irlande. On ajouterait bien à cette liste un quatrième lieu, le cosmos, pour ses références à l'espace (*Astronaut Meets Appleman*, *Betelgeuse*), mais surtout pour les rêveries interstellaires de cet album entre folk, psychédélisme, ambient et pop symphonique.

L'envoûtement démarre dès le tout premier morceau, le magistral *You Just Want*, où son chant tourmenté rejoint un soupir féminin sur des bourrasques de cordes, pendant plus de sept minutes de grâce. Sur *Peter Rabbit Tea*, il tisse des orchestrations éblouissantes qui accompagnent les gazouillis de son bébé, pour enchaîner sur l'enivré *Love Life*, démontrant au passage qu'il sait aussi composer des refrains exaltés, avec un accent écossais délicieusement prononcé.

Avec une facilité déconcertante, il trouve l'équilibre parfait entre folklore et technologie, entre solennité et malice, entre épure et richesse instrumentale (harpe, violon, guitare, cornemuse, violoncelle). Nouveau joyau ajouté à sa couronne déjà bien garnie, *Astronaut Meets Appleman* donne un aperçu vertigineux des capacités de cet artisan en majesté.

Noémie Lecoq

concert le 5 décembre à Paris (Pop-Up du Label)



various artists

Les 50 ans de Saravah Saravah/Socadisc

Une génération d'héritiers revisite le catalogue du plus libre des labels indépendants français.

En 1965, Pierre Barouh, Francis Lai et Claude Lelouch créent Les Editions Saravah car personne d'autre n'a voulu des chansons d'un film en tournage, *Un homme et une femme*. Un an et une Palme d'or plus tard, la manne apportée par les mondialement célèbres "chabada" offre l'opportunité à Barouh d'investir dans la production musicale à travers Saravah, le label, ainsi nommé d'après la *Samba Saravah* (de Vinicius de Moraes et Baden Powell) que *"le Français le plus Brésilien de France"* a chantée dans le film.

Cinquante ans plus tard, on ne compte plus les héritiers de "l'esprit Saravah", maison ouverte aux quatre vents et aux cinq continents, qui aura fait éclore ou accompagné des artistes aussi singuliers que Brigitte Fontaine & Areski, Jacques Higelin, David McNeil, Pierre Akendengue, Dick Annegarn ou Steve Lacy.

Fidèle à sa nature nonchalante, à son slogan de couleuvre *("Les Rois du slow-bizz")* et à sa devise procrastinatrice *("Il y a des années où l'on a envie de ne rien faire")*, Saravah s'est préservé de l'usure, produisant peu mais bien (Fred Poulet, Séverin) ces dernières années, et il aura fallu qu'un chiffre rond vienne donc le tirer de sa sieste.

Plus sage et moins perché que les enregistrements originels, question d'époque, ce "Barouh d'honneur" a le mérite de remettre en lumière des chefs-d'œuvre hors pistes de la chanson française (la plupart signés Fontaine, Areski et Higelin) comme *Le Goudron*, *C'est normal* (poilants François Morel et Yolande Moreau), *Cet enfant que je t'avais fait* ou l'insurpassable *Dommage que tu sois mort*. On y retrouve aussi des classiques du taulier baroudeur lui-même, écrits avec Francis Lai *(La Bicyclette)* ou Jean-Claude Vannier *(Décroche-moi la Terre)*, lesquels brillent d'un éclat nouveau à travers ces jeunes voix souvent majestueuses.

On aurait bien aimé que Mathieu Boogaerts, Arlt ou Vincent Delerm, pour ne citer qu'eux, soient conviés à souffler des bougies aux côtés des Bertrand Belin, Jeanne Cherhal, Bastien Lallemant, Albin de la Simone ou Camélia Jordana, mais peu importe, ça laisse de la marge pour les 100 ans. **Christophe Conte**

concert hommage le 20 novembre à Paris (Trianon)

ep

Camp Claude

Hero Believe Recordings/Artisan(s) Publishing

Après son premier album, le trio passe la seconde avec un nouvel ep cool.



Ced Jereb

Elle nous avait habitués à des ballades vaporeuses, empreintes d'une sensualité imposée par sa voix suave. Diane Sagnier, toujours accompagnée de sa bande, s'aventure cette fois-ci dans un registre différent. Avec des sonorités beaucoup plus brutes, le groupe n'hésite pas à sortir les griffes pour un nouvel ep qui charme désormais d'une tout autre manière. Entre guitares saccadées et hurlements déchaînés – *Do It* agit en parfait hymne électrique et énervé tandis que *Zombie Holiday* incarne la parfaite BO pour un road-trip ensoleillé –, Camp Claude ajoute une nouvelle corde à son arc en se tournant vers un univers plus incisif qui lui va à merveille, sans jamais tomber dans l'excessif ou renier son (jeune) passé. **Ana Benabs**



■ dès cette semaine ■ nouvelles locations ■ en location
retrouvez plus de dates de concerts sur inRocKsLive.com

Adam Naas
18/11 Lille, 20/11 Paris, Cigale

Agnes Obel
22/11 Paris, Casino de Paris

Archive
17/11 Reims, 29/11 Paris, Salle Pleyel

Bagarre
18/11 Lille

Civil Civic
16/11 Strasbourg

Cléa Vincent
6/12 Paris, Maroquinerie

Cocoon
16/11 Lille, 23/11 Biarritz, 24/11 Toulouse

Crystal Castles
2/12 Paris, Elysée Montmartre, 3/12 Bordeaux

The Cure
17/11 Lyon, 18/11 Montpellier

Eddy De Pretto
18/11 Lille, 24/11 Toulouse, 30/11 Paris, Trois Baudets

Les inRocKs Festival
du 17 au 22/11 à Paris, Tourcoing, Bordeaux et Nantes, avec Jagwar Ma, Lescop, Cassius, Tinariwen, Lost Under Heaven, Paradis, Her, Liss, Rat Boy, Juliette Armanet, Palace, Lewis Del Mar, Parcels, Dune, Adam Naas, Seratones, Shock Machine, Kiasmos, Let's Eat Grandma, A Giant Dog, Goat Girl…

Nouvelles Voix en Beaujolais festival
jusqu'au 20/11 à Villefranche-sur-Saône, avec Tim Dup, Fishbach, Grand Blanc, Ala.ni, Last Train, Naive New Beaters…

Flavien Berger
24/11 Paris, Gaîté Lyrique

Grand Blanc
10/12 Paris, Gaîté Lyrique

La Femme
18/11 Bruxelles, 24/11 Grenoble, 25/11 Montpellier, 26/11 Toulon

Lescop
18/11 Paris, Cigale 24/11 Rennes

Mesparrow
26/11 Tours, 2/12 Orléans

Nicolas Jaar
26/11 Strasbourg, 28/11 Lille, 30/11 Paris, Trianon

Pantha Du Prince
24/11 Paris, Gaîté Lyrique

Part-Time Friends
17/11 Paris, Flèche d'Or

Polo & Pan
26/11 Paris, Grand Rivage

Poni Hoax
2/2 Rennes, 10/2 Strasbourg

Preoccupations
19/11 Paris, Trabendo

Romain Humeau
23/11 Paris Elysée Montmartre

Rover
7/12 Saint-Nazaire

Ry X
28/11 Tourcoing, 1/12 Feyzin, 2/12 Paris, Trabendo

Sampha
25/11 Paris, Café de la Danse

Shura
17/11 Paris, Point Ephémère

Vincent Delerm
17/11 Evron, 18/11 Versailles, 19/11 Marciac, 28, 29 et 30/11 Paris, Cigale, 8/12 Limoges, 14/12 Bordeaux, 15/12 Toulouse, 16/12 Six-Fours-les-Plages

Weval + Jumo
8/12 Paris, Badaboum

Wilco
16/11 Paris, Casino

aftershow


Björk

Santiago Felipe

Iceland Airwaves Music Festival

du 2 au 6 novembre à Reykjavík

Tête d'affiche incontestable de l'édition 2016, Björk présentait à domicile les transformations de *Vulnicura*, un disque sorti en 2015, aujourd'hui complété par l'expo immersive *Björk Digital* et les somptueux concerts philharmoniques qui l'accompagnent dans le monde entier. En tête à tête avec la chanteuse sur une plage islandaise, aspiré à l'intérieur de sa bouche ou confronté à une interprétation surnaturelle de son corps, le visiteur de l'expo se retrouve invité au plus près de Björk et de son désir d'abstraction. En plus de redéfinir et de prolonger la notion d'album, Björk assouvit son fantasme ultime en devenant l'objet principal de son œuvre. Le concert assorti à l'expo confirme que son charisme holographique reste intact, à équidistance de Madame Butterfly, de Kate Bush et de votre tante suffisamment fêlée pour continuer à s'habiller comme si elle était la princesse de sa vie. D'abord rouge et conquérante pour interpréter l'essentiel de l'album, Björk s'est réincarnée bleue et placide pour enchaîner avec un best-of de sa décennie dorée. Occasion inestimable d'entendre *Aurora*, *I've Seen It All*, *Jóga*, *Pluto* et le classique *Bachelorette* en version symphonique. Dominé par l'incroyable double performance de Björk, le festival a aussi marqué les esprits par la surprenante vitalité de la scène locale. Du cloud rap du jeune Aron Can au metal progressif des impressionnants GlerAkur, l'Islande réserve de nombreux territoires insoupçonnés. A explorer en profondeur sur le site des *Inrocks*. **Azzedine Fall**

livres

american horror story

La grande **Shirley Jackson** aurait eu 100 ans cette année. L'occasion de redécouvrir la reine de l'épouvante avec une nouvelle réédition de *La Maison hantée*, un thriller psychologique tout en finesse et virtuosité.



La Maison du diable de Robert Wise (1963)/MGM

En décembre, on fêtera le centenaire de la naissance de Shirley Jackson. Enfin, quand je dis "on", je pense plutôt à un club très réduit : n'appartenant pas au rayon littéraire dit "noble", Jackson n'aura certainement pas droit à une farandole de commémorations. Pourtant, aux Etats-Unis, elle reste la reine incontestable du roman d'épouvante, et ce depuis la publication de sa première nouvelle, *"La Loterie"*, dans le *New Yorker* en 1948. Auteur prolifique de nouvelles et de six romans, Shirley Jackson a dédié sa vie aux livres et aux enfants. Avec son mari, le critique littéraire Stanley Edgar Hyman, elle en aura quatre – et, paraît-il, cent mille livres dans sa bibliothèque.

La Maison hantée (1959) est un petit chef-d'œuvre, et pour Stephen King, l'un des romans fantastiques les plus importants du XXe siècle. Adapté au cinéma en 1963 par Robert Wise, *The Haunting of Hill House* posait les bases d'un genre, celui des *ghost stories*, et a influencé un autre auteur néogothique, Richard Matheson, qui signera sur le même modèle, près de dix ans plus tard, *La Maison des damnés*.

Soit quatre personnages réunis dans une maison maléfique, Hill House, pour en étudier les manifestations surnaturelles. John Montague, un anthropologue spécialisé dans les phénomènes paranormaux, s'entoure de deux jeunes femmes qu'il ne connaît pas, mais qui ont été liées à des événements étranges : la belle et délurée Theodora, qui serait médium, et son contraire, la timide Eleanor, qui aurait déclenché pendant son enfance un "poltergeist" sous la forme de jets de pierres. Se joindra à eux un invité imposé, Luke, le neveu de la vieille propriétaire de Hill House, un play-boy séduisant et désinvolte, autant dire le seul véritable loup dans la bergerie (mais on y reviendra).

Ajoutez deux domestiques parfaitement sinistres qui rentrent au village à la nuit tombée, nombre de morts atroces survenues dans cette maison construite quatre-vingts ans plus tôt, un écran d'air glacé devant la porte de la nurserie, une force obscure qui tente d'enfoncer celles des chambres au milieu de la nuit, et vous obtenez ce qui deviendra le cahier des charges pour tous les romans et films d'épouvante à venir.

Jackson nous décrit les faits de deux façons : dans les pensées d'Eleanor, et à l'extérieur – et c'est ce tour de force narratif, génial de virtuosité, qui va faire de *La Maison hantée* une œuvre véritablement littéraire, à la noirceur beaucoup plus psychologique et existentielle que seulement fantastique.

Dès l'ouverture, les premières lignes sèment le doute : *"Aucun organisme vivant ne peut demeurer sain dans un état de réalité absolue. Même les alouettes et les sauterelles rêvent, semble-t-il."* Les manifestations terrifiantes qui surviendront sont-elles vraiment l'œuvre de fantômes ? Pendant que la maison se dérègle, le mental d'Eleanor se détraque. Déjà perturbée, la jeune femme a vécu écrasée par les autres : sa mère malade, d'abord, dont elle s'est occupée pendant



une œuvre véritablement littéraire, à la noirceur beaucoup plus psychologique et existentielle que seulement fantastique

dix ans et qui vient de mourir ; mais aussi sa sœur et son mari, chez qui elle vit. Répondre à l'invitation du Dr Montague représente une libération pour cette fille inhibée qui va peu à peu se sentir chez elle à Hill House, en somme y renaître, mais dans un paradoxe : plus elle se fond à l'atmosphère de la maison, plus elle va se muer en pur esprit, au risque de finir par la hanter. Les dernières pages, où elle court dans les couloirs et tambourine elle-même aux portes des autres, comme l'avait fait un "esprit" quelques nuits plus tôt, sont magnifiques. Elles posent aussi une question : et si c'était elle qui, depuis le début, provoquait ces manifestations ?

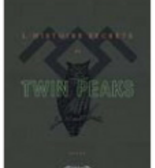
D'autant que le désir s'en mêle. Les pensées de la jeune femme, troublée par le jeune homme, jalouse de Théodora, sont passées de la douceur à la haine, de la gentillesse à la peur de se confronter à son désir, soit au risque éventuel d'être rejetée. C'est d'ailleurs fou comme tout semble se jouer autour des portes dans *La Maison hantée* : portes que nos héros tentent de garder ouvertes mais qui se referment mystérieusement, portes qu'on tente d'ouvrir mais qui résistent, portes protégées par un écran de "frigidité". Pas besoin de ressusciter Freud pour y voir le symbole d'une terreur à être pénétrée. Au final, ce n'est plus Eleanor qui se confond au décor de la maison, c'est celle-ci qui prend la forme de son univers mental : un mental torturé, morbide, projeté tout autour d'elle. La maison hantée, chez Shirley Jackson, est un organisme aussi vivant qu'un cerveau étranger, où nous serions enfermés pendant quelque 250 pages, sans cesse confrontés à un sentiment d'inquiètante étrangeté, conséquence du retour de ce qui aurait dû rester enterré : les morts ou le refoulé.

Les esprits dérangés, les glissements du réel dans l'hallucination, Shirley Jackson en avait eu sa part. Elle-même fut victime d'épisodes psychotiques. Gavée de médicaments et de cigarettes, elle est morte en 1965, à l'âge de 48 ans.
Nelly Kaprièlian

La Maison hantée (Rivages/Noir), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Mols et révisé par Fabienne Duvigneau, 250 pages, 8,20 €







welcome back to Twin Peaks

Dans un roman épistolaire élargissant à l'infini l'horizon de la série de David Lynch, son coscénariste Mark Frost réconcilie teasing, doux délire et poésie.

En termes de perversité, nul cliffhanger ne saurait égaler celui-ci. Un soir de juin 1991, l'Amérique sériephile s'étrangle. Quand, juste avant le générique de fin de l'ultime épisode de *Twin Peaks*, l'agent spécial Dale Cooper découvre dans son miroir le faciès de Bob – soit de l'incarnation grimaçante du mal –, l'incrédulité le dispute à la consternation. Puis, en l'absence d'épitaphe officielle, les théories naissent, croissent et alimentent un culte dont la longévité finit par convaincre David Lynch de revisiter sa bourgade préférée. Un quart de siècle après avoir révolutionné l'univers des fictions télévisées, *Twin Peaks* s'apprête à retrouver au printemps prochain les écrans. Dès l'annonce de cette résurrection, le coscénariste Mark Frost promettait de révéler l'histoire secrète de la ville dans un livre, qui paraît aujourd'hui.

Avec son premier roman – *La Liste des sept*, thriller victorien se concluant sur les naissances simultanées de Sherlock Holmes et Adolf Hitler –, Frost avait en 1993 comblé les amateurs de complots, de génies du crime et de courses-poursuites à travers le British Museum. Vingt-trois ans plus tard, sa verve feuilletonesque reste intacte. Afin d'entretenir le fétichisme des fans sans rien dévoiler des orientations futures de la série, *L'Histoire secrète de Twin Peaks* prend pour point de départ une enquête policière et a en ligne de mire l'hyperespace.

Chargée par son supérieur Gordon Cole – qu'incarnait dans les premières saisons Lynch himself – d'analyser une masse de documents réunie à Twin Peaks par un mystérieux archiviste, une jeune recrue du FBI découvre au fil des grimoires deux siècles d'histoire clandestine des Etats-Unis, entrevoyant au passage la dimension occulte de l'exploration du nord-ouest américain par Lewis et Clark et les ressorts cachés du scandale du Watergate. Quand les extraterrestres, le mage luciférien Aleister Crowley et l'inventeur de la scientologie s'en mêlent, le subséquent écheveau d'hypothèses suggère un épisode des *X-Files* halluciné par un Thomas Pynchon en plein trip.

De toutes les drogues consommées ici – à la suite d'une équipée lysergique, le Dr Jacoby signe un traité de psychologie aborigène, aussitôt salué par les gourous psychédéliques Timothy Leary et Jerry Garcia –, les plus euphorisantes restent toutefois l'odeur du *damn good coffee* servi au Double R Diner, le chant du vent à la cime des sapins et le cri de hiboux venus d'on ne sait où.

Grâce à une iconographie d'une rare somptuosité, les marottes et l'univers visuel de Lynch irriguent en permanence l'imaginaire romanesque de Frost. A la frontière – poreuse – entre effroi et féerie, *L'Histoire secrète de Twin Peaks* propose une formidable invitation au rêve. Bien que les énigmes semées dans l'épisode final de la série restent pour l'essentiel intactes (les amoureux d'Audrey Horne apprendront uniquement que leur croqueuse de cerises favorite a survécu à l'explosion de la banque), le mystère entourant le devenir de l'agent Cooper – dont le dossier est classé *"plusieurs niveaux au-dessus de top secret"* – devient source de fascination autant que de frustration. Entre les mains de Lynch et Frost, le teasing accède au statut d'art majeur. **Bruno Juffin**

à la frontière – poreuse – entre effroi et féerie, une formidable invitation au rêve

L'Histoire secrète de Twin Peaks (Michel Lafon), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Eric Betsch, 360 pages, 24,95 €

polar et la manière

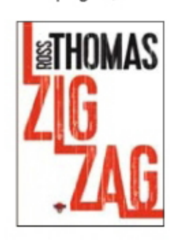
Trente-huit ans après sa publication américaine, les éditions Sonatine exhument *Zigzag*, le polar vintage de Ross Thomas. Un bijou d'humour noir, de cool californien et de charmes seventies.

Chinaman's chance" est une expression d'argot américain qui signifie "pas l'ombre d'une chance". C'est aussi le titre original de ce polar savamment rétro signé Ross Thomas. Un classique du genre publié en 1978 et enfin traduit. *"Chinaman's chance"*, c'est surtout la probabilité de réussite du "coup du pélican", une escroquerie fumeuse orchestrée par Artie Wu et Quincy Durant, Tic et Tac de l'arnaque et héros récurrents des romans de Thomas. Leur plan : trouver un pélican mort ; le déposer sur la plage californienne où le millionnaire Rendall Piers promène ses six lévriers chaque matin ; feindre de se fouler la cheville en trébuchant sur le piscivore défunt au passage du richissime dandy ; sympathiser avec celui-ci puis subrepticement lui proposer un café et la carte d'un trésor factice à deux millions de dollars. Ce que n'avaient pas prévu les deux compères, c'était de se retrouver ensuite embourbés dans une sombre affaire de disparition de starlette et de meurtre politicard.

Mort en 1995 avec trente ans de carrière et vingt-cinq enquêtes au compteur, Ross Thomas était surnommé par Stephen King *"le Jane Austen du roman d'espionnage politique"*. Sûrement pour sa science des répliques qui claquent, son ironie critique et son goût de l'intrigue à tiroirs dans les arcanes du pouvoir. Sans doute aussi pour son chic des personnages chocs. Car tout en souplesse, Thomas se réapproprie ici les archétypes du genre et mixe le cool californien et le hardboiled chandlerien pour composer une galerie de héros qui ne jureraient pas dans un vieux Tarantino.

Après le duo de complices gouailleurs, on retrouve bien sûr la femme fatale à tendance nymphomane, le mafieux classieux qui lit Rilke, le flic à la moralité fluctuante, l'ancien marine désabusé et musclé, des vedettes à paillettes et même une Mustang décapotable de 1965. Avec tout ça, il y avait une chance de Chinois pour qu'on ne s'éclate pas.
Léonard Billot

Zigzag (Sonatine), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrick Raynal, 480 pages, 14 €





Gun Crazy de Joseph H. Lewis (1950)/King Brothers Productions





auprès de mon arbre

Après son récent *Capitaine Mulet*, **Sophie Guerrive** revient avec *Tulipe*, une fable philosophique vivifiante, plaidoyer sensible pour l'ouverture d'esprit et le libre arbitre.

Tulipe, un ours casanier toujours affalé contre son arbre, paresse la truffe au vent, entouré par sa troupe d'amis – taupe, oiseaux, serpents, pangolin, caillou… Tout ce petit monde vit dans une paisible harmonie, sans ennemi, mais seul Tulipe semble se satisfaire de son modeste bien-être. En effet, ses compagnons sont en proie à toutes sortes de tourments : un des serpents est hyperactif, le caillou, dépressif, s'ennuie, le pangolin a du mal à s'accepter… Au fil des saynètes, ces habitants de la nature s'interrogent les uns les autres sur la solitude, la liberté, l'amour, le passage du temps, notre place dans l'univers…

Sophie Guerrive, déjà auteur cette année du fantaisiste *Capitaine Mulet*, revient avec une percutante petite fable philosophique. Avec son ours paisible en guise de héros, son dessin très simple, ses décors minimalistes et sa poésie concise, *Tulipe* rappelle immanquablement *L'Ours Barnabé* de Philippe Coudray, mais un *Ours Barnabé* pour adultes, questionnant impitoyablement le sens de l'existence et remettant en cause les principes de la vie moderne. Mêlant absurde, réflexions pince-sans-rire, jeu avec les codes de la BD, sous-entendus, l'auteur jongle avec plusieurs niveaux de lecture et d'humour. Sous leur apparente naïveté, les textes sont mordants et incitent en filigrane à profiter du moment présent.

Eloge de la réflexion, de la lenteur, du respect de l'autre, *Tulipe* est aussi un plaidoyer pour l'ouverture d'esprit et le libre arbitre, un appel à relativiser, à refuser de suivre les masses. Jamais niais, et beaucoup plus subversif qu'il en a l'air, cet album antistress délivre un discours bienvenu à contre-courant de l'agitation du monde moderne, de la mentalité de winner.

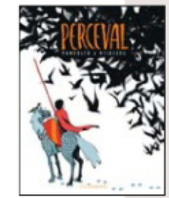
Encouragement au doute et à l'amour de son prochain, *Tulipe* pourrait se résumer à cette jolie phrase de l'astronome Carl Sagan, lui aussi chantre du scepticisme : *"Pour les petites créatures que nous sommes, l'immensité n'est supportable que par l'amour."* **Anne-Claire Norot**

Tulipe (Editions 2024), 160 pages, 15 €

Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg

Perceval

Le Lombard, 184 pages, 19,99 €



Les aventures de Perceval, jeune chevalier arthurien sur le chemin de sa vie adulte.

Déjà auteurs, entre autres, de la belle adaptation du roman d'Albertine Sarrazin *L'Astragale*, Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg s'attaquent ici à la légende arthurienne. Perceval, jeune garçon au visage toujours sombre, est tiraillé entre les principes de la chevalerie, qu'il n'a pas très bien assimilés, et une volonté de bagarre et de gloire. Sans cesse mis à l'épreuve, il s'égarera en chemin, avant de faire une rencontre déterminante. Fidèles aux grandes lignes de *Perceval ou le conte du Graal*, de Chrétien de Troyes, les auteurs s'attachent à montrer le difficile passage à l'âge adulte du héros, insistant sur ses erreurs, ses interrogations et ses doutes derrière son apparente détermination à se comporter en chevalier. A l'aide d'un dessin aux couleurs vives, onirique et moderne, jouant avec l'iconographie du Moyen Age sans jamais verser dans la fantasy, et de dialogues écrits dans un français courtois mais sans affectation, Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg font une relecture particulièrement dynamique de ce récit initiatique. **A.-C. N.**



scènes



voyageurs du temps

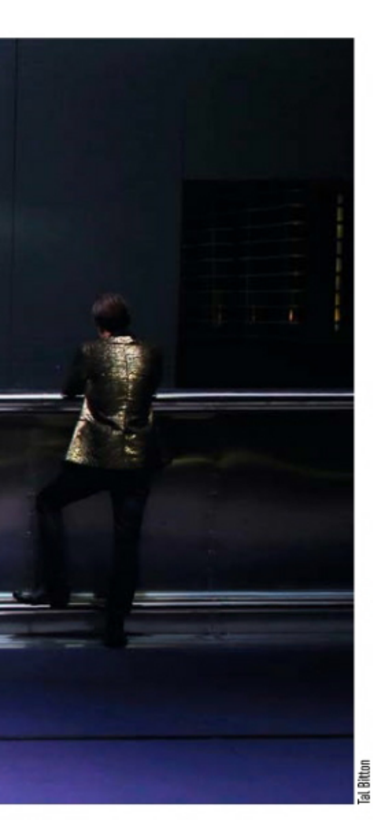
Amoureux de *La Recherche du temps perdu*, **Krzysztof Warlikowski** décline la saga proustienne dans un cabaret qui épingle l'art et la politique du XXe siècle avant d'éperonner le désespoir contemporain.

Swann, Charles, Albertine, Odette, Rachel, la princesse de Parme, Madame Verdurin et les Guermantes… Entonner la litanie des personnages d'*A la recherche du temps perdu* évoque la nostalgie d'un siècle qui n'est plus. Marcel Proust avait fait d'eux les représentants de l'esprit de son époque. Peu enclin à célébrer les extases que procurent les madeleines, Krzysztof Warlikowski réactive ces icônes de la littérature dans *Les Français* pour incarner avec eux une pensée hexagonale continuant à se faire reluire en se revendiquant d'une identité qui passe par l'exclusion de l'autre. En les invitant à un voyage dans le temps, le metteur en scène met le cap vers le trou noir que représente pour lui le présent politique et culturel de l'Europe. Une aventure digne de la science-fiction où les polémiques de salon se frottent cruellement à des vérités pas toujours agréables à entendre.

Sur le plateau, l'horizon d'acier du comptoir d'un long bar et une vitrine mobile en forme de cabinet de curiosités sont les signes extérieurs de richesse d'un espace qui s'encanaille d'un lit rétractable pour se représenter en boîte échangiste. Reprenant le déroulé des sept tomes de la saga proustienne, Krzysztof Warlikowski nous entraîne de *Du côté de chez Swann* au *Temps retrouvé* au fil d'un parcours théâtral réunissant tous les arts à la manière d'un cabaret.

Choisissant l'affaire Dreyfus pour doter l'histoire de l'Europe d'une année zéro, il débute sa séance de spiritisme en convoquant le fantôme du capitaine en bouc-émissaire de l'antisémitisme. On passe de l'évocation d'opéras (*La Juive* d'Halévy et *Pelléas et Mélisande* de Debussy) à l'interprétation de complaintes signées par David Lynch. Rebaptisée pour l'occasion *Pièce sur violoncelle et bande sonore*, la mythique sonate de Vinteuil devient un pur

le metteur en scène met le cap vers le trou noir que représente pour lui le présent politique et culturel de l'Europe



Tal Bitton

moment de grâce sur une splendide partition signée Paweł Mykietyn.

A la manière d'une hallucination, les frasques des héros proustiens infusent bientôt dans l'émouvante imprécation anti-européenne de l'*Ultimatum* lancé par le Portugais Fernando Pessoa et résonnent de la terrible *Fugue de la mort* de Paul Celan. Avec *Phèdre* de Racine et le monologue *"Mon mal vient de plus loin"* dit en polonais, Warlikowski ferme le ban par un hommage *no future* à la lucidité des punks. Comme une phrase théâtrale que rien ne saurait interrompre, *Les Français* nous lie à l'auteur de *La Recherche* en faisant le décompte de ce temps alloué pour nous ressaisir qui demeure inexorablement perdu.
Patrick Sourd

Les Français d'après *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, mise en scène Krzysztof Warlikowski, avec la troupe du Nowy Teatr de Varsovie, en polonais surtitré en anglais et en français, du 18 au 25 novembre au Théâtre national de Chaillot, Paris XVIe

delicatessex

Avec Pierre Maillet derrière les fourneaux, la comédie de Lee Hall *La Cuisine d'Elvis* devient une farce métaphysique où l'on ne peut s'empêcher de voir l'ombre comique d'un clin d'œil à Pier Paolo Pasolini.

Comment vivre avec un mari tétraplégique et muet suite à un trauma crânien survenu un beau matin après avoir croisé la trajectoire d'un camion ? Devenue anorexique, sa femme trouve l'échappatoire dans les rencontres d'un soir et sa fille frise la boulimie après s'être découvert une passion pour l'art culinaire. Avant d'être condamné à être trimbalé d'une pièce à l'autre sur une chaise roulante, le maître de maison avait lui aussi un hobby. Sosie d'Elvis Presley, il se produisait dans les pubs pour donner des concerts et se dédier en chanteur du dimanche au culte du King.

Avec *La Cuisine d'Elvis*, l'Anglais Lee Hall fait sa tambouille comique en ouvrant dans les années 1990 la boîte de Pandore d'un flower power qui autorise chacun à vivre ses fantasmes. C'est ainsi que Pierre Maillet, qui joue le père, peut à nouveau se rêver dans la peau du monarque de Graceland et ponctuer la pièce d'un concert où il renoue avec le glamour de mettre en mouvement son pelvis en interprétant pas moins de sept titres qui firent la légende du King. Revisitant la fameuse maxime du dessinateur Robert Crumb, qui veut qu'*"une famille qui baise ensemble reste ensemble"*, Lee Hall sort de sa manche l'atout maître d'un clone du visiteur imaginé par Pier Paolo Pasolini dans son film *Théorème* (1968), un étalon (Matthieu Cruciani) se révélant en messie sexuel apte à s'attaquer aux frustrations de la maisonnée. Amant capable de satisfaire la mère (Marie Payen) et l'adolescente de 14 ans qu'est sa fille (Cécile Bournay), notre homme soulage aussi les crampes du père victime d'érections intempestives.

Avec une mine d'or de dialogues dignes de la série *Absolutely Fabulous*, Pierre Maillet fait son miel du mauvais esprit de Lee Hall et porte aux nues sa sainte Trinité faite de sexe, de bouffe et de rock'n'roll. Sans dénaturer la charge d'amoralité de la fable jouissive, il nous comble avec ce monument de l'humour anglais. **P. S.**

La Cuisine d'Elvis de Lee Hall, mise en scène et interprétation Pierre Maillet, avec Cécile Bournay, Matthieu Cruciani et Marie Payen, jusqu'au 27 novembre au Théâtre du Rond-Point, Paris VIIIe

expos



"le progrès est un subterfuge"

Dans le cadre de la Biennale de Rennes, le Britannique **Ed Atkins** présentait *Safe Conduct*, sa nouvelle installation vidéo. On y assiste, dans un décor d'aéroport-usine, à la symphonie magistrale et glaçante d'un monde rendu fou par ses obsessions sécuritaires. Entretien.

A propos de la Biennale, François Piron, son curateur, déclare avoir voulu montrer *"à un moment de crise, des affects de l'ordre de la tension, de l'inquiétude, de l'anxiété"*. Comment vous situez-vous par rapport à cette thématique ?

Ed Atkins – C'est une description très juste de l'un de mes désirs profonds : rendre visibles les affects du monde dans lequel on vit. Mes vidéos en sont les métaphores. Elles sont hyperréalistes et totalement artificielles, car réalisées en images de synthèse, et jouent le rôle qu'ont pu tenir la caricature ou la satire.

Ces affects de tension, d'inquiétude et d'anxiété de la société capitaliste contemporaine, vous les éprouvez vous-même ?

En tant qu'individu, certainement. Je pense même qu'ils sont un symptôme universel du temps présent. En revanche, dans mon travail, je tiens à conserver une certaine ambivalence. J'en reste au stade de l'exploration d'hypothèses.

***Safe Conduct* montre une société de contrôle qui serait parvenue à ses fins. Presque tous les humains ont été exterminés : ils ne subsistent que sous la forme de corps démembrés, tandis que les machines tournent à vide…**

C'est une lecture un peu trop littérale. Je n'ai pas voulu mettre en scène une dystopie. Il ne s'agit pas d'un futur potentiel mais d'un présent métaphorisé. La vidéo découle de l'actualité : la paranoïa, le nationalisme, la fermeture des frontières, la sécurité comme prétexte à la violence et la normalisation de l'état d'exception. Le titre *Safe Conduct* provient des écrits autobiographiques barrés du Russe Boris Pasternak. Quant à la musique utilisée dans la vidéo, c'est le *Boléro* de Ravel. Lui-même dit avoir voulu avec ce morceau faire de l'orchestre une machine folle. Or, cette œuvre totalement lunatique est devenue le morceau de musique classique le plus populaire du monde.

De manière récurrente, vos vidéos mettent en scène un avatar et ses sentiments, depuis une mélancolie saturnienne (*Ribbons*, Palais de Tokyo, 2014) jusqu'à la soumission violente à un monde automatisé (à Rennes).

Animer un avatar offre l'immense avantage de pouvoir expérimenter des idées et des sentiments trop intenses pour les faire subir à un interprète réel. Tous les avatars que je mets en scène sont profondément hystériques, c'est le gage de leur authenticité. Je ne dirais donc pas que le personnage de *Ribbons* est simplement mélancolique, il est bien plus tourmenté. Pour animer l'avatar, je modélise mon interprétation


Ed Atkins, *Safe Conduct*, 2016

Courtesy de l'artiste, Cabinet (Londres). Photo Aurélien Mole

du personnage sur le visage d'un mannequin 3D. C'est une manière d'inclure l'aspect performé tout en ne sacrifiant pas au naturalisme ou à l'empathie qu'entraînerait la présence d'un acteur en chair et en os.

La cadence infernale du tapis à bagages qui rythme la vidéo rappelle le travail à la chaîne fordiste. L'économie dématérialisée vous paraît-elle oppressante ou émancipatrice ?

Les deux. Le fordisme reste le mode de production dominant, même si dans nos sociétés occidentales nous ne nous en rendons pas forcément compte. Pour nous, le travail à la chaîne est quelque chose d'invisible et de dématérialisé. Or, le progrès est précisément un subterfuge qui cherche à masquer la violence matérielle du monde.

propos recueillis par Ingrid Luquet-Gad

Biennale de Rennes – "Incorporated!" jusqu'au 11 décembre

danse avec les loups

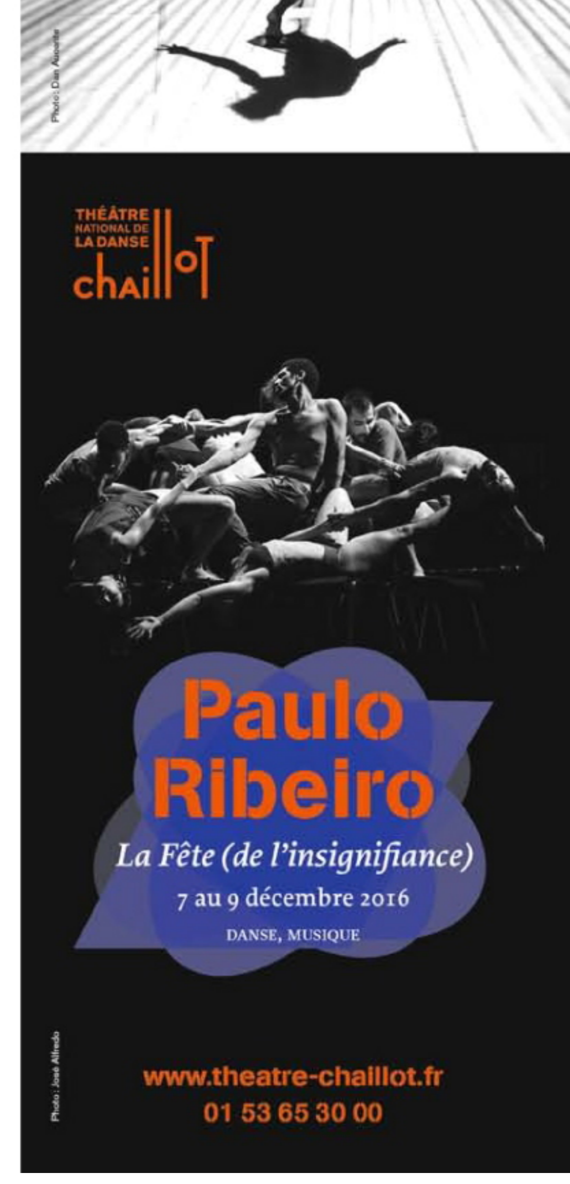
La Britannique Cally Spooner convoque à la galerie gb agency deux danseurs qui, dans un geste de transmission et de désappropriation, incarnent une critique sévère des schémas néolibéraux.

La performance serait-elle le médium le plus adéquat pour évoquer le monde du travail contemporain ? Avec deux expos de performance dévolues au sujet cet automne, l'alignement des planètes de l'art contemporain tendrait à faire penser que oui. D'une part parce qu'aborder l'exposition de Tino Sehgal au Palais de Tokyo à travers ses déterminations matérielles offre un axe de lecture passionnant. Par exemple, le couvre-feu avancé à 20 heures au lieu de minuit tient à la nature de l'exposition, où les humains ont remplacé les œuvres – il faut les rémunérer, et on ne peut pas les faire travailler au-delà d'un certain nombre d'heures. Bien qu'elles rajoutent une couche de sens à une œuvre complexe comme un mille-feuille, ces questions n'en sont pas la visée première.

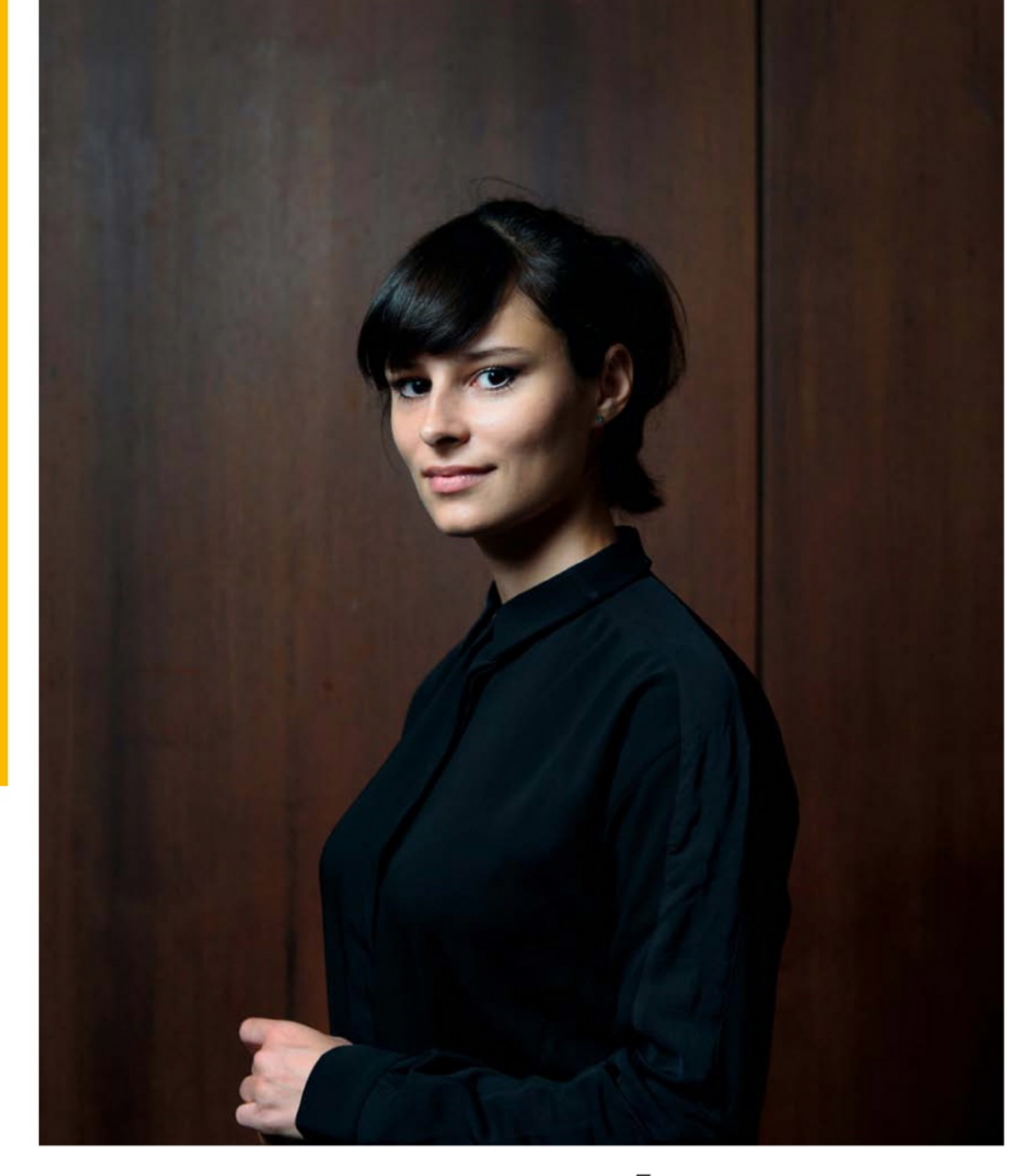
C'est le cas en revanche chez Cally Spooner. Née à Londres en 1983, diplômée de philosophie, elle est, comme Tino Sehgal, de ces artistes qui ont juré fidélité à une seule maîtresse : la performance. Dans l'exposition collective *Faisons de l'inconnu un allié* de la Fondation Lafayette, puis lors de son solo-show à la galerie gb agency, Cally Spooner a présenté des œuvres de son projet *On False Tears and Outsourcing*, initié l'an passé. Elle y applique les techniques de management entrepreneuriales à l'art.

A la galerie gb agency, elle a ainsi invité deux danseurs : l'un a déjà interprété sa performance en Hollande, l'autre à New York. Ensemble, ils ont pour tâche d'élaborer une version pour un seul danseur de cette pièce originellement pensée pour six. Spectateur, on assiste à la transmission en temps réel des compétences et à la dynamique de travail qui se met en place. Or, en faisant don de leur expérience pour faire exister la nouvelle pièce, conçue pour être d'emblée transmissible et reproductible, les danseurs se rendent en même temps remplaçables. Une critique implacable du néolibéralisme, mais en dansant. **I. L.-G.**

He Wins Every Time, on Time and under Budget jusqu'au 27 novembre à la galerie gb agency, Paris III[e]



médias



la voix de la mélancolie

Des films, des chansons, des livres… Le dimanche matin sur France Inter, **Eva Bester** tente avec ses invités de trouver les meilleurs antidotes au vague à l'âme. Portrait.

Eva Bester ressemble à ces actrices qu'affectionnaient John Huston ou Billy Wilder. De grands yeux noirs, une frange qui cache une partie de son visage et des allures de femme fatale. Pour coller au personnage, elle aurait pu nous donner rendez-vous près du pont Mirabeau ou dans une brasserie tamisée. Au lieu de cela, elle nous a proposé de la retrouver dans un McDo à Boulogne. Officiellement parce qu'elle a *"gagné un cheeseburger"*. Officieusement parce que le second étage est *"chic et cosy"* et donne une vue imprenable sur *"Boulbi"*. C'est une évidence : Eva Bester maîtrise l'art du contre-pied.

Dans un paysage médiatique où le sourire est obligatoire, l'injonction au rire permanente, son émission sur France Inter ressemble à une bulle hors du monde. Chaque dimanche, à l'heure de la messe, Eva Bester sonde l'âme bardée de mélancolie de ses invités. Sa première question est toujours la même : *"Quel rapport entretenez-vous avec la mélancolie ?"* Des cinéastes, écrivains, chercheurs ou chanteurs s'épanchent alors auprès de

"enfant, j'avais un enregistreur cassette et j'interviewais des petits pois sur leur vie"

ce "spleen doctor" à la voix solaire et enjouée. *"Mon émission échappe à l'urgence, à l'actualité, à la promo, je tiens beaucoup à ça"*, précise Eva. On y parle de *"sérums littéraires"*, d'*"onguents filmiques"* et d'*"idées consolatoires"* pour lutter ou cohabiter avec l'affliction. Ces antidotes, Eva Bester appelle ça des *"instants de grâce"* ou bien encore des *"abris temporaires"*.

Entre deux bouchées de son burger, elle raconte la genèse de son émission. Tout remonte à 2012. Eva Bester propose à la direction de France Inter deux pilotes d'émission. L'un consacré à la nuit sur lequel elle a longuement planché et l'autre sur la mélancolie qu'elle a *"rédigé en dix minutes"* parce qu'elle a *"une familiarité naturelle avec"*. La suite, on la connaît. A 31 ans, Eva Bester entame la cinquième saison de son *Remède à la mélancolie*. Ses patients semblent toujours plus nombreux : l'émission culmine à un million et demi d'auditeurs en moyenne.

Elle a tiré un ouvrage de ces mille et un remèdes contre la tristesse glanés au fil de ses entretiens. Beaucoup se seraient contentés d'une compilation d'interviews. L'exigeante Eva a préféré écrire un manuel de lutte avec des propositions de livres, musiques, recettes pour combattre nos idées noires. Si l'ouvrage commence avec une gravure d'Albrecht Dürer et une citation de Gérard de Nerval, il ne faut pas croire que le soldat Bester a déposé les armes. *"Je travaille au fait d'accepter de cohabiter avec la mélancolie mais la plupart du temps, c'est plutôt une lutte"*, confie-t-elle avec le sourire.

Elle rit beaucoup. Pleure tout autant. La dernière fois le matin même, devant sa glace, en *"pensant au néant"*. Elle aime l'absurde. Ce qui n'est pas étonnant quand on repense à cette phrase de Camus qui déclarait qu'*"il naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde"*. Elle dit que Nietzsche est *"un bon ami"* et que Schopenhauer est *"trop rigolo"* – à condition de le lire au second degré. Chez Eva Bester, la clé de la consolation se trouve toujours dans les arts. Très jeune, elle a façonné son rapport au monde à travers des films et surtout des livres qu'elle dévorait dans des bibliothèques municipales.

Mais d'où lui vient cet intérêt pour le vague à l'âme de nos contemporains ? De sa grande proximité avec le mal, sans doute. *"Nous sommes de vieux amants qui n'arrivent pas à se séparer"*, confesse-t-elle dans son livre. En reconnaissant *"une hypersensibilité, une angoisse presque constante, un pessimisme dodu, des rêveries horrifiques et un bon paquet de névroses divertissantes"*. Quant à sa vocation de journaliste, elle remonterait à une enfance très solitaire. Dans sa chambre, elle s'exerçait en cachette à des interviews imaginaires avec des aliments ou des objets. *"J'avais un enregistreur cassette et j'interviewais des petits pois sur leur vie. Je trouvais ça ludique de faire comme si j'étais April O'Neil* (la journaliste TV casse-cou – ndlr) *dans les Tortues Ninjas"*.

Eva Bester ne court pas après la reconnaissance. A la rentrée, elle a refusé plusieurs propositions de la télé (France 2, Canal+...). *"On me demandait de faire des choses pop et tendance, et s'il y a bien quelqu'un qui n'est ni pop ni tendance, c'est moi"*, explique-t-elle en se marrant. *Si nous étions aux Etats-Unis, je ne traînerais clairement pas avec les pom-pom girls mais j'en souffrirais peut-être."*

A ceux qui s'inquiètent de son rapport passionné à la mélancolie, elle répond qu'elle a conservé intacte sa capacité d'émerveillement : *"Je peux être contente d'un cheeseburger, me réjouir de la sonorité d'un mot durant une heure. Je peux voir un chien, il a une gueule de con et ça me fait rire."* Et si elle termine son ouvrage par le poème *O Solitude* de Katherine Philips mis en musique par Henry Purcell, n'allez pas croire qu'Eva Bester envisage de se retirer dans un cloître. *"Je ne suis pas une femme à chats et d'ailleurs je préfère les chiens,* glisse-t-elle avec le sourire. *Je pense que la fréquentation de son prochain est autant un remède qu'un poison mais je crois vraiment que le secret c'est de s'extraire de soi."* Nous voilà rassurés.

David Doucet photo Nicola Lo Calzo pour Les Inrockuptibles

Remède à la mélancolie tous les dimanches, 10 h, France Inter
à lire *Remèdes à la mélancolie – Films, chansons, livres... La consolation par les arts* (Editions Autrement), 281 pages, 16,90 €




Renaud Monfourny

droite dans ses questions

Et si c'était elle la grande révélation de la primaire de la droite ? Hyper pro, la journaliste de RTL **Elizabeth Martichoux** a montré qu'elle savait s'imposer face aux politiques. Sans *"rien lâcher"* mais sans *"acharnement"*, explique-t-elle.

Premier débat télé de la primaire de la droite et du centre, 13 octobre 2016. Nathalie Kosciusko-Morizet, en lice parmi sept candidats pour l'investiture à la présidentielle de 2017, est interrogée par la journaliste Elizabeth Martichoux sur la possibilité de supprimer les emplois aidés. Après 45 secondes d'un gloubi-boulga hors sujet, NKM est rattrapée par la patrouille : *"C'est l'un des points forts de votre campagne… Mais vous ne m'avez pas répondu"*, coupe la journaliste de RTL, face à l'ancienne ministre qui reste stoïque.

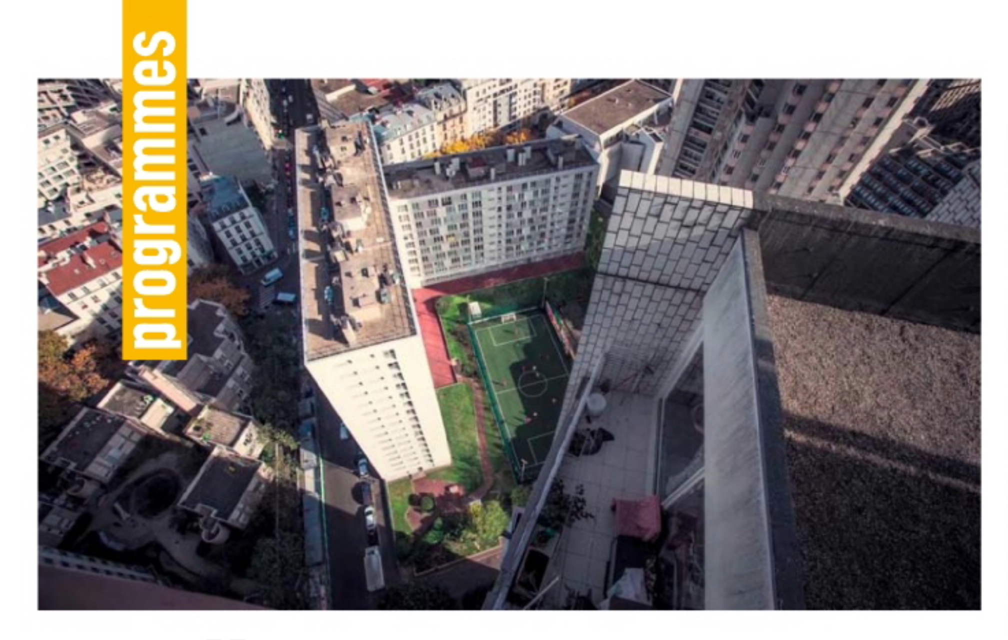
"Ce n'est pas admissible, c'est trop facile", s'agace Elizabeth Martichoux, lorsqu'on la rencontre début novembre, dans un café face au siège de sa radio, à deux pas des Champs-Elysées. *"Il y a des spécialistes du genre. Vous leur posez une question, mais eux ont décidé de faire passer un message qui n'a rien à voir à la place. La moindre des choses, pour les téléspectateurs, c'est de répondre à la question."*

Exit Copé et ses histoires de pains au chocolat, le "renouveau" de Bruno Le Maire, les formules martiales de Sarkozy ou l'ovni Jean-Frédéric Poisson ; la révélation de ce premier débat télévisé des primaires, c'est Elizabeth Martichoux. Sur Twitter, on ne tarit pas d'éloges. La journaliste de 55 ans est unanimement félicitée pour son sérieux, sa clarté et sa pugnacité. *"J'étais impressionnée par l'exercice, mais j'étais surtout extrêmement impatiente de voir comment ça allait se passer entre ces sept têtes d'affiche. On nous avait promis les jeux du cirque, mais on a eu des propositions. Durant le débat, on s'est largement attaché au fond"*, se félicite celle qui a rejoint RTL en 2006, pour y présenter les infos.

A l'été 2013, elle devient cheffe du service politique de la station. Deux ans plus tard, elle présente *Le Grand Jury* (partenariat avec le journal *Le Figaro* et la chaîne d'info en continu LCI). Avant d'accéder, à la rentrée 2016, à la case sacrée de l'interview politique du matin à la place d'Olivier Mazerolle. *"C'est l'exercice le plus difficile à la radio, c'est un face-à-face, un engagement physique*, décrit-elle devant son thé au lait. *On a dix minutes, il faut savoir où l'on veut amener son invité. Il ne faut pas lui couper la parole sans pour autant le laisser parler."* Dernièrement, Najat Vallaud-Belkacem ou Stéphane Le Foll l'ont appris à leurs dépens. *"Je ne lâche rien mais je ne suis pas dans l'acharnement*, se justifie Martichoux. *Au bout de trois relances, j'acte le fait qu'on ne veut pas répondre."*

Elizabeth Martichoux défend la pertinence contre une *"impertinence"* qui *"ne suffit pas"* : *"Le plaisir de se payer quelqu'un est assez vain, c'est une posture. Quand on pose une question, il faut avoir une réponse. Pas juste pour dire : 'Tu as vu ce que je lui ai mis dans les dents ?'"* Si elle défend Nicolas Domenach – apostrophé par l'émission *Quotidien* sur son déplacement en Afrique payé par l'Etat –, elle insiste sur le fait que l'époque ne tolère plus la connivence. En conclusion, elle livre un conseil à la nouvelle génération : *"Il vaut mieux oser poser une question qu'être dans la déférence, ça n'existe plus aujourd'hui."* Chez Martichoux, c'est une certitude. **Julien Rebucci**

"le plaisir de se payer quelqu'un est assez vain, c'est une posture"



l'usage de la semelle

Zidane, Ronaldinho ou Ben Arfa. Ces "artistes" du ballon rond ont commencé tout petits, par le football de rue. Un documentaire produit par le site Yard enquête sur le street foot en Ile-de-France, vivier mondial de talents.

Des city stades de quartiers aux prestigieuses pelouses européennes de la Ligue des Champions, un subtil détail différencie le joueur professionnel lambda de l'esthète : l'usage de sa semelle. Cette façon de caresser la sphère, de danser entre ses adversaires jusqu'à les ridiculiser, magnifiée par Zinedine Zidane, Ronaldinho ou Ben Arfa. Ces trois-là, entre autres, sont des ambassadeurs, dans les plus grands stades et les plus grandes compétitions, du football de rue. Un art proche de la tauromachie, où l'arène est remplacée par une cage et la mise à mort lugubre par les railleries des spectateurs. "Petits ponts", "virgules" et autres arabesques font partie de la palette de cette catégorie de footballeurs, qu'on appelle les "techniciens" ou les "artistes".

C'est d'eux, connus ou inconnus, dont il est question dans *Ballon sur bitume*, le puissant documentaire de Syrine Boulanouar et Jesse Adang produit par le site consacré à la culture urbaine Yard. Avec leur caméra, ils sont partis à la rencontre de ces jeunes pour qui le style compte tout autant – parfois même plus – que l'efficacité. D'Aulnay-sous-Bois à Argenteuil en passant par Choisy-le-Roi, Sevran ou le XIX[e] arrondissement de Paris, on découvre alors à quel point l'Ile-de-France s'affirme comme l'un des plus gros viviers mondiaux de footballeurs techniques qui font lever les foules dans les stades.

Durant 52 minutes, les réalisateurs ont interviewé des footballeurs professionnels issus des quartiers pour témoigner : Mehdi Benatia (de Courcouronnes dans l'Essonne), Riyad Mahrez (de Sarcelles dans le Val-d'Oise) ou Serge Aurier (de Sevran en Seine-Saint-Denis), tous ayant en commun de venir de quartiers jugés "difficiles" et ayant su s'échapper d'un destin tout tracé grâce au football. Le documentaire évoque aussi les liens étroits entre hip-hop et football, avec les interventions très justes de Gradur et MHD, deux artistes rap qui listent les points communs entre ces deux disciplines : fraternité, art du chambrage et importance du style.

Si ces noms cités font figure d'exemples, ils restent également exceptions car, comme prévient un éducateur, *"un jeune sur 5 000 devient professionnel"*. Il rappelle aussi : *"Que ce soit dans les favelas, à Rio, ou dans les quartiers de France, le plaisir est exactement le même. Parce que le street foot, ça rime avec un ballon, un terrain et ses potes. Et là, le monde est à toi."* On n'aurait pas mieux résumé.
Julien Rebucci

Ballon sur bitume documentaire de Syrine Boulanouar et Jesse Adang. Jeudi 17, oneyard.com





les inrockuptibles est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 € 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris n° siret 428 787 188 000 21
tél. 01 42 44 16 16 **fax** 01 42 44 16 00 lesinrocks.com
mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
abonnement société Ediis **tél.** 03 44 62 52 35
cppap 1216 c 85912 **dépôt légal** 3e trimestre 2016
actionnaire principal, président Matthieu Pigasse
directeur général et directeur de la publication Frédéric Roblot
rédaction directeur de la rédaction Pierre Siankowski
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Géraldine Sarratia, David Doucet
rédacteurs en chef adjoints Anne Laffeter, Jean-Marie Durand, François-Luc Doyez
secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccafava
secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot
actu rédacteurs Carole Boinet, Mathieu Dejean, Julien Rebucci, Fanny Marlier, Agathe Auproux **stagiaire** Anne-Charlotte Dancourt
style Géraldine Sarratia
cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain, Vincent Ostria **stagiaires** Alexandre Büyükodabas, Bruno Deruisseau
musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Maxime de Abreu (coordinateur), Azzedine Fall (chef de rubrique des inrocks.com)
reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor
stagiaire Manon Michel
livres Nelly Kaprièlian
scènes Fabienne Arvers
expos/idées Jean-Marie Durand
médias David Doucet **stagiaire** Clément Arbrun
secrétariat de rédaction chefs d'édition Elisabeth Féret, David Guérin
première sr Stéphanie Damiot **second sr** Fabrice Ménaphron
sr François Rousseau, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Olivier Mialet, Thibao Hoang, Maya Roux, Dominique Sacco
maquette directeur artistique Pascal Arvieu
maquettistes Pascale Francès, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nathalie Coulon
photo chef de service Aurélie Derhee **iconographes** Valérie Perraudin, Caroline de Greef **photographe** Renaud Monfourny
collaborateurs A. Benabs, L. Billot, S. Duncan, C. Fevret, D. Issermann, O. Joyard, B. Juffin, N. Lecoq, G. Lefort, N. Lo Calzo, I. Luquet-Gad, J. Provençal, T. Ribeton, P. Richard, C. Schneidermann, P. Sourd, S. Théret
publicité publicité culturelle, directrice Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Simon Delpirou (cinéma, vidéo, médias) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (livres, arts, scènes) tél 01 42 44 18 12
coordinateur François Moreau tél. 01 42 44 19 91 fax 01 42 44 15 31
publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94
directrice de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69
publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90 **traffic manager** Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13
développement et nouveaux médias directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification) tél. 01 42 44 16 07, Laurent Girardot (événements et projets spéciaux) tél. 01 42 44 16 08
assistante Alice de Jode tél. 01 42 44 15 68
assistante promotion presse Anne Jousselin tél. 01 42 44 16 68
responsable éditoriale Marine Normand
projet web et mobile Sébastien Hochart
responsable du système informatique éditorial et développement Christophe Vantyghem **assistance technique** Michaël Samuel
graphisme Dup **assistante** Geneviève Bentkowski-Menais
lesinRocKslab.com responsable Abigaïl Aïnouz
marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65
chef de projet marketing Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17
assistante marketing/diffusion Mathilde Kawczynski tél. 01 42 44 16 62
contact agence Destination Média – Didier Devillers et Cédric Vernier tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
fabrication chef de fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois
comptabilité Caroline Vergiat, Patricia Barreira, Elodie Valet
accueil, standard (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini
impression, gravure, brochage, routage SIEP, ZA Les Marchais, rue des Peupliers, 77590 Bois-le-Roi **distribution** Presstalis
imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre"
abonnement Les Inrockuptibles B1302 60643 Chantilly Cedex abo.lesinrocks@ediis.fr ou 03 44 62 52 35 **tarif France 1 an : 115 €**
fondateurs Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski

cinémas



Maman a tort
de Marc Fitoussi
Une ado fait un stage dans l'entreprise de sa mère. Un beau conte moral sur le monde du travail.



Dernières nouvelles du cosmos
de Julie Bertuccelli
Le portrait d'une jeune autiste dotée de facultés poétiques incroyables.

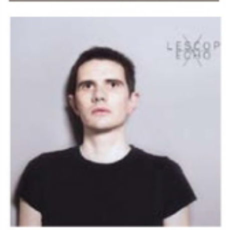


La Mort de Louis XIV
d'Albert Serra
Le corps sacré de l'icône absolue du cinéma moderne, Léaud the king, au service d'une méditation sépulcrale autour de l'agonie de Louis XIV.



Mademoiselle
de Park Chan-wook
Un piège narratif voluptueux, tout en pétales de rose et encens.

musiques



Lescop
Echo
Une pop fantomatique, oblique et sensuelle qui appartient complètement à l'époque.



Soft Hair
Soft Hair
Sortie tardive de la collaboration entre Connan Mockasin et Sam Dust (Late Of The Pier). Douce folie.

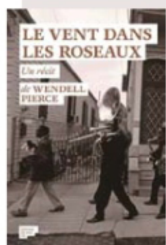


Leonard Cohen
You Want It Darker
A 82 ans, Leonard Cohen semble jeter un dernier regard en arrière. Un album apaisé et profond.



Agnes Obel
Citizen of Glass
Un grand disque sur la transparence requise dans nos sociétés et la nécessité du secret.

livres



Le Vent dans les roseaux
de Wendell Pierce
Autobiographie militante et décoiffante de l'acteur de *The Wire* et *Treme*.



Le Point aveugle
de Javier Cercas
L'un des maîtres des lettres espagnoles interroge l'enjeu du roman dans un essai.



Lettres au duc de Valentinois
de Marcel Proust
Dans six lettres, donc cinq inédites, le rapport de Proust aux autres et à son œuvre prend un nouvel éclairage.



Trois histoires
de J. M. Coetzee
Petit recueil de trois beaux récits du grand J. M. Coetzee qui mettent en lumière sa méthode d'écriture.

séries

American Crime Story Canal+ L'affaire O. J. Simpson comme révélateur des divisions ethniques aux Etats-Unis. Stylisé et décoiffant.
The Crown Netflix Le début du règne d'Elisabeth II raconté avec souffle et légèreté.
Easy Netflix Créée par une figure du cinéma mumblecore, une série indé bienvenue.

les inRocKs.com

guest-list

livre
***Corail* de Thomas de Visme** Un roman d'anticipation brillant, drôle, sensuel, qui nous emmène dans un monde antiquo-futuriste génial. Il y a tout pour s'y plaire : des explosions, des scènes torrides, des paysages fabuleux, des ordinateurs tyranniques et des personnages légendaires. Aspect savoureux : il est édité par l'auteur et il faut donc lui écrire pour recevoir le livre chez soi, adorablement empaqueté. Miam.

film
***Liaison fatale* d'Adrian Lyne** Hirsute, gaufrée, gainée de cuir, Glenn Close persécute Michael Douglas jusqu'à le rendre fou. Sous prétexte de film sensuel, il s'agit en fait d'un véritable film d'horreur. Un genre rare, un jumeau de *Basic Instinct*, dans ce registre très particulier de la culotte tranchante.

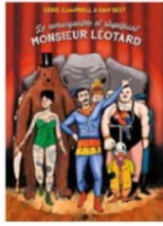
live
Khatia Buniatishvili Je viens de découvrir cette pianiste prodige de 29 ans, qui joue les grands classiques avec une dextérité sidérante, les yeux fermés, avec des robes impossibles et des décolletés délirants.
propos recueillis par Maxime de Abreu


Erwan Fichou et Théo Mercier

Juliette Armanet

Son premier album paraîtra début 2017. En concert le 18 novembre aux inRocKs Festival, à Paris (Cigale).

bd



Le Remarquable et Stupéfiant Monsieur Léotard
d'Eddy Campbell et Dan Best
Les aventures trépidantes d'une troupe de cirque.



Paysage après la bataille
de Philippe de Pierpont et Eric Lambé
Une nouvelle collaboration intense.



Le Tribut
de Benjamin Legrand et Jean-Marc Rochette
Retour d'une saga entamée il y a vingt ans : sombre et minéral.

scènes



The Common People
de Jan Martens et Lukas Dhont
La Condition Publique, Roubaix
Le chorégraphe et le réalisateur tissent une véritable chaîne humaine avec pour seul enjeu le partage.



Voyage à Tokyo
mise en scène Dorian Rossel
Théâtre Paris-Villette
Dorian Rossel relève le défi de porter au théâtre une des œuvres majeures du cinéma d'Ozu.



Angelus Novus
écrit et mis en scène par Sylvain Creuzevault
La Colline – Théâtre national, Paris
L'inversion du mythe de Faust redessine les contours de l'enfer.

expos



Run Run Run
Villa Arson, Nice
Une exposition-laboratoire où cent vingt artistes se rencontrent.



René Magritte – La trahison des images
Centre Pompidou, Paris
Une expo qui établit le dialogue entre l'œuvre du peintre et la philosophie.

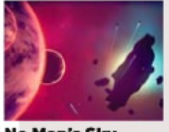


Soulèvements
Musée du Jeu de Paume, Paris
L'historien de l'art Georges Didi-Huberman dessine un panorama sensible des foules en lutte.

jeux sur lesinRocKs.com



Battlefield 1
PS4, Xbox One et PC
La preuve qu'un blockbuster vidéoludique peut être sensible et intelligent.



No Man's Sky
PS4 et PC
Découvrez des milliards de planètes, toutes plus sublimes les unes que les autres, dans le plus beau jeu du monde.



Fifa 17
PS3, PS4, Xbox 360, Xbox One et PC
L'édition 2017 de la reine des simulations de foot fait sa (petite) révolution.

Agnes Obel

par Renaud Monfourny



La chanteuse danoise vient présenter en France son pénétrant troisième album, *Citizen of Glass*. Elle sera en concert le 20 novembre à Lyon, le 21 à Nantes, le 22 à Paris (Casino de Paris) et le 24 à Roubaix.

FANTIN-LATOUR

À FLEUR DE PEAU

MUSÉE DU LUXEMBOURG

14 SEPTEMBRE 2016
12 FÉVRIER 2017

Découvrez la bande annonce

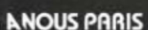






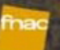


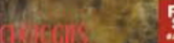
Musée de Grenoble



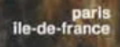






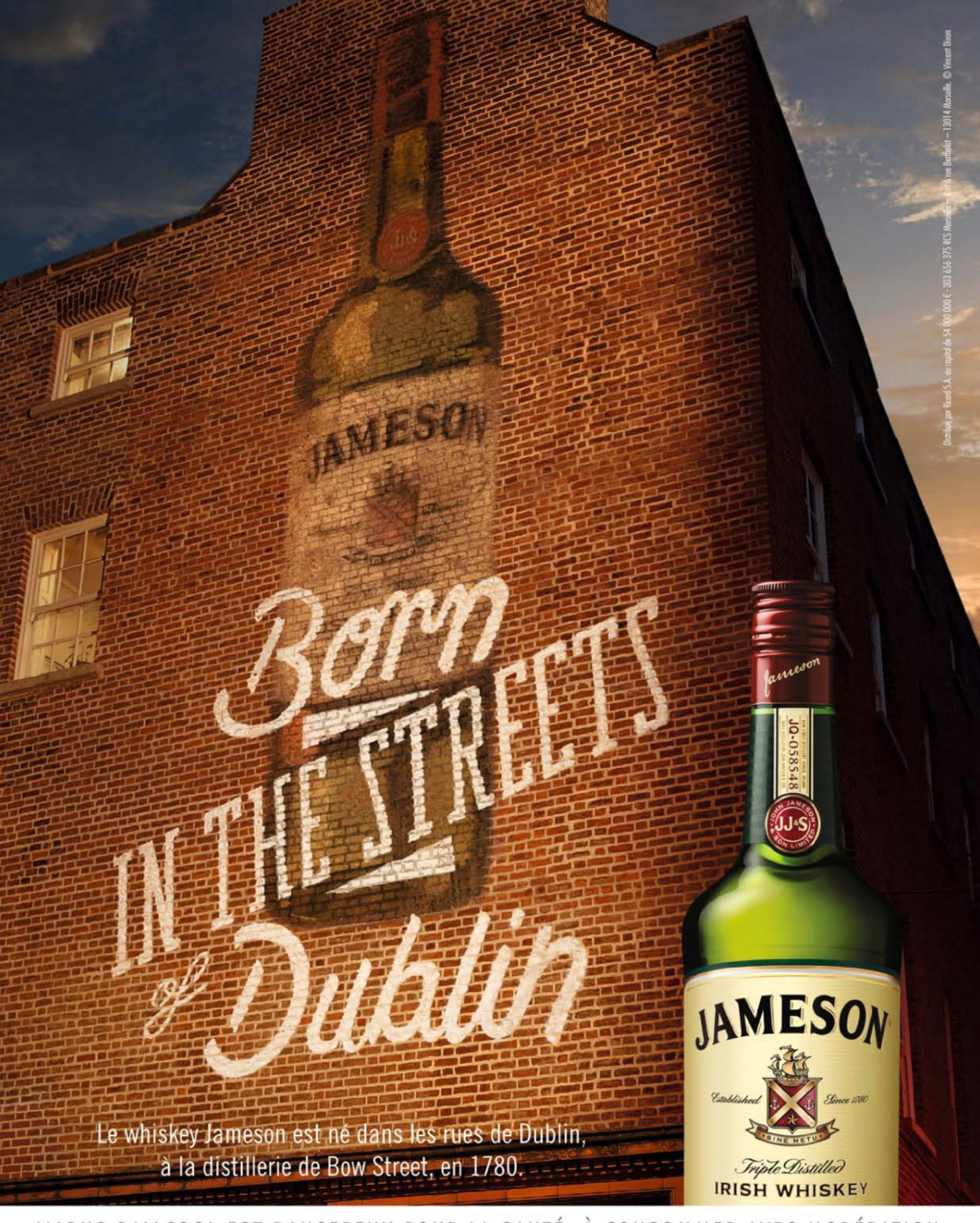












L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.